



Majeure Analyse des Sociétés Contemporaines
Mémoire de recherche

Soirées techno et identités *queer*
Rapports d'une communauté en marge à une contre-
culture massifiée



Mathis Laquay

Sous la direction de Sidonie Verhaeghe
2023-2024

Summary

This dissertation explores the evolution of techno culture, shedding light on its close ties with the queer community. From its protest claims in the 1980s to its integration into liberal society, techno culture has been a space of expression for this community. The structuring of an attractive techno economic market, the decrease in its political symbolic charge, and the extension of its cultural codes to a wider audience seem to have reduced its place and role to mere issues of visibility and inclusivity. However, the queer community has managed to reclaim this collective belonging framework to recreate spaces that defy dominant gender norms, build solidarity networks at the local level, and advocate for collective political imaginaries in line with contemporary issues. The analysis highlights the importance of tensions between different techno scenes, as well as the impact of commercialization on the cultural identity of the scene. It sheds light on resistance and tensions in the face of the cultural appropriation of techno music, while emphasizing the appropriation of this culture by its members and the diversity of meanings attributed to it. Techno culture, evolving with society, offers a space for convergence of struggles and defense of minority rights, beyond the specific issues of the queer community.

Key words: Queer / Techno / Marginality / Subculture / Legitimation / Integration

Résumé

Ce mémoire explore l'évolution de la culture techno en mettant en lumière ses liens étroits avec la communauté queer. De ses revendications contestataires dans les années 80 à son intégration dans la société libérale, la culture techno a été un espace d'expression pour cette communauté. La structuration d'un marché économique techno attractif, la diminution de sa charge symbolique politique et l'extension de ses codes culturels à un public plus large semble avoir réduit la place et le rôle de celle-ci à de simples enjeux de visibilité et d'inclusivité. Pour autant, la communauté queer a su se réapproprier ce cadre d'appartenance collectif pour recréer des espaces qui se soustraient aux normes dominantes de genre, structurer des réseaux de solidarité à l'échelle locale et défendre des imaginaires politiques collectifs en phase avec les enjeux contemporains. L'analyse souligne l'importance des tensions entre les différentes scènes technos, ainsi que l'impact de la commercialisation sur l'identité culturelle de la scène. Elle met en lumière les résistances et les tensions face à la récupération culturelle de la musique techno, tout en soulignant l'appropriation de cette culture par ses membres et la diversité des significations qui lui sont attribuées. La culture techno, en évoluant avec la société, offre un espace de convergence des luttes et de défense des droits des minorités, au-delà des enjeux spécifiques à la communauté queer.

Mots-clés : Queer / Techno / Marginalité / Contre-culture / Légitimation / Intégration

Remerciements

Je tiens avant tout à remercier Mme. Sidonie Verhaeghe pour ses précieux conseils tout au long de l'année, rien n'aurait été possible sans son appui et ses encouragements. Merci à mes quatre fantastiques ami-es et colocataires pour leur soutien, leur patience infinie et leur solidarité, qui ont fait de chaque session d'étude une véritable fête. À tous mes autres ami-es, compagnons de danse et complices de découvertes musicales, votre présence a été la bande-son parfaite de cette expérience. Enfin, à Quentin, Enzo, Charlotte, Yamin, Jona, Claire, Clément, Thomas, Rémy, Margaux, Pierre et Jeanne, qui ont généreusement partagé leurs histoires et leurs perspectives sur la musique techno, je vous suis profondément reconnaissant.

Table des matières

Remerciements	3
Introduction	6
.....	6
État de la recherche	7
Retour historique sur le « phénomène » techno	7
Musique techno et politique : une relation peu abordée en sociologie	9
Communauté queer, fêtes et rapports de genre	10
Méthodologie de l’expertise et de la recherche	12
Construction de l’objet	12
Choix du terrain	14
Points d’explications méthodologiques.....	15
Question de recherche	17
Annonce du plan.....	17
Première partie : L’évolution d’une subculture à une culture de masse : la soirée techno comme cadre d’appartenance infusant sur tous les publics	19
Chapitre 1 : La « mainstreamisation » de la scène techno et ses effets empiriques	20
La marginalisation des fêtes illégales.....	20
La rationalisation de l’expérience techno : entre culture du « clubbing » et « warehouses ».....	24
La structuration d’un marché économique « techno » attractif.....	29
Chapitre 2 : La dépolitisation du public des soirées techno	35
Un public mieux inséré dans le système libéral	35
La démobilisation du public queer	39
La relégation des considérations politiques par le public.....	41
Chapitre 3 : La diffusion d’une culture commune fédératrice	48
La distanciation vis-à-vis des valeurs contestataires de la « contre-culture » techno	49
L’hégémonie des valeurs pacifistes et libertaires	52
Une « massification » hétérogène et inégale de la subculture techno	60
Seconde partie : Des stratégies de différenciation à la création de nouvelles identités collectives : comment faire sienne la culture commune ?	66
Chapitre 4 : Résistances à l’homogénéisation culturelle et réappropriation queer de la culture techno	67
Le rôle de “l’expérience” : une lecture queer et féministe de la scène techno.....	67
Le rôle de l’agency dans la stylisation de la techno par la communauté queer	75
Chapitre 5 : La soirée techno comme vecteur d’identification et de socialisation queer	84
Du « before » à « l’after » : l’importance du groupe en soirée techno.....	84
La soirée techno comme espace de socialisation	89
Diffusion des savoirs et élaboration d’une « communauté techno-queer »	94
Chapitre 6 : Imaginaires politiques et initiatives locales : une nouvelle utopie techno ?... 102	102
L’utilisation du corps queer : déconstruire les normes de genre et d’orientation sexuelle	103
Exploration des nouvelles formes de solidarité et de lutte politique.....	106
La fête techno comme outil militant au sein d’un répertoire d’action politique	111
Conclusion	116
Lexique	118
Bibliographie	119

Annexe 124

Introduction

« J'estime que cette révolution des musiques électroniques reste encore à faire. On n'a encore rien vu : comme tout le monde, j'attends encore l'avènement du Jimi Hendrix ou bien des Beatles des musiques électroniques. »

Jeff Mills, 2018.

Depuis ses origines à la fin des années 80, la culture techno en France a été le théâtre d'une évolution complexe, marquée par des transformations sociales, culturelles et politiques majeures. Au cœur de cette évolution, la communauté queer a joué un rôle considérable, utilisant les espaces technos comme lieux de structuration et d'expression de son identité. Au fil des nuits électriques et des rencontres fugaces, se dessine le portrait d'une scène nocturne où les codes de genre s'effacent, où les corps se libèrent et où les esprits s'ouvrent à de nouvelles formes de sociabilité et de solidarité. Les soirées technos sont ainsi rapidement devenues des terrains de lutte, de revendication et de célébration pour la communauté queer. Pourtant, elles lui tournent progressivement le dos dans les années 2000, en cherchant à se populariser et à s'ancrer sur la scène musicale mainstream, reléguant les enjeux politiques de cette communauté aux simples discours performatifs d'inclusion et de visibilité. Cette relation étroite entre la culture techno et la communauté *queer* soulève des questions essentielles sur l'appropriation des valeurs de la techno, la résistance face à la commercialisation, et les enjeux politiques et identitaires qui animent ces espaces festifs. Dans ce mémoire, nous plongerons au cœur de cette fusion entre la musique techno et la communauté queer, explorant les dynamiques sociales, les enjeux identitaires et les luttes politiques qui animent ces espaces de résistance et de création : l'intérêt du sujet réside dans la compréhension des interactions entre la culture techno et la communauté queer, deux univers culturels souvent associés à la contestation des normes sociales et à la recherche d'émancipation. En explorant ces liens, ce mémoire permettra de mettre en lumière les dynamiques sociales, les enjeux identitaires et les luttes politiques qui se jouent au sein de ces espaces festifs. En outre, l'étude de cette relation permettra de mieux appréhender les formes de résistance face à la commercialisation de la musique techno, ainsi que les stratégies de réappropriation des valeurs de liberté, de tolérance et d'expression propres à ce mouvement culturel. Enfin, en mettant en avant l'importance de ces espaces de sociabilité et de création pour la communauté queer, ce mémoire contribuera à une réflexion plus large

sur les liens entre musique, société et identité, offrant ainsi un regard éclairant sur un phénomène culturel majeur de notre époque.

État de la recherche

Retour historique sur le « phénomène » techno

Morgan Jouvenet, en s'intéressant au métier de musicien·ne et aux évolutions sociologiques de cette profession à travers l'essor des musiques « actuelles » (le rap, la techno et l'électro) situe l'environnement sociohistorique de la naissance de la musique techno à Détroit en 1988¹ : celle-ci naît sous l'impulsion de trois jeunes hommes noirs, Derrick May, Juan Atkins et Kevin Saunderson. Elle est alors une évolution « plus rapide et abstraite » de la house music, style progressivement façonné -ou « bricolé » pour reprendre le terme de l'auteur- dans les années 1980 à partir du disco, par les DJ des clubs urbains. La House music est alors jouée pour un public majoritairement noir et homosexuel, la classe moyenne blanche américaine s'étant éloignée des discothèques des grandes villes, jugées « ringardes ». La musique techno se constitue en porte-parole de ces communautés marginalisées, et les soirées en club auxquelles elle donne lieu deviennent les espaces de reconnaissance et d'expression de cette sous-culture. En parallèle, la house est également plébiscitée par le public homosexuel dans les discothèques parisiennes, et la diffusion en Europe de la musique techno et des « raves », encore marginales au début des années 90, s'est faite selon l'auteur avec le support de cette communauté. Au tournant des années 90, la musique techno s'exporte en Europe, d'abord au Royaume-Uni et à Berlin, puis progressivement en France. Ses musicalités évoluent et s'endurcissent en même temps que son organisation festive : sous le gouvernement Thatcher, les politiques de répression des soirées technos en club, et notamment la légalisation de leurs horaires de fermetures conduisent à la naissance des « *free-parties* » en Angleterre, soirées clandestines se déroulant en extérieur, souvent dans des espaces abandonnés, et se prolongeant généralement jusqu'à l'intervention policière. La musique techno et ses lieux de soirées rejoignent ainsi progressivement les mouvements libertaires et anarchistes des années 1990, et la techno devient l'expression d'une opposition à l'état. Elle doit néanmoins se structurer pour contrer

¹ Morgan Jouvenet, *Rap, Techno, Electro... Le musicien entre travail artistique et critique sociale*. Maison des Sciences de l'Homme, 2006.

les offensives étatiques, et se diffuse en parti grâce à l'aide de certains médias (magazines Trax et Coda) dont certains ouvertement queers, tels que la radio Fréquence Gay. Dans le contexte d'une Europe frappée par la diffusion de la pandémie du SIDA, la musique techno est également reprise en dehors des soirées illégales par des collectifs et des associations pour appuyer leurs protestations. Inès Liotard² met notamment en évidence les formes de militantisme à l'œuvre au sein des soirées techno queers : elle reprend l'exemple d'Act Up, qui utilisait ces soirées comme outils militants pour montrer comment l'avènement de la démocratisation de la techno au début des années 1990 amène à son inclusion dans les répertoires d'action militante. Pourtant, les années 2000 laissent apercevoir une évolution inverse : tandis que l'EDM (Electronic Dance Music) devient un phénomène de masse³, la musique techno retourne progressivement dans les clubs et les festivals, laissant de côté la quête d'un sens social et politique pour se reconcentrer sur des logiques de marché. Les soirées cherchent à attirer un nouveau type de public, plus bourgeois, et les nouvelles sonorités de cette EDM cherchent à plaire au plus grand nombre à cette fin. Myrtille Picaud, en ancrant son analyse sur les inégalités de genre au sein des programmations musicales dans les musiques actuelles⁴, et Charlet Brethomé, en s'appuyant sur les rapports sociaux de domination au sein des « raves »⁵, mettent ainsi tous deux en lumière un même processus de « massification » de la musique techno qui se couple avec la captation de l'« univers » techno par une majorité d'hommes blancs -cisgenres et hétérosexuels- provenant des classes moyennes et supérieures, à partir des années 2000. Le profil du « raver » semble évoluer en se « blanchissant » et en se masculinisant, et la prise de l'espace au sein des soirées techno par cette catégorie sociale s'accompagne par le renforcement de tout un ensemble de comportements et d'interactions semblant avoir pour corolaire la marginalisation des femmes, des personnes queer et/ou racisées dans ces espaces, en même temps qu'elle semble reléguer toute dimension politiquement contestataire de la culture techno au second plan. De nouvelles initiatives ont néanmoins éclos au cours de la dernière décennie : tandis que certains bars mettent régulièrement en place des DJ-sets au service d'associations, des

² Inès Liotard, « Des soirées techno queer parisiennes à une épistémologie du corps queer. » *Corps*, n. 20, 2022, pp 187-199.

³ Tanguy Descamps, Louis Druet, *Techno et Politique : Étude sur le renouveau d'une scène engagée*. Mémoire de recherche en science politique, L'Harmattan, 2017.

⁴ Myrtille Picaud, « Quand le genre entre en scène. Configurations professionnelles de la programmation musicale et inégalités des artistes dans deux capitales européennes », *Sociétés contemporaines*, vol. 119, no. 3, 2020, pp. 143-168.

⁵ Charlet Brethomé. *Danser sur de la musique techno : Une analyse des rapports sociaux de domination et de la praxis Rave dans les espaces technos à Montréal*. Mémoire de recherche en sciences politiques, Université de Montréal, 2021.

collectifs de DJ s'organisent pour militer contre l'invisibilisation des minorités sociales et promouvoir des messages politiques. En décembre dernier, la DJ queer Léo Vonzbeul agitait ainsi un drapeau de la Palestine durant sa performance au Bistrot Saint-Sauveur de Lille, provoquant immédiatement la réprobation du club qui l'accueillait, ainsi que plusieurs débats sur les réseaux sociaux concernant le rôle politique du DJ, celui des structures et plus généralement celui des soirées technos. Si les processus de « *blanchisation* » et de « masculinisation » à l'œuvre dans les soirées technos ne semblent pas rencontrer de contestation majeure selon les auteur.es sur le sujet, Myrtille Picaud met en avant l'existence et le rôle de mécanismes de résistances à ces phénomènes, et incite à questionner les éventualités d'un « ré-engagement » de la musique techno, provenant à la fois des artistes et du public, en faveur de la reconstruction d'un espace musical contestataire vis-à-vis des normes dominantes.

Musique techno et politique : une relation peu abordée en sociologie

Bien que les origines de la techno soient, comme envisagé en propos introductif, éminemment corrélées à des enjeux politiques de reconnaissance et de lutte pour acquérir des droits sociaux, le champ académique a souvent traité ces enjeux de façon auxiliaire. Cette prise de distance s'explique en partie par le contexte dans lequel la recherche s'inscrit au cours des années 90 : face à la double disqualification que subissent les « raves » ; par l'état et les autorités publiques qui sanctionnent et répriment ce nouveau type de rassemblements, et par la presse qui relaie toutes les craintes sociales et morales liées à ces événements non-déclarés (l'usage d'ecstasy et plus généralement des drogues, dans des lieux a priori interdits au public, le tout sur une musique jugée inaudible car brutale, ou « anti-mélodique »), le principal défi de la recherche sociologique est d'abord de comprendre ce nouveau phénomène et d'établir son intérêt en tant qu'objet sociologique, avant de pouvoir évaluer sa portée politique. Une autre raison de la difficulté à se saisir de ce sujet est la relative imperméabilité des soirées technos : J-C Sevin⁶, en reprenant le concept d'hétérotopie établi par Foucault, l'illustrent en prenant pour étude de cas les « raves ». Celles-ci mettent en place une rupture absolue avec le temps et l'espace traditionnel, et engage un système d'ouverture et de fermeture vis-à-vis de la société qui les isole : il est nécessaire de connaître les réseaux d'informations spécifiques, d'être « permis » d'y rentrer et d'être initié à la musique et ses

⁶ Jean-Christophe Sevin, « Hétérotopie techno ». *Ethnographiques* n. 3, 2003, pp. 1-27

codes. La « rave » clandestine créé une séparation entre « insiders » et « outsiders » pour reprendre le concept de H. Becker⁷, rendant la soirée techno plus imperméable à celles et ceux voulant s’y intéresser. Les études sur la musique techno s’inscrivent en effet habituellement en sociologie au sein des théories des subcultures⁸ : la pratique des soirées techno (et notamment des raves) réunit un groupe social relativement restreint qui partage un ensemble de valeurs, de normes et de comportements distincts de ceux de la culture dominante de la société à laquelle il appartient. Ces groupes subculturels (ou contre-culturels) se distinguent par leurs goûts musicaux, mais également par leur pratiques vestimentaires, leur langage, leurs modes de vie et leurs croyances politiques. Ils partagent en outre un sentiment d’appartenance et d’identification mutuelle, formé par l’agrégation d’expériences similaires et d’oppositions à la culture dominante, renforçant leur cohésion interne. La subculture techno est ainsi envisagée à travers ses modèles d’organisations festives (historiquement les raves clandestines), et devient un objet sociologique à partir des rapports sociaux que ces structures organisées mettent en place. Elle peut, de ce point de vue, s’insérer dans les travaux de Becker sur la déviance, en cela qu’elle établit pour les participants aux soirées techno la conscience d’une culture commune, un ensemble d’idées et de points de vue sur le monde social et sur la manière de s’y adapter ainsi que des activités routinières fondées sur ces points de vue. Ce rapprochement est d’autant plus pertinent si l’on axe notre analyse sur les participants queers aux soirées technos, pour lesquels la soirée techno devient un moyen supplémentaire de s’émanciper des normes dominantes de genre et de sexualité en société.

Communauté queer, fêtes et rapports de genre

L’histoire de la culture techno investit en premier lieu la question des masculinités hégémoniques, subordonnées et marginalisées, telles qu’elles sont définies par Raewyn Connel⁹. L’auteurice déconstruit le caractère « universel » de la masculinité et se penche sur leur construction sociale, par « les processus, les rapports et les relations qui construisent le genre », eux-mêmes interagissant avec d’autres rapports, comme ceux de la « race » ou de la « classe », selon une approche intersectionnelle. La masculinité hégémonique est ainsi celle en position de pouvoir dans une structure donnée de rapports de genre. Les masculinités

⁷ Howard S. Becker, *Outsiders: Études de sociologie de la déviance*. Paris : Éditions Métailié, 1985.

⁸ Dick Hebdige, *Subculture, the meaning of style*. Routledge, 1979.

⁹ Raewyn Connel, *Masculinités: Enjeux sociaux de l’hégémonie*. Paris, Amsterdam éditions, 2022.

subordonnées (incarénées principalement par les hommes *queers*) sont en revanche celles qui s'éloignent de l'hétéronormativité, et les masculinités « marginalisées » celles soumises à la violence des normes dominantes, notamment au sein de contextes postcoloniaux. Si l'on se penche sur l'histoire de la musique et des espaces techno, un parallèle englobant ces trois formes de masculinités semble s'effectuer. La subculture technoïde n'est dès lors plus seulement une « subculture déviante d'évasion » et la fête n'est plus seulement un exutoire : elle engage de nouveaux modes d'action politique, en témoignent les pratiques de subversion (le « drag » notamment mais plus largement les performances de genre et les identifications distinctes). Notre sujet dépasse néanmoins ici la question des masculinités subordonnées et marginales pour s'étendre à l'ensemble d'une « communauté *queer* » : en sociologie, le terme "queer" est utilisé pour désigner une identité, une théorie et un mouvement politique qui remettent en question les normes traditionnelles de genre et de sexualité¹⁰. Nous retiendrons ce terme plutôt que la nomination « LGBTQ+ » en raison de sa dimension éminemment politique : le mouvement queer vise à déstabiliser les normes sociales binaires et hétéronormatives, ainsi qu'à contester les structures de pouvoir qui les sous-tendent. En outre, le terme "queer" est également associé à une perspective théorique critique qui examine les intersections de l'identité de genre, de l'orientation sexuelle, de la race, de la classe sociale et d'autres formes de domination sociale. Inès Liotard dresse ainsi une hiérarchisation des comportements technoïdes queers selon leur degré d'engagement¹¹ : le premier niveau d'investissement correspondant à « une identité queer concordant à une lutte politique », le second à « un militantisme non-organisé comme groupe politique mais plutôt par groupe social ayant des revendications », le troisième « à l'occasion de s'affirmer dans une transgression perçue par les actrices et les acteurs ». L'étude réalisée par l'autrice soulève la question primordiale de l'engagement et du militantisme au sein des événements techno, question souvent sous-estimée voire laissée de côté par les observateurs des raves technoïdes, néanmoins, elle se résume à l'observation des cas spécifiques de soirées techno queer parisiennes : elle fait ainsi abstraction de ce qui, dans l'histoire de la culture techno, lui fournit sa dimension contestataire constitutive en matière de normes de genre et de sexualité, et ne parvient pas à rendre compte des rapports entre la communauté queer et une scène davantage popularisée. La dimension proprement festive des soirées techno fournit en

¹⁰ Molly Moloney, Geoffrey Hunt, « Ecstasy, genre et responsabilité dans la scène techno » *Dépendances* n. 42, février 2011, pp. 2-7.

¹¹ Inès Liotard, « Des soirées techno queer parisiennes à une épistémologie du corps queer. » *Corps*, n. 20, 2022, pp 187-199.

outre d'autres pistes d'investigation quant à l'analyse des rapports de genre et de sexualité en son sein : nous questionnerons notamment ici les implications sociales de l'usage des drogues en milieu techno. Si Molly Moloney et Geoffrey Hunt¹² décrivent un accroissement de la fluidité des genres et une « multiplication des options par rapport aux notions conventionnelles de la féminité et de la masculinité » lié à la consommation d'ecstasy dans le contexte des soirées techno, les auteur·es nuancent néanmoins leur hypothèse de recherche en y intégrant la notion de « responsabilité » inhérente à chacun des genres ainsi que les systèmes de surveillance et de sanctions en place vis-à-vis des comportements jugés inadéquats en fonction du genre. Leurs observations se limitent en outre à ce seul facteur, il s'agira ainsi ici de comprendre dans une perspective plus globale comment la dimension festive des soirées techno (pratique collective de la danse, de la drague, et autres interactions sociales) fait évoluer et/ou reproduit des normes de genres et de sexualité.

Méthodologie de l'expertise et de la recherche

Construction de l'objet

Contrairement à d'autres styles musicaux contestataires, tels que le rock, le punk ou plus récemment le rap, on semble ainsi à peine reconnaître à la musique techno une dimension réellement politique. Pourtant, mon expérience personnelle, constituée par quelques immersions au sein d'évènements technos, et étant à l'origine de mes premières interrogations sur le sujet, semble contredire dans une certaine mesure ces idées. Revenir sommairement sur mon rapport à cet objet d'étude me permettra en outre de dégager au plus vite tout jugement normatif personnel, pour pouvoir par la suite plus facilement mettre à distance la part affective, ou émotionnelle, que l'objet m'évoque. J'ai personnellement commencé à m'intéresser à la musique techno à l'étranger, à l'occasion d'une année d'échange à Taiwan plus précisément, dans un cadre spécifique : ce genre musical encore émergent en Asie est alors joué par quelques DJs locaux dans un bar que j'ai l'habitude de fréquenter en fin de semaine. J'apprendrai plus tard que le style de techno alors diffusé s'apparente à de « l'acide » plutôt expérimentale. Le bar en question revendique une identité

¹² Molly Moloney, Geoffrey Hunt, « Ecstasy, genre et responsabilité dans la scène techno » *Dépendances* n. 42, février 2011, pp. 2-7.

et une esthétique « queer » et n'a la capacité d'accueillir au maximum qu'une cinquantaine d'individus. La musique est jouée en même temps que des vidéos animées rythmées sont projetées derrière le DJ-set¹³, participant à l'immersion des danseurs dans ce « monde à part ». Mon rapport à l'objet change de façon importante à partir de mon retour en France, où je participe à plusieurs festivals et grands rassemblements autour de la musique électronique : la musique est cette fois d'un style plus « industriel », que je découvre en même temps que je fais l'expérience de la foule et des comportements -positifs comme négatifs- qu'elle engendre (sentiment d'un « collectif », mais souvent désordonné voire brutal). J'expérimente alors une forme de « de-idéalisation » vis-à-vis de cette culture musicale : premièrement vécue comme espace transgressif, de contestation sociale et de remise en cause des normes de genre, elle devient davantage à mes yeux un lieu de reproduction des rapports sociaux habituels, surreprésentant un même type de public (blanc, hétéro et incarnant une masculinité musclée voire agressive derrière des esthétiques vestimentaires de « non-conformité »). Je remarque en outre que les événements technos semblent se multiplier depuis la fin de la pandémie du COVID-19 et attire de plus en plus de personnes, y compris dans mon entourage. Les échanges avec mes proches semblent confirmer *a priori* une continuité des violences sexistes et sexuelles qui s'y déroulent, ainsi que la normalisation de comportements mettant en danger les autres autour de soi. Cette évolution traduit ma distance avec mon objet : il ne m'est pas inconnu, dans la mesure où je fréquente des événements technos de manière occasionnelle, que mes référentiels culturels sont influencés par la musique techno et par les idées ou valeurs qu'elle évoque ; je ne peux néanmoins pas prétendre être un « insider » vis-à-vis de ce milieu, n'ayant jamais participé à une rave spontanée, et évitant dans la majorité des cas ce type de grands rassemblements festifs par anxiété sociale. Mes premières interrogations se développent néanmoins au cours de ces quelques participations, et concernent d'abord le profil sociologique majoritaire observé au cours de celles-ci : qui sont ces hommes, qui semblent, par leur style vestimentaire, arborer une masculinité « dissidente » -ou en tout cas décomplexée- mais qui perpétuent, volontairement ou non, un ensemble de comportements violents (bousculades, coups, souvent amplifiés par la prise de stupéfiants) ? Très vite, ces interrogations se sont élargies au-delà de la seule question de la masculinité, pour considérer l'ensemble des rapports de genre qui s'exercent au sein des événements. Toutes mes interrogations finissent

¹³ Voir lexique

par se condenser dans la question suivante : danser sur de la musique techno a-t-il un sens politique ?

Choix du terrain

Une autre évolution conjointe à celle du profil des « ravers » est la diversification des lieux de soirées technos : si la culture techno s'établit en Europe au travers des raves clandestines et que le concept de « scène » a déjà été développé par Sevin pour envisager la dimension collective des engagements au sein des fêtes temporaires¹⁴ (festivals et raves), il exclut de fait d'autres espaces de socialisation liée à la musique techno, que sont les bars et clubs notamment. Charlet Brethomé¹⁵ identifie une forme d'antagonisme théorique entre les raves, considérées comme des « espaces spontanés de communion » et les clubs, institutions commerciales qui se limiteraient à des logiques capitalistiques et deviendraient « les sièges de l'hétéronormativité et de la culture du viol ». L'auteur nuance cette dichotomie en admettant la continuité des violences sexistes et sexuelles au sein des raves, mais en se focalisant uniquement la scène techno québécoise. En réalité, les soirées en clubs représentent aujourd'hui la majorité des événements techno, les clubs technos semblent être les lieux les plus investis par la jeunesse urbaine amatrice de ce genre musical, nous concentrerons ainsi notre analyse sur ces derniers. Au-delà de l'espace festif en question, c'est la question du territoire étudié qui se dessine. L'étude historiographique de Morgan Jouvenet¹⁶ souligne les spécificités d'une culture techno française, en mettant en lumière une production musicale qui se distingue des autres pays et un attachement du public à l'univers de la techno, légitimant l'intérêt porté à ce territoire. La focalisation plus particulière sur la ville de Lille est justifiée quant-à-elle par l'analyse réalisée par Dominique Crozat¹⁷, qui détaille l'élaboration d'un projet politique de « ville festive » depuis une vingtaine d'années par l'implantation de bars et clubs dans certains quartiers de l'agglomération. L'auteur

¹⁴ Jean-Christophe Sevin, *Modes d'affiliations versus dynamique des scènes. Le cas de la musique techno en France*. Cahiers de recherche sociologique, 2014.

¹⁵ Charlet Brethomé. *Danser sur de la musique techno : Une analyse des rapports sociaux de domination et de la praxis Rave dans les espaces technos à Montréal*. Mémoire de recherche en sciences politiques, Université de Montréal, 2021.

¹⁶ Morgan Jouvenet, *Rap, Techno, Electro... Le musicien entre travail artistique et critique sociale*. Maison des Sciences de l'Homme, 2006.

¹⁷ Dominique Crozat, « Lille en fêtes : les recompositions de l'espace frontalier par les pratiques festives. » *Géococonfluences*, Mars 2008, pp. 1-12.

recontextualise ce projet en le mettant en lien avec les logiques compétitives de la ville vis-à-vis de son voisin frontalier belge. Lille, par sa proximité géographique et sociale avec la capitale, pourrait ainsi être appréhendée à la fois comme la potentielle héritière d'une culture parisienne de la techno, progressivement diffusée au sein du pays, en même temps qu'elle est un carrefour entre la France, les Pays-Bas et la Belgique, ces deux derniers territoires étant marqués par une culture techno prégnante et spécifique (diffusion de sous-genres musicaux particuliers depuis Berlin, tels que *l'Industriel*, esthétiques propres, etc.). Les données récoltées par l'auteur semblent ainsi valider l'idée d'une effervescence culturelle et festive au sein de la ville, qu'il serait dès lors intéressant de mettre en lien avec les programmations musicales proposées et la composition du public au sein des événements techno.

Points d'explications méthodologiques

Ce mémoire s'inscrit dans une perspective sociologique, s'appuyant principalement sur les travaux réalisés en études de genre, en théorie des pratiques et des réceptions culturelles, et plus particulièrement dans la continuité des études portées sur les « sub-cultures ». Il entend, par l'analyse du public au sein des milieux technoïdes, fournir une grille d'interprétation des idées, valeurs et comportements recueillis et observés, et la recroiser avec des perspectives socio-historiques et politiques : nous tenterons d'analyser l'évolution des profils sociologiques associés au milieu techno et de leurs divers degrés de politisation. Pour analyser le caractère « évolutif » des comportements et usages en milieu techno, nous avons fait le choix de distinguer le public technoïde en termes de « générations », considérant que la première génération se superpose plus ou moins à la génération X, ayant découvert la techno au moment de son importation en France, au détour des années 80 et 90. La seconde se calquerait davantage sur la génération ayant fréquenté les milieux technos dans les années 2000 et 2010 (génération Y), tandis que la troisième correspondrait à celle ayant découvert ce milieu aux alentours des années 2020, ou l'ayant redécouvert récemment en raison de la pandémie de la COVID- 19 (génération Z). Nous concentrerons notre analyse sur cette dernière génération, interrogeant les éléments de continuité et de rupture sociologique avec les précédentes ainsi que les raisons de ces potentielles évolutions, en confrontant ses perceptions aux données historiques. Pour ce faire, l'usage des méthodes qualitatives au sein

de l'approche interactionniste¹⁸ sera privilégié. Nous retiendrons un échantillon de 12 individus *queers* : nous retenons ce terme pour caractériser notre échantillon d'enquêté-es parce qu'il représente la première dénomination utilisée par les participant-es elles-eux-mêmes pour se définir. Tous·tes participent régulièrement à des soirées technos, et/ou se professionnalisent pour certain-es d'entre elles-eux dans la pratique du mixage, en tant que DJs. L'éventail d'individus sélectionnés, en termes de profils sociologiques et de pratiques culturelles, tentera d'être le plus élargi possible, l'objectif étant d'obtenir un échantillon à la fois spécifique, dans la mesure où il concerne une catégorie très précise de la population (la jeunesse urbaine queer attirée par la musique techno) mais également représentatif du public contemporain global au sein des milieux technos urbains. Pour ce faire, nous avons fait le choix d'investir le terrain d'enquête à partir de notre second cercle de proches (l'entourage de notre entourage). Il est nécessaire en outre de préciser que la majorité des enquêté-es, par effet de rencontres au sein d'évènements technos, se connaissent : elles-ils sont inséré-es dans différents groupes d'ami-es créés autour de cette pratique, et ces groupes d'ami-es nourrissent des liens -même indirects- entre eux (habitude de se croiser en soirée notamment). Les entretiens semi-directifs réalisés durent en moyenne chacun une à deux heures. Parmi eux, dix sont régulièrement utilisés au sein même de notre propos, sous la forme de paragraphes détachés visant à faciliter la lecture et rendre le cheminement de nos réflexions plus immersif. Les idées défendues dans notre analyse sont ainsi toujours issues directement de notre terrain d'enquête. L'objectif des entretiens sera d'évaluer le degré de politisation, en termes d'idées ou de revendications contestataires et de remise en cause des normes dominantes, en approfondissant la question des normes et des rapports de genre au sein de ces espaces. Plusieurs observations participantes dans des configurations différentes de soirées technos permettront de confronter les témoignages recueillis à la réalité des pratiques en milieu techno : nous tenterons de retranscrire le plus justement possible la structuration sociale des espaces technos et les rapports sociaux qui en émergent à partir de plusieurs indicateurs (analyse des corps en mouvement, danses, occupations de l'espace, usages des drogues, propos et gestes enregistrés). Sur la forme, l'usage de l'écriture inclusive sera ici privilégié afin de reconnaître et de respecter la diversité des identités et des expressions de genre des participant-es aux soirées technos, veiller à ne pas marginaliser certains groupes

¹⁸ Erving Goffman, *La Présentation de soi. La mise en scène de la vie quotidienne*. Coll. Le sens commun, Paris : Les Éditions de Minuit, 1973.

dans ce travail de recherche, promouvoir l'égalité des genres et faire ainsi correspondre la forme de notre propos à son fond théorique.

Question de recherche

Le but de cette étude est de mieux comprendre les mouvements actuels de la scène techno et ses interactions avec la société dans laquelle elle s'inscrit. Danser sur de la techno a-t-il un sens politique au sein de la communauté queer ? Ce sens-a-t-il évolué parallèlement à l'insertion de cette scène musicale dans les sociétés libérales ? Par quels mécanismes l'engagement dans la scène techno devient-il un outil de politisation ou d'engagement militant ?

Annonce du plan

Les soirées technos décrivent un phénomène originellement marginal qui s'apparente à une subculture (ou contre-culture) au sein de laquelle les communautés queers ont été plus ou moins fortement investies. A partir des années des années 2000, cette contre-culture se structure et se rationalise pour s'intégrer de plus en plus à la culture de masse, elle prend en parallèle ses distances vis-à-vis des revendications identitaires et contestataires pour leur préférer un discours rassembleur, reléguant les enjeux politiques autour de la communauté queer à de simples questions performatives. Le premier chapitre se concentre ainsi sur cette évolution, en mettant en avant les processus d'intégration de la scène techno aux industries culturelles fonctionnant sur le modèle capitaliste, l'essor d'un marché économique techno attractif et ses conséquences sur la structuration de la pratique festive pour la communauté queer. Le second chapitre met en lien cette popularisation et l'intervention de nouveaux types de public en son sein, mieux intégrés à la société libérale et ainsi moins contestataires de celle-ci, et approfondit ses rapports avec les participant-es queers. La musique techno semble ainsi réussir à exporter son modèle subculturel aux sociétés libérales en conservant une part de son identité culturelle d'origine et en la reproduisant au sein de cette nouvelle scène « massifiée » : de ce fait, nous analyserons dans le troisième chapitre le succès de l'implantation de ces nouvelles valeurs communes au sein du public queer. Pour autant, les participant-es queers témoignent d'une conscience aiguë de la dimension parfois

performative de ces valeurs et de la perpétuation empirique de certaines discriminations, et peuvent des lors y réagir en contestant les évolutions de la scène musicale.

En réalité, les processus d'homogénéisation culturelle en place ne peuvent être appréhendés sans y confronter tous les mécanismes de résistances qui naissent en réaction : la seconde partie de notre étude se concentrera sur les capacités de résistance et d'ingéniosité des participant·es aux soirées technos, analysées à travers le prisme queer. Nous mettrons en lumière les processus de recréation d'une contre-culture au sein de la culture techno à partir des expériences communes et de l'ingéniosité des participant·es queers. Nous analyserons comment la communauté queer a su se réapproprier ce cadre d'appartenance collectif pour structurer des réseaux de solidarité à l'échelle locale, et enfin les façons dont elle se sert de ces réseaux pour défendre des imaginaires politiques collectifs en phase avec les enjeux contemporains. L'objectif de cette analyse est clair : il s'agit de produire une théorie de la société qui ne réduise pas mécaniquement les enjeux culturels à de simples reflets des phénomènes économiques, mais qui reconnaisse leur autonomie en tant que pratiques spécifiques qui génèrent des systèmes de significations et de valeurs au sein desquels les individus construisent leur réalité.

Première partie : L'évolution d'une subculture à une culture de masse : la soirée techno comme cadre d'appartenance infusant sur tous les publics

La culture techno, née à la fin des années 80 en Europe, a connu une évolution remarquable en France. Ce mouvement musical et culturel, initialement marginal, a su conquérir un public de plus en plus large, modifiant les codes, les valeurs et les expériences vécues au sein de ce milieu. Dans cette première partie, nous explorerons les différentes facettes de cette évolution de la culture techno, en mettant en lumière sa structuration et sa rationalisation, la progressive diminution des revendications contestataires de cette scène, et l'extension de ses codes culturels à la culture de masse¹⁹, c'est-à-dire à l'ensemble des pratiques culturelles largement diffusées, consommées et adoptées par une majorité de la population dans une société. Cette évolution amène à l'émergence d'un référentiel culturel commun au sein de la scène musicale. À travers une approche sociologique et ethnographique fondée sur l'analyse des témoignages et des expériences des participant·e·s queers de cette scène, nous tenterons de plonger dans l'univers de la techno, en examinant les dynamiques sociales, les enjeux identitaires et les motivations des individus qui participent à ce mouvement. En mettant en lumière les tensions entre la commercialisation de la techno et son essence contestataire, nous questionnerons les implications de cette évolution sur la scène nocturne et sur la construction des identités individuelles et collectives. À travers le prisme queer, nous interrogerons les liens entre musique, société et identité, offrant ainsi un regard éclairant sur un phénomène culturel majeur de notre époque.

¹⁹ Raymond Williams, *Culture & matérialisme*. Trad. de l'anglais par Nicolas Calvé et Étienne Dobenesque, Paris : Les Prairies ordinaire, 2009.

Chapitre 1 : La « mainstreamisation » de la scène techno et ses effets empiriques

La techno véhicule en elle des éléments d'identification. À mesure que les expériences techno se rationalisent et se diffusent dans la société, ces derniers semblent s'homogénéiser, jusqu'à tracer les contours d'une culture de masse. Cette culture influence tous les publics : à travers l'investissement dans les soirées techno se dessinent des modes de socialisation et des esthétiques propres au milieu. Elle semble également l'emporter sur les autres modes d'identification : quel que soit leur identité, les participant·e·s seraient avant tout amateur·rice·s de techno, démontrant ainsi la prégnance de cet univers musical dans la vie des participant·e·s à ces soirées. La soirée techno agirait ainsi comme un référentiel culturel commun à toutes et tous. Pour comprendre les évolutions du mouvement techno, et notamment sa transformation en une « culture de masse » qui s'impose sur toutes et tous ses participants, un rapide retour historique sur sa formation en France de la fin des années 80 au début des années 2000 est nécessaire. Celui-ci permet à la fois de définir et de détailler les configurations de ce mouvement techno à travers sa mise en application dans diverses scènes et lieux de soirées : la musique techno investissant dès son origine en Europe des lieux dits « légaux » (clubs et raves légales, sur lesquelles nous reviendrons) et « illégaux » (« free-parties » et « teknivals »). Il permet en outre de saisir l'importance des tensions, à la fois administratives, politiques et idéologiques, entre ces différentes scènes et leur rôle dans la structuration d'une techno « mainstream » adressée à un large public. À la suite de ce détour par l'histoire de la techno, nous tenterons d'analyser à partir de l'exemple lillois la manière dont cette branche de la culture techno a fidélisé un public lié par cette « culture de masse », bien que hétérogène. À travers le choix des lieux de soirées investis par la communauté queer lilloise, nous tenterons par la suite de comprendre les liens entre la structuration de la musique techno, les mutations de l'audience atteinte et les messages et valeurs revendiqués par celle-ci.

La marginalisation des fêtes illégales

1.1 Le phénomène « rave »

Lorsque les participant·es sont interrogé·es sur leurs pratiques festives, elles et ils reconnaissent toutes et tous sortir fréquemment en clubs techno, ou au sein des « raves

légales ». En revanche, seule une infime minorité de l'échantillon confie avoir déjà fait l'expérience des « soirées illégales » que nous définirons par la suite. En considérant que la nature de ces soirées les rend certes plus difficiles d'accès, mais que la majorité des enquêtés possèdent un capital relationnel conséquent au sein du milieu techno lillois, nous émettons l'hypothèse que les choix de sorties effectuées par ces dernières relèvent en partie de la structuration de la scène techno telle qu'elle s'est établie depuis les années 90.

« Non, j'ai pas eu l'occasion de faire de raves, enfin j'en ai fait que des légales. (Il hésite) Enfin si, on en a fait une petite à la citadelle en septembre, ils ont fait une petite teuf au fin fond de la Citadelle, en vrai c'était très sympa. [...] C'était quoi ? 60 personnes ? Mais après à Lille y a pas trop de raves illégales. C'est pas le genre de truc organisé. Tout le monde cherche des informations dessus. Cet été, par exemple, tout le monde en cherchait parce qu'on voulait déguerpier des boîtes et personne n'en trouvait. Mais genre vraiment personne²⁰. »

Durant les années 90 en France, les fêtes technos passent du statut de « phénomène localisé, anecdotique et touchant quelques centaines de personnes », à celui de « mouvance culturelle et sociale d'ampleur massive »²¹. En parallèle de ce changement significatif d'échelle, et sous la pression des autorités publiques, leurs cadres d'expérimentation évoluent, structurant d'un côté une scène techno légale répondant aux logiques de marché, radicalisant de l'autre une scène illégale, principalement constituée par les free-parties. Si le verbe anglais « to rave » signifie originellement « délirer », « s'extasier sur quelque chose », il apparaît à la fin des années 80 en Angleterre pour désigner les fêtes durant desquelles des individus dansent pendant des nuits entières au son de musique techno²². Néanmoins, c'est en 1988 que ce terme prend son sens définitif, lorsque le gouvernement de M. Thatcher durcit sa politique en matière de rassemblements nocturnes, obligeant les discothèques à fermer à deux heures du matin : de nombreuses fêtes de musique techno sont alors organisées en dehors des réseaux institutionnels standards, et prennent le nom de « raves ». En France, il faut encore attendre plusieurs années avant que le phénomène techno se solidarise : si la même année, la house music fait son apparition dans certains clubs parisiens (Boy, Rex, Palace) et que de petites et ponctuelles « fêtes-raves » ont lieu sur des

²⁰ Entretien avec Enzo.

²¹ Etienne Racine, *Le phénomène techno : Clubs, raves, free-parties*. Éditions Imago, 2002.

²² Renaud Epstein, et al. « Techno, une histoire de corps et de machines », *Mouvements*, vol. 42, no. 5, 2005, pp. 5-8.

péniches à Paris et dans le Nord de la France (de par sa proximité avec la Belgique notamment), c'est en 1990 que les premières grandes raves apparaissent, réunissant près d'un millier de participants. En 1992, des voyageurs anglais, poussés hors de leur pays par la répression croissante, improvisent des fêtes clandestines : c'est la naissance des « free-parties » : fêtes illégales se déroulant dans des endroits sans autorisation, tels que des forêts, clairières, carrières, catacombes ou entrepôts désaffectés. Si le « dénominateur commun » de l'univers des fêtes légales est le thème de l'évasion, la fête se voulant synonyme de divertissement et renvoyant à des messages de paix, d'amour, d'unité ou de tolérance, les musiques des free-parties représentent la frange dure des productions techno : elles se déclinent sous de nouvelles catégories, au rythme plus rapide et brutal, telle que la « *hardcore* » et la « *trancecore* ». En opposition aux fêtes légales, « La contestation des valeurs dominantes de la société », au sein des free parties, « y est plus présente qu'ailleurs²³ ». Les free-parties se sont structurées à partir des idéologies libertaires et anarchistes, et s'opposent notamment à l'encadrement étatique et commercial de la techno. Bien qu'elles touchent un autre public que celui déjà installé dans les clubs et les raves payantes, les débuts de la techno en France sont marqués par une forme de « coexistence pacifique » entre les raves légales et illégales²⁴. C'est la circulaire de 1995 intitulée « Les soirées rave, des situations à haut risque » qui change la donne. En effet, face à la prise d'ampleur de ces deux phénomènes, un climat d'hostilité règne autour de ces rassemblements, régulièrement mis en lien dans la presse avec les problèmes de drogue et de sécurité, et figeant certaines critiques morales sur la qualité musicale de ce nouveau style, associé à une technologie froide et inhumaine, et accusée d'abrutir les jeunes générations. Cette panique médiatique fournit aux rassemblements sur de la musique techno leur mauvaise réputation, amenant les autorités étatiques à s'emparer du phénomène au travers d'une série de mesures préventives et répressives. C'est dans ce cadre que la Direction générale de la police nationale créé en 1995 un dossier intitulé « Les raves, des soirées à hauts risques », ayant pour sous-titre « Mission de lutte anti-drogue » qui tend à durcir l'organisation de ces soirées. En dépit du durcissement juridique, la techno commence à la même époque à s'installer dans les plus grands festivals nationaux, et les signes du développement économique de cette mouvance s'imposent : les techno-parades, défilés de musique techno au cœur de plusieurs grandes villes françaises, concrétisent alors la nouvelle importance du phénomène ainsi que les soutiens dont il fait l'objet. A partir de 1997, un

²³ Etienne Racine, *Le phénomène techno : Clubs, raves, free-parties*. Éditions Imago, 2002.

²⁴ Ibid.

tournant s'opère ainsi dans la relation des autorités publiques aux rassemblements techno, les négociations prennent peu à peu le pas sur les moyens de répression, tandis que ce style musical tend à se faire reconnaître.

1.2 La scission entre scène légale et illégale

De ce point de vue, l'émergence d'un « marché économique techno » modifie la conjoncture : les ministres de la culture successifs commencent à tenir des discours favorables à la musique techno et ses fêtes, tandis que les problèmes relatifs aux fêtes illégales sont confiées au ministère de l'intérieur. La séparation entre raves légales et illégales s'opacifie : au cours de l'année 1997, deux interventions violentes de la police ont lieu à l'encontre de raves illégales²⁵. Entre déclarations favorables et déblocage de fonds pour le développement des musiques actuelles, l'évolution de l'attitude des acteurs étatiques s'inscrit selon Etienne Racine dans le même sillage que la politique culturelle du rock telle qu'elle est développée à partir du début des années 80 : le revirement « pragmatique » s'appuie sur la découverte de l'ampleur de la pratique culturelle et sur la révélation de son poids économique. En 1998, les membres de Technopol, association créée dans le but de défendre et de soutenir les musiques électroniques, disposent du soutien des principaux acteurs économiques et politiques, dont Jack Lang, pour impulser la « Techno Parade », manifestation qui réunit jusqu'à 130 000 participants dès la première année, et 200 000 la suivante. En janvier 1999, une nouvelle circulaire ministérielle, « Instruction sur les manifestations rave et techno » remplace la première, et porte pour objectif principal « de voir se substituer aux réunions clandestines trop souvent sources de graves incidents, des manifestations encadrées ». Les événements technos légaux et illégaux sont officiellement séparés, tandis que les seconds continuent de se voir sévèrement réprimés dans les années qui suivent : en 2001, le député Marianio (RPR) propose un amendement visant à imposer une autorisation préalable pour les free-parties, une mesure alors loin d'être nécessaire mais qui illustre l'animosité des autorités publiques, notamment locales, vis-à-vis des rassemblements illégaux. En réponse, les amateur·ices de free-parties tentent de se mobiliser, mais avec beaucoup de difficultés. Des manifestations sont organisées dans quelques grandes villes du pays, sans qu'elles ne parviennent à réunir plus de quelques milliers de

²⁵ Loïc Lafargue de Grangeneuve, « Premier chapitre. Le mouvement techno comme problème public ». *L'État face aux rave-parties*, Presses universitaires du Midi, 2010, pp. 17-29

personnes en tout. La mobilisation n'est pas à la hauteur des espérances des organisateurs, et traduit les premières faiblesses du mouvement. En 2002, l'État décide finalement d'adapter ses stratégies de répression en tentant d'encadrer les quelques teknivals (rassemblements sans autorisation sur plusieurs jours de free-parties) qui subsistent tandis que les "grosses" free-parties -de plusieurs milliers de personnes- ont quasiment disparu. Dans l'ensemble, si les années 90 ont été le point culminant des raves, les années 2000 voient le mouvement techno se structurer selon plusieurs tendances : tandis que la branche contestataire de la techno, regroupée au sein des « free-parties » continue d'être sévèrement réprimée par les autorités, et que les stratégies « d'exit » qu'elle met en place pour assurer sa survie contribue à sa marginalisation sociale, les « raves légales » sont quant à elles de plus en plus intégrées dans l'industrie de la musique électronique et de la fête. Il faut néanmoins nuancer cette idée : parler de « récupération » commerciale de la musique techno simplifie la réalité historique : le phénomène techno est un marché économique depuis son origine à Chicago et Détroit. Quelles que soient les modalités des rassemblements festifs, ces derniers se doivent sinon d'être rentable, non-déficitaire. Ce que l'on peut en revanche observer, c'est le changement d'échelle de cette dimension économique et ses impacts sur l'audience concernée²⁶. Comme toutes les pratiques musicales -aussi alternatives qu'elles soient- les soirées techno, parce qu'elles constituent un mode festif (d'évasion ou de contestation), sont socialement intégrées. Néanmoins, ceux qui veulent danser au son d'une musique symbolisant une certaine contestation fréquenteront davantage les free-parties. Ceux qui recherchent l'évasion hédoniste se tourneront vers les soirées légales²⁷.

La rationalisation de l'expérience techno : entre culture du « clubbing » et « warehouses »

2.1 Monographie de la vie nocturne lilloise

Que signifie « sortir en soirée techno » à Lille aujourd'hui ? À travers des entretiens réalisés ainsi que des observations participantes dans différents lieux de soirées techno, nous avons pu réaliser une monographie des pratiques culturelles en milieu festif, regroupant les habitudes de fréquentation des personnes interrogées en termes de fréquence et de choix des

²⁶ Baptiste Cléret, Éric Rémy, « Gestion des relations et des tensions entre l'industrie musicale et les sous-cultures juvéniles. Le cas de l'Electrodance », *Décisions Marketing*, vol. 60, no. 4, 2010, pp. 55-65.

²⁷ Etienne Racine, *Le phénomène techno : Clubs, raves, free-parties*. Éditions Imago, 2002.

lieux, et dessinant une carte spatio-temporelle des lieux de soirées technos investis dans la ville. À partir de la scène techno lilloise telle qu'elle est contemporanément structurée, nous questionnerons ainsi les phénomènes historiques à l'œuvre depuis les années 2000 dans cette recomposition, afin d'entrevoir par la suite ses effets produits sur le public contemporain. Ces quelques éléments de compréhension s'appuient sur les témoignages de nos participants : les interrogé·es ayant tous·tes entre 19 et 25 ans et étant pour la majorité d'entre elles·eux étudiant·es, leur fréquentation de la ville se limite à quelques années tout au plus. Pour autant, les entretiens passés soulignent des connaissances relativement précises des différents lieux de sorties nocturnes. À cet égard, deux lieux se distinguent majoritairement des autres : le *Bistrot Saint-Sauveur* (ou *St-So*) et le club *Slalom*. Le premier lieu appartient à la ville de Lille, bien que son bar ait été concédé à une équipe de gérance à la suite d'un appel à projet en 2010. En mars 2022, l'équipe de gérance change, celle du bar *L'Hirondelle*, situé dans le Vieux-lille, prend le relais et s'installe dans le lieu²⁸. La programmation musicale du lieu est dès lors principalement tournée vers les « musiques actuelles », dont la musique techno. Le lieu accueille des DJs-sets²⁹ technos en moyenne une à deux fois par semaine, principalement les mercredis et jeudis soir. Le lieu s'adresse à un public le plus large possible, l'entrée étant gratuite et les sous-genres de techno joués relativement diversifiés, comprenant selon les soirées une techno plus douce et mélodique (la *trans*), ou parfois plus brutale (la *hardtechno* notamment). Les DJs sont accueillis sur une scène en hauteur, face à une salle pouvant accueillir plusieurs centaines de personnes, et ce pour des sets de quelques heures, le lieu fermant définitivement entre minuit et une heure du matin. Le *Slalom* peut alors prendre le relais de la soirée : situé relativement à proximité (quinze minutes à pied), en face du métro Porte de Valenciennes, la discothèque, ayant ouvert ses portes en mars 2023, prend la relève du Magazine Club, ancien club spécialisé dans la programmation de musiques électroniques. Le lieu se veut ainsi être le « successeur » de l'ancienne discothèque, et reprend une programmation essentiellement techno qui s'étale principalement du mercredi soir au dimanche. Si le premier lieu se distingue par la gratuité de son entrée, la discothèque propose des soirées dont le coût s'élève entre dix et vingt euros l'entrée selon les DJs invité·es et l'heure à laquelle le public souhaite entrer dans le club. Il s'adresse ainsi à un public plus « amateur » de musique techno et issu des classes sociales supérieures : bien que

²⁸ Justine Pluchard, « Le Bistrot de Saint-So change de gérance début mars, mais pourquoi ? » *Vozer* (<https://www.vozer.fr/2022/02/03/le-bistrot-de-saint-so-change-de-gerance-debut-mars-mais-pourquoi/>) 03 février 2022, consulté le 12 mars 2024

²⁹ Voir lexique.

regroupant une majorité d'étudiant·es (dont une proportion non-négligeable provenant de grandes écoles ou d'écoles de commerce) il vise aussi bien des jeunes souvent déjà inséré·es dans le milieu professionnel. Les soirées débutent à minuit et se prolongent généralement jusqu'à cinq ou six heures du matin. Ainsi les personnes interrogées confirment pour la plupart sortir principalement dans ces deux lieux lillois, préférant le bistrot St-So en milieu de semaine et la discothèque le vendredi soir ou le week-end, mais combinant parfois les deux le même soir.

« Bah en vrai là je pense que j'y vais toutes les semaines. [...] De base, deux fois quand même, une fois le mercredi ou le jeudi à St-So, parce qu'il y a toujours un truc, ça c'est cool, et souvent le vendredi ou le samedi à Slalom parce que la programmation est trop bien, mais comme je travaille, j'essaye d'éviter le weekend maintenant donc au moins une fois par semaine. [...] En ce moment j'avoue que j'aime trop les soirées de St-So. Enfin c'est gratuit déjà. C'est près de chez moi, ça finit assez tôt. Tu vois, si tu travailles le lendemain, c'est bien. Mais si je travaillais pas le weekend, j'irai à Slalom. Tous mes potes y vont³⁰. »

« Je sors deux fois par semaine, souvent deux grosses soirées. Autrement, c'est une grosse soirée et une petite soirée. Ça dépend ce qu'il y a, ça dépend des programmations. [...] On va à Saint-Sauveur, et pour les grosses soirées on va toujours à Slalom. Pour les petites soirées si on veut pas se coucher très tard on peut aussi aller au Start³¹. »

En dehors de ces deux lieux privilégiés pour sortir, certains enquêté·es font mention de plusieurs autres clubs s'étant spécialisés dans la diffusion de musique techno à Lille, tels que *La Relève*, *Le Baron* ou *Le Start*. En raison d'une réputation entachée aux yeux des enquêté·es, notamment par le public qui s'y rend et par d'autres raisons diverses sur lesquelles nous reviendrons par la suite, les deux premiers lieux ne sont que très sporadiquement investis par les enquêté·es. Ces lieux complètent néanmoins dans une moindre mesure la structuration spatiale des lieux de soirées techno fréquentés à Lille. De ce point de vue, les bars et discothèques semblent représenter un pan important de l'offre en matière de soirées technos dans la ville, et serait privilégiées en premier lieu par les jeunes amateur·ices urbain·es de musique techno.

³⁰ Entretien avec Charlotte.

³¹ Entretien avec Enzo.

2.2 Escapades en « warehouses »

Néanmoins, à partir des entretiens réalisés, une distinction ne tarde pas à apparaître entre amateur·ices de soirées techno plus « distancié·es » et amateur·ices plus « investi·es » : Si toutes les personnes de l'échantillon répondent positivement lorsqu'on leur demande si elles se rendent régulièrement dans les clubs techno de la ville, certaines d'entre elles mettent cette pratique en concurrence avec une deuxième : celle des « warehouses ».

Les soirées “warehouses”

Qualifiant traditionnellement des lieux propices aux soirées technos (les hangars, ou entrepôts désaffectés) le terme s'est progressivement généralisé pour désigner un « type » de soirée, avec une organisation, un public et un système de valeurs propres. Les warehouses sont pour la majorité d'entre elles des soirées légales, résultantes d'un dialogue et de compromis entre les collectifs qui les organisent et les autorités locales. Elles se déroulent principalement dans des espaces industriels (hangars, entrepôts, usines) désaffectés, en périphérie urbaine ou dans des quartiers reculés des villes. La légalisation de ce type de soirée se fait en contrepartie de sa réglementation : les organisateurs doivent veiller à sécuriser en amont les lieux, et mettent en place des équipes dédiées à la sécurité et à l'encadrement des participants durant la soirée. Si les « warehouse » trouvent leur origine au début du mouvement techno dans les années 90, la structuration progressive d'une scène légale et la marginalisation de la scène illégale conduit qu'au début des années 2000 à l'apogée de la soirée techno en club, et mène à une « pause » de ce phénomène. Depuis les années 2010, on observe néanmoins un regain d'attractivité de ce type de soirée : reprenant des esthétiques « underground » et « alternatives » chères au milieu techno, elles offrent aux participants (notamment aux jeunes urbaines) la possibilité de renouer avec certaines origines du mouvement techno dans un cadre pratique, légal et sécurisé.

Pour se rendre dans ce type de soirées, certain·es des enquêté·es n'hésitent pas à se rendre en périphérie de la ville, dans les villes de Tourcoing et de Roubaix notamment, ou à prendre le train pour rejoindre les banlieues d'autres grandes villes (Paris, Bruxelles ou Gent par exemple). Ces soirées correspondent à de grands événements, souvent annoncés plusieurs semaines ou mois à l'avance, réunissant plusieurs DJ-sets dans un espace loué ou négocié avec la ville, qui peut être aussi bien un entrepôt désaffecté qu'un lieu culturel (tel que le *Flanders Expo* à Gent). Ces soirées se déroulent principalement durant les week-ends et nécessitent souvent un investissement plus important que celles en clubs : les participant·es qui s'y rendent en transports en commun doivent généralement attendre le lendemain matin pour revenir chez eux, et il n'est pas rare que le voyage dans d'autres villes européennes se prolonge à d'autres fins que celles de la soirée (tourisme, restauration, etc.). A l'origine de

ces soirées, on retrouve les « collectifs » : des groupes composés de « professionnel·les » souvent issus·es des soirées technos, bien qu'il ne soit pas rare que cette professionnalisation ait été faite *a posteriori*. Plusieurs des individus interrogé·es se sont notamment rendu·es aux soirées initiées par le collectif *Modul'air* en Belgique.

“Je vais à Slalom ou en Belgique. Parce que les lieux sont beaucoup plus grands, il y a de plus gros artistes qui passent. En vrai la Belgique c'est comme l'Allemagne, c'est quand même réputé pour les soirées techno, c'est les plus grosses organisations³².”

Bien que numériquement moins importantes que les soirées en club, les warehouses semblent être des lieux privilégiés pour certain·es des participant·es : le fait qu'elles opèrent au sein de notre échantillon s'explique en partie par l'investissement qu'elles demandent, si l'on suppose que seul·es les plus amateur·ices de soirées techno prendront la peine de faire le déplacement pour y assister. Néanmoins, les quelques participant·es concerné·es par la pratique des soirées *warehouse* témoignent d'un véritable enthousiasme lorsqu'elles·ils envisagent la venue de ces soirées. De ce point de vue, elles·ils n'hésitent pas à les comparer aux soirées clubs en insistant sur les limites de ces soirées et en y préférant les *warehouses*. Nous reviendrons par la suite sur les potentielles raisons de cet enthousiasme, en analysant l'imaginaire auquel ces soirées renvoient, et qu'elles réalisent dans une certaine mesure. Ces soirées, en essor depuis les années 2010, intègrent désormais pleinement le paysage des fêtes nocturnes urbaines, en cela qu'elles semblent attirer de plus en plus d'adeptes au sein de la jeunesse urbaine amatrice de techno³³. Comment expliquer ce phénomène ? Il est sans doute le résultat de deux mouvements conjoints : d'une part, les représentant·es de la scène techno légale en France (les DJs, collectifs et autres acteurs influents de ce courant musical), à partir des accords passés avec les autorités administratives à la fin des années 90, se seraient en partie inscrit·es dans des formes plus « rationalisées » de mises en place des pratiques festives, en répondant notamment à des logiques de marché, quoique souvent dissimulées, pour perdurer et assurer l'essor de ce genre au sein du panorama musical français : l'essor depuis plus d'une décennie des soirées « warehouses » illustre ce phénomène. De l'autre, les bars et clubs, en tant qu'acteurs économiques précédant l'arrivée des musiques électroniques en soirée, sembleraient être progressivement parvenu·es à capter cet « univers techno » et à

³² Entretien avec Claire.

³³ Alessio Koliulis, *Écologie de la musique techno : subjectivité, machines et territoires urbains : pour une critique de l'esthétique techno à partir de Detroit et Londres*. Thèse de doctorat, École doctorale Esthétique, Saint-Denis, 2018

le transposer efficacement à leurs logiques de rentabilité pour susciter l'intérêt et l'engouement des plus jeunes générations.

La structuration d'un marché économique « techno » attractif

A partir des accords trouvés entre acteurs étatiques et représentants de la scène techno à la fin des années 90, le phénomène se structure : les clubs et festivals intègrent progressivement la musique techno à leur programmation tandis que les festivals de musique techno et parades se multiplient. Il est dès lors crucial de comprendre comment les processus d'industrialisation influencent la création d'une culture de masse³⁴ en soumettant les objets culturels aux impératifs du marché. Ces processus imposent des critères de standardisation, de rendement et de rentabilité qui façonnent les formes culturelles et contribuent à leur diffusion à grande échelle.

3.1 Essor et apogée du « clubbing » dans la culture techno

Tandis que les free-parties se radicalisent, la plupart des *ravers* à partir des années 1995-1996 retournent dans les clubs. La scène techno se divise ainsi en conservant d'un côté un pan « nomade » qui se clandestinise, de l'autre un pan « sédentarisé », davantage attaché à la reconnaissance de la techno dans la loi et sur la scène musicale française³⁵. En parallèle, l'arrivée de la « *french touch* » au sein de cet univers musical, propulsée par l'album *Homework* de Daft Punk en 1997, révolutionne le monde des musiques électroniques : bien qu'influencés par la tradition du mouvement techno, l'anonymat et le mystère qui entourent les deux musiciens a pour effet de participer à leur reconnaissance médiatique et à leur soutien populaire, l'album traduit ainsi en partie le passage d'une « culture underground » à une « pop-culture » techno. En parallèle, la « *french touch* » marque l'avènement d'une nouvelle nomination, « l'électro » qui vient en partie se substituer temporairement à celle de « techno », marquant indirectement la fin du phénomène rave en France. Cette nouvelle désignation permet en effet à l'époque d'instaurer « un nouvel enchantement³⁶ » autour des musiques électroniques, lorsque la nomination « techno », dont la réputation a été ternie par

³⁴ Raymond Williams, *Culture & matérialisme*. Trad. de l'anglais par Nicolas Calvé et Étienne Dobenesque, Paris : Les Prairies ordinaire, 2009

³⁵ Tanguy Descamps, Louis Druet, *Techno et Politique : Étude sur le renouveau d'une scène engagée*. Mémoire de recherche en science politique, L'Harmattan, 2017.

³⁶ Ibid.

les dérives des *raves* relatées dans la presse, reste alors un terme “paria” servant à qualifier une population d’outsiders mal comprise dans l’opinion publique. La reprise commerciale de la musique techno fut à cet égard l’une des conditions à son acceptation au sein du grand public. Ce que nous désignons ici par “reprise commerciale” correspond en réalité au changement d’échelle d’un marché économique nouvellement “électro”, et à l’idée diffuse que la techno doit désormais se plier à certaines exigences du capitalisme³⁷. Ce changement d’échelle se distingue au travers de plusieurs processus : face au durcissement des répressions administratives et législatives, les organisateur·ices de soirées technos doivent se plier à de fastidieuses démarches pour obtenir le droit de concrétiser leurs évènements, ces complications conduisent irrémédiablement à exercer un tri entre elle·eux selon le degré d’investissement et la dotation en ressources économiques. Seul·es des organisateur·ices “professionnalisé·es” détenant un stock suffisant de capitaux économiques restent en mesure d’organiser des soirées, tandis que les autres disparaissent ou survivent difficilement. Les clubs, structures déjà installées dans le paysage festif français, tirent alors leur épingle du jeu. Le processus de capitalisation de cet univers musical touche par effet rebond les DJs : elles·ils sont aussi amené·es à professionnaliser leur pratique, et tandis que les plus connu·es s’entourent progressivement d’agent·es, s’ouvre une période de “starification” des DJs, ainsi que l’illustre les couvertures de magazines à l’époque de certains DJ-stars et l’augmentation de leur cachet en soirée. En parallèle, la production d’albums décrits comme « électro-pop » ou « électro-house » et la mise en vente de compilation des plus gros hits de l’époque se démultiplient, au sein d’une scène musicale qui se distinguait jusqu’alors par la spontanéité de sa pratique. Pour attirer de nouveaux publics, les clubs se tournent vers de nouveaux sous-genres de musique techno. Ils prennent ainsi leurs distances avec les free-parties, aux styles musicaux de plus en plus rapide et brutaux, en y opposant une série de sous-genres plus mélodiques et doux, parmi lesquels l’EDM (*Electronic Dance Music*), la *minimal techno*, la *dubstep* ou la *trance*. En outre, ils parviennent à appliquer les codes et les normes de l’industrie de la nuit à un phénomène subculturel : entrée et boissons payantes, sélection des DJs les plus connu·es pour attirer un plus grand public, sélection à l’entrée des clubs, etc.

3.2 La concurrence par l’entrée en jeu de nouveaux acteurs internes à la scène techno

Cette évolution ne suit néanmoins pas son cours sans rencontrer de résistances : tandis que certain·es DJs -à l’instar de Jeff Mills- pointent du doigt les limites de ce modèle

³⁷ Laurent Garnier, David Brun-Lambert, *Électrochoc : L’intégrale, 1987-2013*, Paris : Flammarion, 2013.

dès les premières années³⁸, les clubs se retrouvent en perte de vitesse à la fin des années 2000 dans les grandes villes de l'hexagone. On reproche alors notamment aux sous-genres joués dans les clubs de ne plus avoir grand-chose à voir avec la techno des années 80-90. Une nouvelle génération de *ravers* et de promoteur·promotrices tout particulièrement, inspiré·es par leurs expériences dans d'autres villes européennes, remettent en avant au début des années 2010 la nécessité de visibiliser une scène locale et « d'éduquer » le public à une « bonne musique³⁹ ». Il s'agit dès lors de quitter le club et de délocaliser la fête dans des espaces « libres » : par le recours aux raves légales, et notamment aux *warehouses*. Celles-ci misent leur attractivité sur leur aspect alternatif et « underground » et n'hésitent pas à se positionner en rivales des clubs : leurs organisateurs dénoncent le caractère superficiel du club pour mieux mettre en avant l'aspect communautaire et l'ambiance libertaire de la *warehouse*⁴⁰. Cette multiplication des raves légales et payantes a lieu dans un contexte de déploiement des « nouvelles économies urbaines » qui misent à nouveau sur la vie nocturne pour rendre certains territoires attractifs : ayant généralement lieu dans des quartiers reculés et/ou périphériques des villes, les *warehouses* s'associent dans une certaine mesure à la gentrification de ces quartiers, devenant par le jeu des pressions administratives et immobilières tour à tour causes et conséquences de celle-ci. Cette restructuration de la vie nocturne fait apparaître de nouveaux collectifs et labels, qui constituent le cœur du dynamisme retrouvé de la vie nocturne en dehors des clubs, par la diversification de l'offre musicale, tandis qu'une nouvelle génération de DJ·producteur·ices remettent la nomination « techno » au goût du jour, en lui faisant prendre l'aspect d'un genre hybride, entre « hédonisme commercialisé et tentatives alternatives de productions festives et musicales⁴¹ ».

3.3 Stratégies de modernisation et de spécialisation des clubs technos

L'ensemble de l'échantillon est constitué d'une même génération : celle-ci fréquente les lieux de soirées depuis relativement peu de temps (quelques années tout au plus) et n'a commencé à fréquenter les soirées technos que plus récemment encore. Sa

³⁸ Tanguy Descamps, Louis Druet, *Techno et Politique : Étude sur le renouveau d'une scène engagée*. Mémoire de recherche en science politique, L'Harmattan, 2017.

³⁹ Ibid.

⁴⁰ Pierre-Philippe Berson, Lenny Grosman, « Warehouse, au Coeur des nuits underground » *France-tv slash* (<https://www.france.tv/slash/warehouse-au-coeur-des-nuits-underground/5812095-warehouse-le-documentaire.html>), 20 mars 2024.

⁴¹ Tanguy Descamps, Louis Druet, *Techno et Politique : Étude sur le renouveau d'une scène engagée*. Mémoire de recherche en science politique, L'Harmattan, 2017.

spécificité est ainsi d'avoir pénétré cette scène -généralement en parallèle de l'entrée dans la vie étudiante- durant les années freinées par la COVID-19.

« C'est Pierre que j'ai rencontré à l'origine. [...] C'était à une soirée dans une cave. Une soirée techno justement. Mes anciens voisins avaient fait une soirée dans leur cave et du coup je me suis dis « bon je vais passer ». Et là j'ai vu Pierre avec une autre fille. Et puis on a trop matché et on s'est vu tout l'été. Je crois que c'était juste après le COVID, c'était en juillet 2021 et on a été déconfiné en mai, donc 2 mois plus tard. Lui il est venu parce que sa pote connaissait mon voisin, un truc comme ça. [...] Puis après moi je suis partie en Erasmus et puis il a rencontré Enzo. Quand je suis revenue, j'ai rencontré tout le monde et le groupe s'est formé comme ça⁴². »

« Ça fait deux ans et demi que je sors, [...] et trois, quatre ans que j'en écoute je pense. [...] Ouais, deux ans et demi, c'était ma première soirée techno, post-COVID du coup. Parce que pendant mon Erasmus j'en écoutais pas mal, mais tous les clubs ont fermé, du coup c'est quand je suis revenu à Bordeaux en septembre 2021 que les clubs ont réouvert, on allait au "hangar Eiffel". »

Au même moment, les clubs ont été amenés à fermer pendant plusieurs mois, et certains d'entre eux se relevaient -non sans difficultés financières- à l'issue de la pandémie tandis que d'autres avaient fait faillite, restreignant encore l'offre festive en milieu urbain. Pour faire venir une nouvelle génération d'amateur·ices de musique techno encore peu habitué·es à la pratique du *clubbing*⁴³ et curieux·ses face à la réémergence d'autres pratiques festives -telles que les raves légales- des logiques de compétitivité se sont mises en place : les clubs technos ont été amenés à renouveler leur offre musicale en insistant notamment sur la qualité des DJs invité·es et celle des sous-genres joués.

« Ce que je recherche ? Ben déjà, premièrement au niveau de la musique, on va dans une soirée techno pour sa programmation. C'est le DJ qu'on va voir, on va pas en soirée comme si on allait en boîte commerciale. On y va pour la musique. Ce que je fais avant, personnellement, c'est que j'écoute l'artiste et je vois si ça me plaît. Après, je regarde aussi le collectif pour voir si c'est un collectif safe et friendly. Et après ? troisièmement, le type de soirée, si c'est queer-friendly (accueillant vis-à-vis des personnes queers)⁴⁴. »

⁴² Entretien avec Charlotte.

⁴³ Voir lexique.

⁴⁴ Entretien avec Enzo.

« Au niveau de la programmation je pense que c'est le critère principal, savoir "qui mixe ?" et le genre musical, si c'est de la House au Slalom par exemple, je veux pas y aller parce que c'est pas forcément ce que j'écoute, j'écoute plutôt de la hardtechno ou de la trance... Au niveau des horaires d'ouverture, bah juste si ça finit à minuit j'ai un peu la flemme, après ça dépend du jour⁴⁵. »

Certains clubs sont parvenus à tirer leur épingle du jeu en se renouvelant et en se spécialisant, le genre musical jouant ici le rôle d'outil de communication⁴⁶ En France, l'offre musicale des clubs s'est progressivement redistinguer de la « danse music » jugée trop commerciale. Des sous-genres plus rapides et industriels, généralement préférés par les amateur·ices de techno comme le suggère les extraits d'entretien, ont ainsi progressivement fait leur apparition en clubs : les références à la scène techno des années 90 sont explicites, il s'agit de rivaliser avec les *warehouses* sur leur propre terrain, en dissimulant les aspects capitalistiques du club et en revendiquant à son tour une forme « d'authenticité » musicale. Les clubs multiplient pour ce faire les initiatives d'appel au public : le Slalom par exemple met en place la gratuité d'entrée le jeudi soir pour inciter les étudiant·es à s'y rendre, transforme sa scène en « *boiler room*⁴⁷ » pour recréer l'ambiance des raves, invite fréquemment des DJs producteur·ices, à la fois issu·es de la scène locale et/ou connu·es à l'échelle européenne, et investit dans une communication soignée qui met en valeur les DJs invité·es et le style de techno joué. Un véritable processus de différenciation s'opère alors, à la fois vis-à-vis des clubs de musiques populaires et vis-à-vis des autres clubs technos :

“Ils (les clubs) invitent des artistes, la dernière fois il y avait Soa de Muse (une dragqueen française popularisée par l'émission Drag Race France). Mais c'est encore au Slalom ça. C'était grave cool en vrai. Bon c'est un peu chiant parce que toutes tes soirées tu les fais au Slalom du coup, y a pas d'autres clubs cools⁴⁸.”

Dans une perspective économique d'offre et de demande, il est ici intéressant de constater que cette spécialisation des clubs tente de répondre aux exigences d'un public techno de plus en plus « professionnel ». La mise en parallèle de ce constat, sur lequel nous reviendrons par

⁴⁵ Entretien avec Quentin.

⁴⁶ Philippe Coulangeon, *Sociologie des pratiques culturelles*. La Découverte, 2010.

⁴⁷ Entretien avec Quentin.

⁴⁸ Entretien avec Clément.

la suite, et de différentes remarques entendues durant les entretiens laisse en effet à penser que l'une des caractéristiques de ce nouveau public est sa détention de connaissances précises et détaillées relatives à la scène techno. Reste à savoir si la détention d'un véritable « capital culturel techno » s'accompagne de connaissances relatives à l'aspect initialement contestataire de la techno et si elle induit une plus forte politisation des amateur·ices de techno. Les évolutions de la scène semblent jusqu'alors montrer plutôt l'inverse : l'abandon des revendications contestataires semble au début des années 2000 être à l'origine même de la diversification du public, et tandis qu'une scène techno légale et structurée conquiert un public toujours plus large, elle semble s'éloigner en parallèle des communautés « marginales » qui la constituait en partie à l'origine.

Si la rationalisation de la soirée techno a pour effet d'asseoir l'autorité des clubs dans la programmation et la diffusion de la musique techno, ce phénomène s'accompagne d'une diversification des publics. En reprenant des logiques capitalistiques de recherche du profit, ces programmeurs semblent délaissé dans une large mesure l'aspect originellement contestataire de la musique techno pour se concentrer sur une publicité plus rassembleuse. Cette scission entre une scène techno transgressive et une scène « rassembleuse » ne doit néanmoins pas être appréhendée comme une évolution récente, des remarques sur cette binarité de la scène techno ayant déjà été faites, certaines d'entre elles remontant jusqu'aux années 90, lors du découpage « techno-entreprise » / « techno-anarchie⁴⁹ » provoqué par le durcissement progressif de la pénalisation des raves. Ainsi, la plupart des revendications politiques « fortes » ou radicales ont été progressivement laissées de côté, les nouvelles stratégies « d'appel » se concentrent sur le nom des DJs invité·es et le style de musique joué. Tandis que les expériences des participant·es réalisées en soirées techno illustrent une évolution du public, les volontés « d'inclusivité » et de « bienveillance » mises en avant dans la communication des clubs et des autres lieux de soirée peinent à se concrétiser sur les pistes de danse. Les expériences vécues par les interrogé·es en soirée techno semblent ainsi questionner ces exigences : qui est-ce nouveau public et en quoi nous renseigne-t-il sur les évolutions des représentations de la musique techno ?

⁴⁹ Etienne Racine, *Le phénomène techno : Clubs, raves, free-parties*. Éditions Imago, 2002.

Chapitre 2 : La dépolitisation du public des soirées techno

Il s'agit ici d'éclairer les logiques d'action à l'œuvre au sein du public techno. Jusqu'ici, en effet, le public des milieux techno a plutôt été considéré en tant qu'« objet » de politique publique⁵⁰ : il convient d'admettre que ce public ne représente pas un bloc homogène et que les points de tension relatifs aux différentes scènes techno recouvrent des clivages internes au sein de leurs audiences. Si pour faire valoir certains droits de la musique techno au cœur de l'industrie musicale française, les acteur·ices de cette scène ont été amenés à trouver des accords avec les autorités publiques, ce processus s'est fait en contrepartie d'un renoncement avec les mouvances contestataires qui entourent l'émergence de la techno, et a eu pour corolaire la “mainstreamisation” de cette musique en termes d'audience et de publics ciblés. De fait, les communautés marginalisées originellement intégrées au mouvement ont progressivement laissé place à un public plus large, composé essentiellement des classes moyennes et supérieures, blanches et hétérosexuelles. En outre, le public queer originellement investi au sein de la scène techno est désormais lui-même mieux intégré à la société libérale que dans les années 1980-1990, amenant à considérer sa potentielle démobilisation. De manière plus englobante, nous tenterons de dessiner les contours de l'engagement et de la politisation actuelle des amateur·ices de techno à l'issue de ce second chapitre.

Un public mieux inséré dans le système libéral

1.1 Public techno et marginalité sociale

Comme précisé en introduction, la musique techno naît dans les villes industrielles du nord des États-Unis. L'une des principales caractéristiques de ce nouveau genre musical est alors d'être diffusé au sein de clubs fréquentés par les homosexuel·les afro-américain·es de ces villes. À l'origine, « la techno est donc fortement associée à une forme de marginalité sociale⁵¹ ». Cette forme d'autant plus forte si on la situe à partir de l'approche intersectionnelle en sociologie : le public techno à cette époque présente deux caractéristiques « déviantes », l'une relative à l'origine ethnique, l'autre à l'orientation

⁵⁰ Loïc Lafargue de Grangeneuve, « Premier chapitre. Le mouvement techno comme problème public ». *L'État face aux rave-parties*, Presses universitaires du Midi, 2010, pp. 17-29

⁵¹ Etienne Racine, *Le phénomène techno : Clubs, raves, free-parties*. Éditions Imago, 2002.

sexuelle⁵². Le lien historique entre techno et homosexualité est de ce fait reconnu, et son implantation en Europe au début des années 90 ne contredit pas cette idée : les débuts de la techno en France sont marqués par une forte présence de la communauté homosexuelle au cœur de son public, dans les bars et clubs parisiens ainsi que dans les premières “fêtes-raves” organisées dans la capitale, tandis que la radio FG (Fréquence Gay) a notamment joué un rôle important dans sa diffusion⁵³. Pour comprendre les évolutions au cœur de cette audience, il convient d’admettre les deux idées suivantes : la scène légale a conservé une forme de proximité avec son audience “queer” en prônant des valeurs de « tolérance » et d’inclusivité, mais s’est élargie à un public de plus en plus large au travers de sa structuration. La scène techno illégale a quant à elle conservé son identité marginale, et à même développé a posteriori la politisation de son audience sous l’effet des repressions étatiques subies⁵⁴, néanmoins, la dimension marginale de celle-ci s’est davantage déportée sur l’appartenance de classe, l’orientation idéologique et le positionnement politique de ses acteurs que sur les thématiques liées à l’origine ethnique, ou à l’identité et l’orientation sexuelle. Ces deux idées ont pour conséquence commune la transformation du public techno au fil des années 2000, si bien qu’on remarque aujourd’hui qu’il est majoritairement « blanc » -au sens où les personnes d’origine africaine, nord-africaine et/ou arabe sont rares en son sein- et hétérosexuel⁵⁵.

Cette évolution est d’autant plus perceptible en admettant l’idée, au travers des entretiens effectués, que les personnes, au sein même de la communauté queer, connaissant ce lien initial entre la musique techno et les minorités sexuelles et racisées, sont rares, et sans doute d’autant plus au sein des milieux cis-hétérosexuels.

« Est-ce que tu connais des éléments relatifs à l'histoire de la techno ?

Pas tant que ça, je réfléchis quand même. Non en vrai, j'avoue pas du tout. Non, j'ai jamais pensé en fait à connaître l'histoire et tout derrière. Mais c'est vrai que même sans parler

⁵² Raewyn Connel, *Masculinités: Enjeux sociaux de l'hégémonie*. Paris, Amsterdam éditions, 2022.

⁵³ Patricia Osganian, Renaud Epstein, « Techno : le rôle des communautés gays. Un entretien avec Didier Lestrade », *Mouvements*, vol. n° 42, no. 5, 2005, pp. 22-31.

⁵⁴ Loïc Lafargue de Grangeneuve, « Premier chapitre. Le mouvement techno comme problème public ». *L'État face aux rave-parties*, Presses universitaires du Midi, 2010, pp. 17-29

⁵⁵ Myrtille Picaud, « Quand le genre entre en scène. Configurations professionnelles de la programmation musicale et inégalités des artistes dans deux capitales européennes », *Sociétés contemporaines*, vol. 119, no. 3, 2020, pp. 143-168.

d'effet de mode, ça se démocratise énormément, je trouve, à Lille. Et du coup il y a beaucoup plus de gens qui écoutent de la techno, même moi la première avant je connaissais pas⁵⁶. »

« C'est vraiment Quentin et Enzo qui sont vraiment calés là-dedans, ils pourraient en parler pendant un bout de temps, mais moi je connais pas trop.⁵⁷. »

« Ben je sais que c'est né dans les années 90, 2000. Et après je sais pas, il me semble que la techno c'est né de la communauté LGBT⁵⁸ ? »

Certes, une conscience vague du lien entre communauté queer et musique techno semble être ici établie. Pour autant, l'histoire de la techno est un sujet inégalement réparti et investi au sein de l'échantillon. Une distinction s'opère en réalité entre quelques amateur·ices « passionné·es » de musique techno (Enzo, Quentin et Claire) et les autres. La pratique - même régulière- des soirées techno ne semble ainsi pas nécessairement être corrélée à l'apprentissage de l'histoire du mouvement. En outre, même si les participant·es souhaitent en apprendre davantage sur cette histoire, ce pan du sujet reste relativement peu mis en avant, à la fois dans le champ académique et par les acteur·ices de la scène, recueillir des informations dessus relève à cet égard d'un investissement personnel conséquent. Les participant·es peuvent en revanche s'appuyer sur leurs contestations empiriques en soirée en termes de composition du public, mais la-core, le lien originel entre communauté queer et musique techno est loin d'être établi.

1.2 Observations empiriques du public techno

Comment lire la transformation de la musique techno, comme expression marginale, en véritable culture de masse à partir la transformation de la position sociale des individus fréquentant ces lieux ? D'une part, en se positionnant dans une perspective bourdieusienne, d'après laquelle la diversification des pratiques musicales depuis les années 1980 entraîne un processus de légitimation culturelle de certains genres tenus pour mineurs et un « décloisonnement » de la musique savante et de la musique populaire. D'autre part, en reprenant les concepts développés par Raewyn Connel autour des masculinités

⁵⁶ Entretien avec Charlotte.

⁵⁷ Entretien avec Clément.

⁵⁸ Entretien avec Thomas.

hégémoniques⁵⁹ et en les confrontant à nos observations participantes au *Bistrot St-Sauveur*, à *Slalom* et au sein d'une soirée *warehouse* à Tourcoing, ainsi qu'aux témoignages recueillis auprès des participant·es. Notre analyse tente ici de façonner une ethnographie empirique des positions sociales des amateurs de techno. L'observation des pistes de danse des trois lieux évoqués laisse apparaître une grande majorité d'hommes (environ les deux tiers de la foule), il est en outre apparent que l'écrasante majorité du public est blanche. Si l'identité et l'orientation sexuelle ainsi que leur appartenance à une classe sociale représentent des données de fait plus difficile à établir par l'observation, les interactions nouées entre nos enquêté·es et les autres participant·es nous renseignent également sur ces points.

« Puis même c'est malheureux mais dans les soirées tech il y a très peu de personnes racisées, vraiment tu les comptes sur le doigt d'une main. [...] Quand tu remontes à la racine de ce qu'est la techno à Detroit, c'est de la musique industrielle. Parce que bah Détroit forcément, c'est une ville où il y a eu beaucoup d'industrialisation, et de misère sociale. Du coup c'est une musique qui émerge là et c'est une musique qui a été créée par des personnes racisées à la base. Mais là c'est devenu un mouvement de petits blancs. Et là en plus c'est de de pire en pire parce qu'il y a beaucoup plus de gens issus de milieux favorisés, qui sont de droite, d'école de commerce. Et à la base aussi la techno c'était un lieu pour les personnes queer. C'est pour ça qu'en Allemagne, la majorité des clubs, c'est des clubs il y a des trucs un peu "kinky"⁶⁰. Et c'est un un endroit où tu peux te libérer sexuellement aussi et où tu peux oser montrer qui tu es. Mais maintenant c'est juste "s'habiller en mode stylé". Et puis voilà quoi⁶¹. »

« C'est grave devenu un truc de classe moyenne et de classe aisée [...] les étudiants des grandes écoles, c'est des gens généralement qui ont de l'argent. [...] Le problème c'est que ça se gentrifie énormément, que du coup les places deviennent de plus en plus chères. Et bah du coup ça écarte aussi une certaine partie de la population, il y a grave une gentrification de la techno, et c'est de pire en pire⁶². »

Le témoignage de l'enquêté semble confirmer l'impact de la spatialisation de la vie nocturne en milieu urbain décrite précédemment : au travers des stratégies commerciales des clubs

⁵⁹ Raewyn Connel, *Masculinités: Enjeux sociaux de l'hégémonie*. Paris, Amsterdam éditions, 2022.

⁶⁰ Voir lexique.

⁶¹ Entretien avec Claire.

⁶² Entretien avec Quentin.

appliquées à l'univers techno et de la légalisation des raves en périphérie sous forme d'accords avec les autorités administratives locales, des processus de sélection se mettent en place à l'entrée des clubs, dont les plus explicites restent les coûts d'entrée relativement élevés en comparaison aux clubs commerciaux. Cette sélection formalisée n'opère plus un tri communautaire entre « *outsiders* » et « *insiders*⁶³ » mais davantage économique, elle concentre ainsi un public urbain issu des classes sociales supérieures. Si nous tentons ici de superposer ces différentes caractéristiques d'un nouveau public d'amateur·ices de techno, c'est parce que la gentrification de celui-ci, ainsi sa plus faible appartenance identitaire à des communautés marginalisées peuvent être interprétées comme deux sources potentielles d'une plus faible politisation de celui-ci : la meilleure intégration des participant·es au système libéral réduit les potentielles raisons pour elles·eux de contester ce système. Le public techno tel qu'il s'est consolidé au sein de la scène légale et urbaine serait ainsi moins contestataire que celui à l'origine du mouvement.

La démobilisation du public queer

Duggan, dans un article de 2002⁶⁴, analyse les politiques de revendication des minorités sexuelles en insistant sur l'émergence d'une nouvelle « homonormativité » au sein des sociétés néolibérales. Cette homonormativité se caractérise par une intégration des minorités sexuelles par les institutions dominantes et favorise la démobilisation politique de celle-ci, encourageant une culture LGBTQ+ dépolitisée et ancrée dans le système capitaliste. Duggan analyse cette homonormativité en relation avec l'économie politique spécifique des sociétés occidentales contemporaines, soulignant comment le passage des revendications révolutionnaires des années 1970 aux politiques d'assimilation et de normalisation des années 1990 et 2000 découle d'un changement historique du mode d'accumulation dans les sociétés capitalistes. Dans le sillage des travaux de Foucault, l'auteur·ice explique que les politiques d'inclusion et d'assimilation, telles que les revendications pour l'égalité des droits, le mariage et l'adoption, s'inscrivent dans une nouvelle phase néolibérale de gouvernement des corps et des sexualités, reproduisant les logiques d'expansion du marché, de marchandisation, et de privatisation des corps. Cette évolution est également marquée par la normalisation des revendications pour l'égalité des droits, qui ont pour effet d'éliminer la

⁶³ Howard S. Becker, *Outsiders: Études de sociologie de la déviance*. Paris : Éditions Métailié, 1985.

⁶⁴ Lisa Duggan, « The New Homonormativity: The Sexual Politics of Neoliberalism ». *Materializing Democracy: Toward a Revitalized Cultural Politics*, New York : Duke University Press, 2002, pp. 175-194.

différence des sujets queer en les réévaluant culturellement comme des « citoyens normatifs déssexualisés⁶⁵ ». Dans ce contexte, certains groupes LGBTQ+ ont adopté une stratégie de dépolitisation de leur discours. Cette politique dépolitisée véhicule une conception de la société fondée sur le multiculturalisme néolibéral, réduisant les questions de race, de nationalité, de sexualité, etc., à des questions culturelles distinctes de l'économie et des questions sociales. Cette visibilité accrue des sujets LGBTQ+ dans le discours hégémonique reflète une forme de "visibilité à intensité capitaliste⁶⁶" créée par l'investissement massif des politiques marketing visant principalement les sujets LGBTQ+ privilégiés sur le plan de la classe et de la race : nous constatons à cet égard que la plupart des individus au sein de notre échantillon correspond à ces critères, en tant que jeunes urbains, majoritairement blancs, et issus des classes sociales moyennes et supérieures, et qu'elles·ils en ont par ailleurs conscience.

« Enfin même nous qui sortons en soirées technos, enfin remarque, je vais pas parler à ta place mais les étudiants de Sciences Po, d'écoles, c'est des gens généralement qui ont de l'argent⁶⁷. »

Bien que ces identités sexuelles continuent de remettre en question sa structure hétérocentrée et de porter des revendications contestataires, tel que nous l'envisagerons par la suite, il est crucial de noter ici que l'échantillon retenu n'est pas représentatif de l'ensemble des identités queers, en cela que les soirées technos urbaines et légales attirent principalement un public queer aux ressources culturelles et économiques plus importantes que la moyenne. S'il paraît complexe à ce stade de mesurer l'impact de cette intégration libérale sur la politisation du public queer, les travaux mis en évidence forcent à admettre l'idée que cet impact existe et qu'il tend à affaiblir les degrés de politisation exprimés au sein de l'échantillon retenu. Cette conscience d'un biais dans la politisation des participant·es bénéficiant de capitaux culturels et économiques importants est de fait explicité dans les témoignages de certain·es d'entre elles·eux :

« Là, ça m'intéresse de plus en plus la politique. Quand t'as Enzo en ami, c'est plus pratique parce qu'il connaît déjà plein de trucs, il est renseigné sur plein de sujets. Enzo, Quentin,

⁶⁵ Maxime Cervulle, Nelly Queremer, Florian Vörös, *Matérialismes, cultures et communication, Tome 2*. Paris : Presse des Mines, 2016.

⁶⁶ Kevin Floyd, *La réification du désir, vers un marxisme queer*. Éditions Amsterdam, 2009.

⁶⁷ Entretien avec Quentin.

Claire et Phi, c'est les plus engagés. Après, tu vois Charlotte et Pierre, eux ils sont vraiment moins engagés quoi. Mais après c'est pas pareil. Charlotte est quand même carrément plus aisée, même Pierre. Ils ont une aisance financière qui fait que c'est pas pareil. Comparés à Enzo, ils ont moins besoin d'être engagés, c'est des sujets qui les intéressent mais pas autant qu'Enzo. Ils sont pas dans le besoin, je me dis que ça doit jouer sur le fait que ça les intéresse tu vois⁶⁸ ? »

La relégation des considérations politiques par le public

À partir de l'approche fonctionnaliste, nous tentons ici de partir des besoins exprimés du public (en termes de préférences, de goûts et du sens qu'ils confèrent à ces préférences) pour comprendre les éventuelles conceptions politiques de leur pratique des soirées technos. Nous observerons ainsi que la classification en termes de goûts personnels, de préférences et de motivations à sortir en soirée est dans une certaine mesure corrélée au mouvement d'appropriation de la musique techno par les classes sociales supérieures, et qu'elle induit des évolutions dans la politisation faite de la musique techno.

3.1 Le style de musique et le nom du DJ comme principales motivations d'aller en soirée

Par l'entrée des genres musicaux issus de la culture populaire et des sous-cultures dans le périmètre des politiques culturelles, leur appropriation par les classes sociales supérieures entraîne une « esthétisation » de leur écoute. En effectuant un parallèle avec le jazz, certain-es auteurs·rices issus·es du courant bourdieusien observent ainsi un recul simultané des « formes corporelles d'appropriation de la musique » au profit d'une écoute « pure », forme savante d'appropriation des musiques populaires. En transposant cette idée à la musique techno, ce constat varie : certes, l'appropriation de ce genre musical reste intrinsèquement liée à des pratiques corporelles, en témoigne la centralité de la danse et des soirées techno dans cet univers musical, néanmoins, l'extension du domaine d'intervention de la politique culturelle à la musique techno⁶⁹, ici analysée préalablement au travers de la structuration économique de sa scène, recompose les frontières de sa légitimité culturelle. La techno, similairement à d'autres styles musicaux comme le rock, perd une partie de sa charge identitaire et contestataire au sein de la jeunesse en apparaissant à son tour comme

⁶⁸ Entretien avec Clément.

⁶⁹ Loïc Lafargue de Grangeneuve, « Premier chapitre. Le mouvement techno comme problème public ». *L'État face aux rave-parties*, Presses universitaires du Midi, 2010, pp. 17-29

un genre en voie de légitimation, et ce processus de légitimation passe en grande partie par l'esthétisation de sa pratique : les manières d'écouter la techno, de participer à des soirées techno, ainsi que les sous-genres musicaux investis et leurs critiques se renouvellent et laissent place à une nouvelle catégorie de « professionnelles » en la matière. Tandis que les considérations politiques et sociales s'éloignent de cette scène, les qualités musicales prêtées à ce genre deviennent pour ces acteur·rices une « fin en soi ». Ce processus de professionnalisation à la fois du public et des DJ·producteur·rices semble avoir fourni une nouvelle centralité à la « qualité musicale » en milieu festif. Ainsi, le choix des soirées s'effectue avant tout à partir de considérations esthétiques, telles que le nom du·de la DJ invité·e, les sous-genres musicaux qu'il·elle exploite, ou la qualité du « système-son » de la structure.

“Quand c'est des trucs qui finissent tôt, généralement c'est des plus petits endroits avec des systèmes sons qui sont moins bien, du coup bah je sais pas, j'aime bien le truc où on se chauffe à faire before après on décale et t'as vraiment une bonne soirée ou tu peux écouter du son pendant bien 6-7h. Et c'est cool parce que t'as généralement trois artistes programmés, les gros artistes qu'on va voir, souvent c'est dans les grosses soirées, ils vont pas passer dans un petit truc⁷⁰.”

Lorsque la question « qu'est-ce qui motive ton choix de te rendre à une soirée ? » est posée, la quasi-intégralité des participant·es répondent ainsi (généralement dans l'ordre suivant) le « nom du·de la DJ » et le « style de techno » joué. Une véritable hiérarchisation des sous-genres musicaux s'opère pour les plus amateur·ices d'entre elle·eux, mettant en avant des styles de techno plus rapides (*hardtechno*, *darktechno* principalement) au détriment d'autres styles jugés plus commerciaux ou au contraire de styles jugés trop brutaux. L'interprétation générique mise en avant par les participant·es ne semble en revanche jamais corrélée à des convictions politiques : de ce point de vue, certain·es des participants mettent en avant l'absence de paroles dans la musique techno comme frein à la véhiculation d'idées politiques. Ce sont ainsi principalement les rythmes (en termes de BPM) et les sonorités qui sont jugées, et dont la valeur est souvent mise en lien avec des considérations pratiques (la capacité de danser sur ces styles ou l'énergie qu'ils procurent).

⁷⁰ Entretien avec Quentin.

« Il y a pas de parole quoi. Enfin ou alors très peu. Et c'est difficile de se faire entendre vis-à-vis d'une musique où il y a pas de parole⁷¹. »

L'idée d'une dépolitisation complète des sous-genres musicaux est néanmoins à nuancer : il subsiste pour les participant·es une lecture politique de certains styles de techno, tels que l'hardcore, principalement jouée en free-parties ou dans des raves illégales. Le BPM particulièrement élevé et les sonorités brutales de ce style renvoie implicitement pour eux à sa dimension contestataire et libertaire. En revanche, la majorité d'entre elles·eux ne reconnaissent pas de qualité « politique » aux sous-genres joués dans les lieux qu'elles·ils fréquentent.

3.2 Une consommation « hédoniste » des soirées techno

Au sein de cette structuration légitime de la musique techno, quels éléments sont retenus pour hiérarchiser les différents sous-genres ? En général, les principaux éléments retenus de nos entretiens résident en la capacité du·de la DJ et de son set⁷² à captiver les foules et à maintenir « un bon degré d'énergie⁷³ » parmi les danseurs·danseuses. De ce point de vue, sortir en soirée techno s'apparente davantage à la recherche d'un « plaisir des sens » pour les participant·es, mettant en lumière une conception hédoniste de la soirée techno. La rave n'a pas de but sinon de s'extraire des soucis quotidiens. La techno, martelante et répétitive, produit « un effet excitant sur le ressenti corporel du raver⁷⁴ » au centre de son expérience. La rave correspondrait de ce fait à une forme d'impératif hédoniste⁷⁵. Si dans une perspective goffmanienne, cette idée d'évasion par la soirée correspondrait ainsi avant tout à un échappatoire social⁷⁶, elle peut, selon les auteurs, être tout aussi bien analysée comme forme de « résistance »⁷⁷ (les individus utilisant la soirée techno pour contourner certaines structures de pouvoir et de contrôle social) que comme forme de désengagement politique. Il est ainsi difficile de mesurer la composante politique de ce concept, est-ce que « fuir une société trop règlementée » s'apparente davantage à un renoncement à la participation

⁷¹ Entretien avec Claire.

⁷² Voir lexique.

⁷³ Etienne Racine, *Le phénomène techno : Clubs, raves, free-parties*. Éditions Imago, 2002.

⁷⁴ Tanguy Descamps, Louis Druet, *Techno et Politique : Étude sur le renouveau d'une scène engagée*. Mémoire de recherche en science politique, L'Harmattan, 2017.

⁷⁵ Béatrice Mabilon-Bonfils, *La fête techno : tout seul et tous ensemble*, Paris : Autrement, 2004. p.73

⁷⁶ Erving Goffman, *Asiles*, Coll. Le sens commun, Paris : Les Éditions de Minuit, 1968.

⁷⁷ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. Tome I : Arts de faire*. Paris : Galimard, 1990.

politique ou davantage à une réponse militante à un sentiment d'aliénation ? L'extrait d'entretien suivant apporte quelques éléments de réponse à cette question.

« Mais est ce qu'on y va (en soirée techno) pour contester où est ce qu'on y va pour s'évader ?

On peut faire les deux ? Est-ce que s'évader finalement c'est pas aussi contester une forme d'aliénation dans la société ? S'évader c'est, comme tu dis, quand tu es dans un milieu professionnel et que t'es salarié, tu fais un travail de merde, en allant en soirée techno peut-être que tu te réappropries aussi ton corps. Mais par contre c'est beaucoup plus politisé dans les milieux de teufs, et ça le reste encore beaucoup.

Moins dans le milieu club ?

Ouais, parce que ça a été un peu plus libéralisé aussi dans le milieu club. Je sais que dans le Sud, [...] il y a plein de communautés alternatives militantes, "anar", et la musique techno elle est omniprésente. Genre ces gens-là ils vont en teuf le weekend et ça fait partie aussi de leur engagement "anti-société". Parce que c'est une musique politique et très politique en teuf. Et on le voit aussi dans les sons.

Mathis : Donc tu vois ça comme un engagement ?

Quand tu vas en teuf oui. Quand tu vas en club en soirée techno, non, c'est pas un engagement politique parce que c'est légal⁷⁸. »

Nous constatons encore une fois que ce qui se joue aux yeux des participant·es, c'est une forme de dualité entre deux scènes musicales. Si l'enquêté ne tranche pas définitivement la question relative à l'engagement politique d'une conception hédoniste de la soirée techno, il nous renseigne amplement sur les limites de celui-ci sur la scène légale et insiste sur les différences de politisation entre les deux publics. La fracturation de la scène techno rend ainsi plus difficile toute lecture politique de son public et de ses formes de structuration.

3.3 Quelle « identification politique » de la scène techno ?

Si par les conditions actuelles de sa structuration, la scène techno peine à se voir reconnaître sa dimension politique originelle, sa place sur l'échiquier politique est de fait encore plus incertaine. Certes, les valeurs revendiquées par ses acteurs dans les années 90 (visibilité de communautés marginalisées et contestations des normes dominantes établies)

⁷⁸ Entretien avec Enzo.

la place sans doute à gauche, mais la quasi-absence de données scientifiques élaborées à ce sujet empêche d'établir un quelconque diagnostic définitif. En outre, tandis que l'homogénéisation culturelle que connaît la scène légale tend à opacifier ses affiliations politiques, la radicalisation de la scène illégale en opposition ne laisse pas non plus deviner une identification partisane claire. Si les enquêté·es déclarent tous·tes percevoir des rapprochements entre cette scène et certains idéaux (sentiment anti-étatique, et « anti-flics » dans une moindre mesure) et que certaines esthétiques de ses représentant·es laissent penser à des affinités libertaires et/ou anarchistes, des mouvances directement issues de cette scène rend toute interprétation trop simpliste : le mouvement « gabber » par exemple, particulièrement en vogue depuis quelques années dans les free-parties et parfois perçu comme affinitaire avec l'extrême droite, sème une certaine confusion dans les représentations politique de la scène illégale aux yeux des participant·es.

“Non mais par contre ça arrive en France en ce moment. La mouvance arrive en France. C'est vrai que c'est un mouvement, qui est, j'avais vu que c'était vachement reporté à l'extrême droite abandonnée ? Ouais. Ya beaucoup de skinhead, ouais⁷⁹.”

Mouvement “gabber”

Le mouvement gabber (du néerlandais « ami » ou « pote) est un mouvement musical et culturel né dans les années 1990, originellement associé à une sous-culture urbaine des jeunes des quartiers défavorisés, principalement à Rotterdam et Amsterdam. Il est associé à une musique techno hardcore caractérisée par des rythmes rapides et puissants, ainsi qu'à une esthétique distincte comprenant des vêtements baggy et des coupes de cheveux rasées. Bien que le mouvement gabber soit principalement axé sur la musique et la danse (danse appelée "hakken", caractérisée par des mouvements de pieds rapides et synchronisés, pratiquée de manière collective et intense lors des événements gabber) la diffusion dans la presse de la présence de symboles et de slogans nationalistes et xénophobes lors de certaines manifestations et événements gabber ont progressivement détérioré son image au sein de l'opinion publique. Pour autant, ce mouvement semble aujourd'hui se repopulariser dans le nord de l'Europe.

Sur la scène légale, les affiliations partisans sont d'autant plus rares : les DJs reconnu·es sur cette scène ne se prononcent quasiment jamais explicitement sur leurs orientations politiques, tandis que les collectifs qui s'organisent se contentent généralement de partager

⁷⁹ Entretien avec Enzo.

des idées et des valeurs vagues et relativement consensuelles⁸⁰. Les structures d'accueil, quant à elles, cherchent avant tout à rassembler et unifier leur public, et peuvent ainsi mettre en place des stratégies d'évitement des questions directement politiques, voire de condamnation des revendications en soirée. Nos observations participantes illustrent ce dernier point : en décembre dernier, la DJ-productrice locale Leo Vonzbeul est invitée par le bistrot Saint-Sauveur à l'occasion de sa soirée de Nouvel An pour performer sur cette scène. À minuit, l'artiste profite de l'effervescence dans la salle pour agiter un drapeau de la Palestine, en soutien aux victimes des attaques israéliennes à Gaza. Malgré le soutien de la majorité du public -perceptible au travers des acclamations et applaudissements constatés- la DJ confie dans les jours qui suivent sur ces réseaux sociaux s'être fait réprimandée par l'un-e des gérant-es du lieu à la fin de son set⁸¹ lui rappelant avec colère que le bar ne se prête pas à la prise de positions politiques. Si la plupart des enquêté-es se font une conception plutôt « à gauche » de la scène techno, elles-ils ne manquent ainsi pas de relever la désaffiliation partisane de la plupart des acteurs en même temps que leur manque d'engagement sur certains sujets sociaux. Celui-ci laisse envisager sinon un sentiment d'apolitisme diffus, une hétérogénéité d'appartenances politiques au sein de la scène.

“Ça m'étonnerait qu'il y ait beaucoup de DJ de droite. Je pense quand même... parce qu'on en revient aux valeurs de la techno et aux origines. Mais la techno c'est en train de se droitiser, parce qu'ils passent de plus en plus de sons tiktoks, de trucs commerciaux et tout où la majorité qui écoute ça c'est pas des gens de gauche. Même si on a tous Tik Tok, c'est quand même des sons qui sont beaucoup utilisés par des droitards ou même des gens d'extrême droite tu vois. Il y a par exemple beaucoup de remix de techno que tu peux voir sur des vidéos de Bardella⁸².”

S'il nous est impossible de vérifier empiriquement le lien entre la médiatisation de remix technos par l'extrême droite et la “droitisation” du public de musique techno, le recoupement de ce témoignage et d'autres données vont dans le sens de l'enquêtée, en démontrant notamment que certains DJs techno ont désormais leurs fans d'extrême droite : en février 2017, Laurent Garnier clôture son set⁸³ au Rex par un morceau manifestement anti-

⁸⁰ Etienne Racine, *Le phénomène techno : Clubs, raves, free-parties*. Éditions Imago, 2002.

⁸¹ Voir lexique.

⁸² Entretien avec Claire.

⁸³ Voir lexique.

Rassemblement National (« *Porcherie des Berurier Noir* ») et poste un extrait de sa performance sur ses réseaux sociaux, provoquant une vague de commentaires de reproches postés par des fans pro-RN⁸⁴. S'il est complexe d'établir la mesure de cette évolution, il convient d'admettre que techno attire désormais aussi un public d'extrême-droite.

Ainsi, il est difficile d'identifier au sein du milieu techno une affiliation politique claire. Par ailleurs, les revendications contestataires semblent avoir été écartées de la scène la plus « mainstream » de ce genre musical : ces deux phénomènes semblent être dans une certaine mesure les corollaires de l'évolution d'une subculture techno à une culture massifiée, par l'homogénéisation du public et par l'importance croissante des logiques de rentabilité au sein des structures de programmation musicale. Dès lors, comment comprendre ce qui fonde l'unité de cette culture commune aux amateur·ices de techno ? Au fil des entretiens, ce qui revient le plus fréquemment dans les représentations de l'univers techno par les participant·es, ce ne sont plus tant des revendications explicites que l'idée de « valeurs » diffuses au sein de cette scène. Quelles sont ces valeurs et de quels acteurs émanent-elles ? Comment ces valeurs ont-elles permis à la culture techno d'évoluer vers une culture de masse tout en restant attrayante pour la communauté queer ? Au travers de la diffusion de « valeurs » communes par les acteurs de la scène musicale, la soirée techno se veut être un évènement rassembleur, dans lequel prône la tolérance, le respect et le « vivre-ensemble ». Ces valeurs infusent sur l'ensemble de son public. Elles sont en revanche tout particulièrement réappropriées par le public queer, recréant de nouvelles voies d'identification commune pour les amateur·ices de soirées techno, et asseyant la scène techno en un référentiel culturel.

⁸⁴ Tanguy Descamps, Louis Druet, *Techno et Politique : Étude sur le renouveau d'une scène engagée*. Mémoire de recherche en science politique, L'Harmattan, 2017.

Chapitre 3 : La diffusion d'une culture commune fédératrice

Les subcultures⁸⁵ sont souvent définies par des modes de vie, des valeurs, des croyances et des pratiques distinctes, voire en opposition dans le cadre des contre-cultures, vis-à-vis de la culture dominante. Dans le cas de la techno, on observe des éléments distinctifs de la culture et de normes dominantes (esthétiques visuelles et sonores particulières, affiliations communautaires, hédonisme affirmé). Comme toute subculture, la techno évolue constamment, se transformant et s'hybridant avec d'autres influences culturelles. On observe par exemple des sous-genres de la techno émerger et se mélanger avec d'autres styles musicaux tels que le hip-hop, le rock, ou même des genres traditionnels issus de différentes cultures. La relative originalité de la musique techno réside néanmoins dans le fait qu'elle ait connu une expansion massive depuis ses débuts. Si cette expansion s'est rapidement traduite par l'impact significatif de l'univers techno sur de nombreux aspects de la culture contemporaine, allant de la musique populaire à la mode, en passant par l'art et la technologie, elle influe en parallèle sur l'identité et la diversification de son public. L'extension d'une subculture techno à de nouveaux et nouvelles amateur·ices amène ainsi à reconsidérer certaines valeurs et normes de la scène musicale et à en produire de nouvelles : de ce point de vue, la scène techno semble s'apparenter de plus en plus à une subculture « massifiée ». Là encore, l'intégration d'éléments culturels propres à la scène techno au sein de la société, analysée à partir du concept de récupération culturelle, relève de stratégies économiques à mettre en lien avec l'analyse critique du capitalisme contemporain de Boltanski et Chiappello⁸⁶. Nous verrons de ce point de vue que les acteurs économiques de la scène cherchent continuellement à promouvoir une image d'authenticité et d'engagement, afin de séduire une clientèle de plus en plus sensible aux questions éthiques. En retour, nous analyserons comment le public queer réagit à ces évolutions et participe activement à la mise en place de “valeurs” traçant les contours d'une identité commune. Nous soulignerons enfin les contradictions et les limites de ce nouveau modèle, mettant en lumière les inégalités sociales et les formes de domination qui persistent malgré la diffusion de ces valeurs.

⁸⁵ Dick Hebdige, *Subculture, the meaning of style*. Routledge, 1979.

⁸⁶ Luc Boltanski, Eve Chiappello, *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard, 1999

La distanciation vis-à-vis des valeurs contestataires de la « contre-culture » techno

Le processus de récupération culturelle, également connu sous le nom de cooptation culturelle, se produit lorsque les éléments culturels créés par des groupes marginaux ou subversifs sont absorbés, neutralisés et exploités par la culture dominante ou l'industrie commerciale à des fins de profit (en les transformant en produits de consommation courante) ou de contrôle social. Dick Hebdige, en s'intéressant plus particulièrement aux cultures britanniques mods, punk et skinhead dans les années 1960, constate qu'en parallèle de la récupération des éléments subversifs de la subculture par l'industrie commerciale, ces derniers perdent souvent leur signification contestataire, affaiblissant le pouvoir subversif des mouvements culturels marginaux en les intégrant dans la culture dominante. Cette interprétation semble facilement se transposer à notre analyse des évolutions de la scène techno. Comme mis en exergue précédemment, la culture techno s'est progressivement scindée au cours des années 90 entre deux scènes (légales et illégales). Cette séparation s'est traduite par des conceptions idéologiques et culturelles de la techno différentes, la première, prédominante aujourd'hui, ayant rapidement perdu une grande partie de ses revendications contestataires pour mieux s'intégrer aux industries culturelles et commerciales. Mais ce processus ne laisse pas place à une disparition des valeurs pour autant : ces industries, comme démontré par Boltanski et Chiappello, témoignent de la nouvelle stratégie du capitalisme, celle de promouvoir des valeurs pour garantir l'idée d'une authenticité culturelle et d'un engagement des acteurs culturels.

1.1 Une dimension culturelle contestataire différenciée

Les entretiens réalisés traduisent la relégation des motifs contestataires (au sens d'un rejet des normes étatiques et sociales) au second plan : la contestation, en tant que valeur, est rarement invoquée par les participant·es pour décrire leur perception de la scène techno.

“Ouais fin, t'as encore des choses qui sont contestataires. Mais si tu regardes dans sa globalité, je pense que c'était plus contestataire avant, t'avais une part plus grande des gens qui sortaient en soirée techno qui était contestataire qu'aujourd'hui. Genre quand tu regardes enfin tous les mecs et meufs d'école de commerce qui sont en soirée techno...”

Combien ont voté Macron je pense en 2022... Tu vois ? Genre ils en ont rien à foutre, ils viennent pour gober leur taz et parce qu'ils aiment la techno⁸⁷."

"Comme je te disais tout à l'heure, si on remonte aux origines, oui c'est contestataire. Maintenant, plus vraiment je trouve⁸⁸."

Ainsi, tandis que la majorité des participant·es reconnaissent la nature contestataire des raves illégales (ou free-parties), aucun·e d'entre elles·eux ne perçoivent, dans la participation aux soirées légales, une dimension proprement alternative, subversive ou contestataire. Les critiques qui émergent face à ce constat ne sont pas nouvelles : dès les premières années de la structuration de cette scène légale, certains acteurs de la scène musicale remettent en cause les idéaux pacifistes et rassembleurs que cette scène met en valeur pour assurer son insertion dans la société en dénonçant la perte de sa charge contestataire et radicale. L'exemple de la Love Parade, instaurée à Berlin en 1996 et de la « Hate Parade », créée en réaction à la première et devenue « Fuck Parade » à partir de 1998, traduit cet antagonisme. Le cœur qui figure sur le logo original de la première est remplacé par une grenade sur celui de la seconde, tandis que le texte de son flyer critique ouvertement cette distanciation contestataire de la techno.

« La love parade est un signe pour la paix sur terre. Parce que la Love Parade à lieu sur cette planète, elle est un rassemblement pour tous les membres de la famille de la terre. [...] C'est une possibilité de participer ensemble, d'avoir du plaisir, de danser et de célébrer, peu importe le pays ou la langue. En étant heureux ensemble nous pouvons trouver la paix. [...] On ne se bat pas contre quelque chose. On se lève pour nos idéaux, sachant que l'on est une grande famille qui doit travailler ensemble⁸⁹. »

« Nous regrettons que la Love Parade cherché à donner l'impression de liberté, d'amitié et d'unité alors que toute une branche de la techno est boycottée depuis des années ; que l'OFD ait fermé le Bunker (lieu culturel alternatif) et que la culture alternative cède de plus en plus le pas au commerce dans les immeubles insalubres. Nous manifestons contre cela.⁹⁰»

⁸⁷ Entretien avec Quentin.

⁸⁸ Entretien avec Claire.

⁸⁹ Extrait du texte présentant la Love Parade de Berlin.

⁹⁰ Texte au verso du flyer de la Fuck Parade de Berlin.

Ainsi, dès les prémices du mouvement techno, la scène est caractérisée par cet antagonisme entre deux visions culturelles différentes, l'une revendiquant à des valeurs de paix, d'unité et de bienveillance, l'autre lui opposant des revendications politiques manifestes. La première répondit aux logiques du marché (la festivalisation du courant musical coûtant très cher et devant répondre à des conditions administratives strictes), tandis que la seconde survint en réaction pour contester son aspect commercial⁹¹. La popularisation croissante de la première laissa néanmoins finalement place à une évolution des perceptions culturelles de la scène techno.

1.2 L'évolution des perceptions idéologiques de la techno

T. Descamps et L. Druet⁹², au travers d'une analyse quantitative réalisée sur des fans de techno appartenant majoritairement à la génération ici étudiée (la moyenne d'âge étant de 23 ans) nous renseignent sur les perceptions du public quant aux évolutions idéologiques de la scène techno. Celles-ci confirment notre analyse dans une large mesure : tandis que la scène des années 90 est davantage perçue comme imprégnée de valeurs globales, libertaires et anarchistes, la scène techno actuelle semblerait avoir délaissé en partie ces idéaux pour se reconcentrer sur des actions politiques plus localisées et réalistes. En parallèle, la scène techno serait perçue comme généralement moins empreinte d'une volonté politique et sociale : 84,5% des participants considèrent la scène techno des années 90 comme « fortement imprégnée d'une volonté politique et sociale » contre 35,1% des participants en ce qui concerne la scène techno contemporaine, l'enquête ayant été réalisée en 2017. Selon les deux auteurs, ces résultats illustrent l'idée largement répandue au sein du public que les profits générés par les acteur·ices de la scène ne seraient pas compatibles avec un engagement social et politique. De fait, on retrouve au travers de notre enquête qualitative des conclusions similaires tirées par les participant·es. L'idée principale à retenir de l'enquête réalisée par ces deux auteurs est résumée par l'écrasante majorité (84,5%) des enquêté·es considérant la scène techno des années 90 comme fortement empreinte d'une volonté politique : cette caractéristique devient l'une des composantes de l'identité culturelle de la techno des années 90 telle qu'elle est comprise par cette nouvelle génération de ravers. En revanche, cette identité culturelle semble, selon les chiffres invoqués, avoir décliné au fil

⁹¹ Etienne Racine, *Le phénomène techno : Clubs, raves, free-parties*. Éditions Imago, 2002.

⁹² Tanguy Descamps, Louis Druet, *Techno et Politique : Étude sur le renouveau d'une scène engagée*. Mémoire de recherche en science politique, L'Harmattan, 2017.

des décennies. Pour autant, elle ne disparaît pas : les participant·es, lorsqu'elles·ils décrivent leur représentation du milieu techno, ne se contentent pas d'invoquer un faisceau d'éléments musicaux ou esthétiques ; elles·ils font régulièrement référence à une série de valeurs transmises par la scène et dans lesquelles elles·ils se reconnaissent. Comment analyser la diffusion de ces valeurs ? Si certaines semblent en germe dès l'origine de la techno dans les clubs de Détroit et Chicago, elles semblent avoir été reprises en Europe par les structures organisatrices de soirées techno en tant que stratégies d'appel au public : la soirée techno se veut être un lieu cosmopolite, érigeant le principe de « liberté » au cœur de son identité culturelle, et veillant à l'application des valeurs de « tolérance » et de « respect » en son sein. Il serait en revanche réducteur d'analyser la véhiculation uniquement verticale de ces valeurs, d'une part parce que la majorité d'entre elles se retrouvent également au sein de la scène techno illégale et en dehors des circuits commerciaux, d'autre part parce qu'elles ne s'imposent que très indirectement aux participant·es. Elles sont davantage recherchées par elles·eux et réappropriées ensuite par effet d'identification. Ces valeurs naissent en partie des interactions entre les participant·es, et sont le fruit de perpétuelles renégociations entre le public et les acteur·ices de la scène. Notre enquête témoigne de la conscience très prégnante de ces « valeurs », que nous énumérerons ici : l'infusion de celles-ci traduirait des lors un « idéal⁹³ » à atteindre en milieu techno, qui ferait office de culture commune au sein d'une micro-société « post-traditionnelle⁹⁴ ».

L'hégémonie des valeurs pacifistes et libertaires

2.1 Mixité sociale et « vivre-ensemble »

La pratique des soirées technos prend place, dès la fin du XX^{ème} siècle, au sein de sociétés « post-modernes⁹⁵ ». Gilles Lipotevsky désigne par-là des sociétés techniciennes et désenchantées, dans lesquelles les relations sociales sont compromises et les vecteurs traditionnels de socialisation (école, famille, partis politiques) perçus plus négativement⁹⁶, amenant à une « crise de la culture traditionnelle » et à la montée en puissance de l'individualisme. Certains auteur·ices voient ainsi dans la culture techno le symptôme de

⁹³ Etienne Racine, *Le phénomène techno : Clubs, raves, free-parties*. Éditions Imago, 2002.

⁹⁴ Béatrice Mabilon-Bonfils, *La fête techno : tout seul et tous ensemble*, Paris : Autrement, 2004.

⁹⁵ Gilles Lipovetsky, *L'Ère du vide, Essais sur l'individualisme contemporain*, Folio essais, 1989.

⁹⁶ Tanguy Descamps, Louis Druet, *Techno et Politique : Étude sur le renouveau d'une scène engagée*. Mémoire de recherche en science politique, L'Harmattan, 2017.

cette société post-traditionnelle, dans l'isolement des danseurs-danseuses et la dépersonnification de la musique. D'autres, au contraire, y voit une réaction, par la mise en place d'une nouvelle forme de « contrat social⁹⁷ » passé entre les participant·es, fournissant une alternative à cet individualisme croissant. Les entretiens effectués semblent davantage appuyer cette thèse : les soirées technos invitent à d'autres formes de socialisation, tandis que leurs participant.es construisent une « communauté post-traditionnelle⁹⁸ » dans laquelle la socialisation se fait par choix et les solidarités sont conditionnées aux situations.

« Non mais il y a plus un mix je trouve quand tu vois a Slalom y a quand même plein de profils différents, plein d'horizons différents, t'arrives à te reconnaître et à t'identifier à plein de gens quoi⁹⁹. »

« Ouais, parce que par exemple, quand on va en soirée pop queer, il y a quand même une majorité d'homosexuels blancs. C'est la vérité, il y a pas beaucoup de filles, de filles lesbiennes ou queer, encore moins. Et dans les soirées technos, ce qu'on peut retrouver, c'est une sorte de mixité déjà entre les personnes queer et aussi avec les personnes hétérosexuelles. Y a une sorte d'union, qui fait par exemple que moi je peux me retrouver à danser avec un garçon hétéro torse nu avec des gros muscles et il va pas me dire "Ah tiens t'es gay ?". Alors que ça peut arriver dans n'importe quelle soirée. Ou à tout moment, je vais rencontrer quelqu'un de queer et il y aura pas ce truc je trouve, qu'on retrouve beaucoup, par exemple à la Purple ou dans ces soirées là, ce truc de "Ah tiens je vais te parler que parce que je veux te choper". En soirée techno y a pas trop ça¹⁰⁰. »

Cet extrait rejoint l'idée d'un lieu dans lequel la mixité sociale prime sur les regroupements communautaires, et d'un phénomène techno ayant atteint une grande partie des jeunes sans nécessairement de distinction identitaire. Pour recréer un sentiment d'unité au-delà des ressemblances biographiques des participant·es, la socialisation passe par l'adhésion à des représentations et des pratiques sociales similaires (le partage de « goûts » musicaux similaires et l'intérêt porté aux mêmes types de pratiques festives, la consommation de

⁹⁷ Lionel Pourteau, « La subculture technoïde, entre déviance et rupture du pacte Hobbesien. » *Sociétés*, n. 90, 2005, pp. 71-87.

⁹⁸ Reiner Keller, « Le néo-tribalisme et les dynamiques discursives de l'imaginaire », *Sociétés*, vol. 100, no. 2, 2008, pp. 45-51.

⁹⁹ Entretien avec Clément.

¹⁰⁰ Entretien avec Enzo.

drogues et/ou la tolérance à l'égard de celle-ci, etc.) qui participent à la création d'un pôle communautaire affectif¹⁰¹.

« Après j'aime bien le mood, genre j'ai l'impression que les personnes sont plus ouvertes à la discussion et puis plus amenées à discuter avec toi. J'aime bien aussi le partage. Admettons je te connais pas mais je te vois, j'aime bien ton énergie quand tu dances je vais venir te voir mais je demande toujours avant, et on danse voilà. [...] J'essaie de discuter, j'arrive toujours à discuter un peu sur la scène et puis après, tu vas proposer de prendre une clope ou d'aller boire un verre ? J'ai déjà passé des soirées, une soirée à Paris, au Moulin rouge, et j'ai rencontré une mannequin d'Europe du Nord. On a passé la soirée ensemble, alors que de base j'étais venu avec mes potes, on a discuté, de ce qu'on faisait dans la vie, de ce qu'elle aime. Après je sais qu'à la fin de la soirée, peut-être qu'on se parlera plus mais au moins j'ai passé un bon moment avec elle tu vois¹⁰². »

Le témoignage de Thomas soulève la mesure dans laquelle la fête techno représente un moment de sociabilité différencié du quotidien¹⁰³. Cet espace de sociabilité est conduit par un idéal : la joie de l'individu est intrinsèquement liée au fait que les autres soient également à leur aise, faisant intervenir une série de mesures d'encadrement et de surveillance entre pairs, sur lesquels nous reviendrons par la suite. De ce point de vue, les perceptions des enquêté·es mettent en lumière la volonté d'accéder à « un monde sociologiquement idéal¹⁰⁴ », bien que ces perceptions doivent par la suite affronter certaines réalités telles quelles sont vécues en soirée. Avant d'éclaircir ce point, il convient d'approfondir les caractéristiques des valeurs dégagées par ce « contrat social » particulier : de ce point de vue, tous·tes les participant·es s'accordent à souligner la centralité d'une plus grande marge de libertés individuelles.

2.2 La liberté comme valeur centrale : l'exemple de l'usage des drogues

Les connexions entre certains milieux libertaires et l'émergence des raves en Europe ont déjà fait l'objet de précédentes analyses. La scène techno légale, en se distinguant de ces raves spontanées, a certes vu ces connexions s'affaiblir en son sein, la

¹⁰¹ Etienne Racine, *Le phénomène techno : Clubs, raves, free-parties*. Éditions Imago, 2002.

¹⁰² Entretien avec Thomas.

¹⁰³ Etienne Racine, *Le phénomène techno : Clubs, raves, free-parties*. Éditions Imago, 2002.

¹⁰⁴ Georg Simmel, *Sociologie et Epistémologie*. Paris : PUF, 1991.

structuration de cette scène s'étant dans une large mesure faite au prix du conditionnement de certaines libertés à des prérogatives administratives, juridiques et économiques. Pour autant, la liberté reste l'une des valeurs les plus plébiscitées dans les témoignages récoltés, quelle que soit les soirées technos investies.

« Ouais, la techno ça m'inspire des valeurs de libération, de liberté déjà avant tout, je pense que c'est la plus grosse valeur. D'expression de soi, et aussi d'expression de la masse¹⁰⁵. »

Certes, les soirées en club ne peuvent être considérées pleinement comme des zones d'autonomie temporaire¹⁰⁶ dans la mesure où elles ne s'extirpent pas des contraintes et des normes de la société dominante, ne font pas intervenir de formes d'auto-organisation ou d'autogestion, et s'inscrivent dans des structures de pouvoir coercitives. Néanmoins, là encore, elles offrent aux participant·es un espace de créativité et d'expérimentation, et les laissent libres d'explorer de nouvelles formes d'expression culturelle. Bien que les soirées technos aient été dans une large mesure régulées par leur structuration économique, elles laissent -davantage que dans les autres scènes musicales- subsister de façon interstitielle des libertés habituellement réprimées en société, voire les instituent en « valeurs ». Il s'agit dès lors de comprendre comment cette valeur a pu s'adapter à la massification culturelle de la techno, au travers de deux études de cas : la liberté des corps et l'usage des drogues en soirée. Quel que soit le type de soirée techno, les participant·es relèvent une plus grande marge de liberté que dans d'autres types d'évènements festifs concernant les possibilités de se vêtir ou non, ainsi qu'un allègement des codes sociaux en matière de danse.

« Un peu ce truc de...Je ne sais pas si "body positive¹⁰⁷", ce serait le mot, mais un peu ce truc de liberté de corps. On voit surtout, pas dans toutes les soirées queer, mais il y a beaucoup de soirées queer où, par exemple, les meufs ont le droit d'être seins nus, alors qu'il y a beaucoup de soirées dans lesquelles elles n'auraient pas le droit, parce que c'est ok en fait et on s'en fout. Je ne sais pas, un peu tout ce truc de liberté, mais de bienveillance en même temps¹⁰⁸. »

¹⁰⁵ Entretien avec Enzo.

¹⁰⁶ Hakim Bey, *T.A.Z. Zone autonome temporaire*. Paris : Édition de l'Éclat, 1997.

¹⁰⁷ Voir lexique.

¹⁰⁸ Entretien avec Jona (cf. annexe 1).

« Il y a des mecs des fois qui sont juste en collants résilles, ils sont en string et la sécurité ne dit rien. J'ai déjà vu des meufs en soutifs transparents et tout. Je pense pas qu'ils diraient quelque chose parce que même des fois ils organisent des soirées ou tu peux être torse nu ou à poil si tu veux. On en a déjà parlé avec mon mec d'ailleurs, le premier truc qu'il m'a dit quand on s'est rencontré c'est "ouais pourquoi tu te mets pas torse nu, t'as chaud ?" Mais il le disait pas de manière sexualisante tu vois il était en mode "bah si t'as chaud enlève on s'en fout". [...] il y a 3 semaines, il y avait des meufs qui étaient seins nus à une soirée et tout allait bien, j'étais allée les voir pour les complimenter¹⁰⁹. »

Ainsi, là où le poids des normes sociales dominantes empêcherait les participant·es de se vêtir et se dévêtir à leur gré dans certaines soirées, les soirées techno représenteraient des lieux d'évasion face à ces normes, quel que soit le type de soirée : même si les enquêté·es perçoivent en général les *free-parties* comme des lieux plus libertaires, la manière dont Claire se représente les soirées dans le club Slalom laisse supposer qu'en dépit de leur encadrement par une structure, ces soirées laissent une marge de liberté individuelle à ses participant·es qu'elles·ils ne trouveraient pas dans les autres clubs. De même, la relative tolérance des structures d'accueil vis-à-vis de la diffusion des drogues en soirée est implicitement reconnue par ces dernier·es, qui témoignent notamment de la facilité de s'en procurer.

« Y a ce truc de "on est en soirée techno du coup on tape¹¹⁰, la suite logique c'est ça. Et comme tout le monde autour le fait et que c'est hyper normalisé alors que c'est quand même des trucs forts tu vois, déjà l'alcool est vachement normalisé, même si bon on gère mieux notre consommation d'alcool, alors que la drogue y'a vraiment un truc, surtout dans le monde techno, demain t'es en soirée tech y'a quelqu'un qui te dit qu'il a tapé, t'es en mode « bon ok » alors que c'est quand même quelque chose, c'est quand même interdit, si on te choppait dans la rue pour ça tu serais puni par la loi ? C'est hyper normalisé en soirée, personne ne dit rien¹¹¹. »

Si cette valeur de « liberté » est activement recherchée par les participant·es, elle est aussi parallèlement associée à de nouveaux risques (banalisation des drogues, excès de leur

¹⁰⁹ Entretien avec Claire.

¹¹⁰ Voir lexique.

¹¹¹ Entretien avec Pierre.

consommation, etc.). Elle doit ainsi parvenir à composer avec un degré d'encadrement suffisant pour veiller à ne pas briser la perception de « l'idéal social » :

« Je ne sais pas à quel point c'est moi ou si c'est un truc que j'ai intégré lors des soirées que j'ai fait, mais y aussi ce truc d'avoir conscience que ta liberté, il ne faut pas qu'elle empiète sur celle des autres, tu vois. Je pense que c'est vraiment des trucs qui sont importants dans des contextes comme ça où il n'y a pas toujours de limites qui sont données. Je sais qu'il y avait une soirée techno [...] C'était assez hard. J'étais pas jeune, j'étais majeur, mais j'étais un peu un bébé à l'époque. J'étais là avec des paillettes, littéralement des paillettes sous les yeux et des oreilles de chat. C'était une soirée BDSM avec une back-room¹¹². Il y avait un mec qui était à poil sur la piste de danse. Au début, ça m'a fait bizarre parce que j'étais en mode "il est vraiment à poil, il est juste à poil". Après, j'ai un peu dû réfléchir deux secondes et me dire qu'en vrai, c'est la soirée. Dans le contexte de la soirée, il a le droit de faire ça. Mais du coup, je trouve que ça pose la question des choses sur ce qui est "ok" de faire juste parce que t'es libre de les faire. Est-ce que ça met mal à l'aise les gens ou pas ? Je sais qu'il y a plusieurs fois des soirées où je me suis posé la question de « est-ce que c'est ok comment je suis habillé ? » enfin, « comment je suis pas assez habillé » justement. Parce qu'en vrai, j'ai pas envie de mettre les gens mal à l'aise. Je sais que justement, aux Jardins Électroniques, à un moment, c'était pas planifié de base, mais j'ai failli finir en lingerie [...] juste parce qu'il faisait trop chaud, mais j'ai demandé aux organisateurs si c'était "ok" si j'enlevais ma veste et ma jupe parce que je savais pas à quel point [...] ça pouvait déranger les gens [...] je pense que tous les autres mecs torse nus ne se sont pas posés la question une seconde avant de se déshabiller en vrai¹¹³. »

Le risque identifié dans cet extrait, c'est celui de nuire à la soirée des autres, en mettant ces dernier·es mal à l'aise ou en instaurant un sentiment d'insécurité. C'est au travers de ce risque souvent identifié par les enquêté·es que résident les limites du principe de « liberté » : au sein des représentations culturelles des soirées techno, les valeurs de « respect » et de « bienveillance » occupent ainsi une place essentielle.

2.3 « Tolérance », « respect » et « bienveillance » : systèmes de surveillance et de régulation des pairs

¹¹² Voir lexique.

¹¹³ Entretien avec Jona (cf. annexe 1).

L'idée que la liberté des participant·es doit s'accompagner d'un degré plus élevé de bienveillance et d'entraide parmi les participant·es tire ses origines des premières raves illégales : la dimension autogestionnaire de celles-ci confiait alors une plus grande responsabilité aux participant·es dans la tenue et l'encadrement de la soirée. C'est cette idée que Jona soulève ici :

« [...] c'est le monde de la nuit, donc forcément, c'est pas safe. En plus, ça se popularise, donc, en fait, je pense qu'il y a un peu un truc où, genre, vu que de base, c'est un truc qui n'est pas forcément safe, et que ça fait un peu partie du jeu j'ai envie de dire, il y a un peu ce prérequis qu'il faut y aller en étant dans un état d'esprit de bienveillance les uns envers les autres¹¹⁴. »

Néanmoins, cette notion de « bienveillance » semble s'être exportée du seul cadre des fêtes illégales : les enquêté·es érigent tous·tes ce principe au même rang que celui de liberté et de mixité sociale. De fait, les trois sont intrinsèquement liés par la volonté de défendre une manière alternative de faire la fête : la soirée techno relève de ce point de vue d'une « micro-société » temporaire au sein de laquelle les individus sont amené·es à remplacer l'absence des systèmes de surveillance formels (institutionnels) par des systèmes informels pour observer, évaluer et réguler le comportement des autres membres. Mais plutôt que de rechercher à prévenir toutes formes de déviance¹¹⁵ ou à les punir¹¹⁶, ces systèmes informels, plus flexibles, s'attardent à veiller sur leur encadrement dans le strict objectif de ne pas nuire aux autres participant·es. Il ne s'agit pas ici de nier les sanctions sociales appliquées aux individus ne respectant pas certaines règles en soirée, mais de mettre en lumière la relative tolérance accordée à certains comportements jugés déviants en société¹¹⁷ et les systèmes d'entraide créés selon les situations. Les enquêté·es n'hésitent d'ailleurs pas à transposer ces systèmes d'entraide à des qualités morales qu'elles·ils se réapproprient :

« Je ne sais pas s'il y a des valeurs concrètes d'une soirée techno, c'est juste des trucs que j'ai assimilé au fur et à mesure, mais dans ma tête, il y avait un peu ce truc de la bienveillance, comme je disais tout à l'heure, parce que c'est un contexte où forcément il y

¹¹⁴ Entretien avec Jona (cf. annexe 1).

¹¹⁵ Émile Durkheim, *De la division du travail social*. Presses Universitaires de France, 1893.

¹¹⁶ Michel Foucault, *Surveiller et punir: Naissance de la prison*. Gallimard, 1975.

¹¹⁷ Howard S. Becker, *Outsiders: Études de sociologie de la déviance*. Paris : Éditions Métailié, 1985.

a des risques qui sont pris et tout, donc il faut que tout le monde soit là pour prendre soin les uns des autres¹¹⁸. »

« Ben c'est un lieu safe, tu viens comme t'es [...] tu viens pour kiffer un moment avec les gens, pas pour les faire chier [...] Après moi je suis dans l'optique de faire attention aux gens même si je les connais pas parce que c'est dans mes valeurs¹¹⁹. »

La diffusion de ces valeurs à l'ensemble des soirées technos est ici plus simple à comprendre : elle ne rentre d'aucune manière en opposition avec les stratégies commerciales des clubs. Au contraire, elles permettent en général d'asseoir leur bonne réputation au sein de l'offre culturelle en matière de fêtes nocturnes.

« C'est tous les gens qui sont à Masséna qui écoutent pas de techno d'habitude, qui viennent complètement torchés genre ils crient et tout ils poussent tout le monde genre je sais pas il y a pas de respect alors que dans les soirées techno de base il y a plein de respect avec les gens, genre les gens ils sont grave plus friendly (amicaux) quoi. [...] Mais on peut se maquiller et tout, on se prend que des compliments et on n'a jamais d'insultes ou quoi, genre à chaque fois Enzo il se maquille, il ne s'est jamais pris une seule insulte au Slalom, c'est toujours des compliments en mode "Ah tu te maquilles trop bien" si on faisait pareil à the room ou Network comme ça, mais je pense qu'on se ferait insulter ou démarrer la gueule¹²⁰. »

La scène techno légale a traversé une transformation remarquable depuis ses débuts dans les années 1980 en tant que mouvement subversif. Alors que certaines de ses valeurs contestataires ont été érodées par l'essor de l'industrie de la musique électronique et la commercialisation de la culture rave, les valeurs pacifistes ont persisté et se sont même renforcées. Cette persistance s'explique en partie par l'intégration de ces valeurs aux logiques commerciales des structures festives, où la sécurité, le respect mutuel et la célébration pacifique sont devenus des éléments essentiels pour garantir le succès des événements. En exportant certains éléments issus de la contre-culture originelle vers une culture de masse, la scène techno a réussi à maintenir une essence de liberté, d'ouverture d'esprit et de tolérance au sein de ses rassemblements, dans un contexte de commercialisation croissante. Cette

¹¹⁸ Entretien avec Jona (cf. annexe 1).

¹¹⁹ Entretien avec Thomas.

¹²⁰ Entretien avec Clément.

capacité à concilier les valeurs pacifistes avec les impératifs commerciaux a permis à la scène techno de rester attrayante pour un public plus large. Néanmoins, en dépit de la relative unité de ces valeurs dans l'ensemble de la sphère musicale, leur diffusion et leur appropriation dans les différents types de soirées ne reflètent pas des processus homogènes, ni voués au succès.

Une « massification » hétérogène et inégale de la subculture techno

3.1 Hiérarchisation spatiale des codes et valeurs relatifs à la scène musicale

Si le mouvement techno est importé en Europe principalement sous la forme de raves spontanées dans les premières années, il trace dès lors les contours d'un « modèle » de soirée. Le lieu de la fête est en effet un aspect primordial quant à la garantie de son ambiance utopique. Celle-ci ne peut se réaliser qu'à la condition que ses participant·es s'approprient le lieu de la fête¹²¹. Au fil des entretiens réalisés, une classification normative des différents types de soirées et de leur capacité respective à déployer la culture techno en leur sein voit le jour. Les free-parties, malgré leur marginalisation et leur rareté numérique, s'imposent généralement en modèles authentiques de cette culture. Pour autant, elles génèrent leur lot de critiques, et les raves légales leur sont à bien des égards préférés. On remarque de ce point une forme de confrontation entre cette classification normative des soirées (identifiée à partir de leur « légitimité » à représenter les codes et les valeurs de la techno) et leurs conditions pratiques d'engagement : les free-parties (et autres raves illégales) sont souvent considérées comme plus légitimes que les autres car leur nature les rendrait plus à même de véhiculer les valeurs de la culture techno (elles sont des événements spontanés, le plus souvent gratuits, contestataires et associés à une forme de rébellion), elles restent pour autant marginalement pratiquées par les participant·es, d'une part en raison des difficultés d'accès (recherche de contacts pour obtenir l'information, coût du déplacement, potentielles répressions policières, etc.) d'autre part en raison d'une distanciation vis-à-vis des sous-genre musicaux joués (souvent jugés trop rapides et brutaux). Les bars et clubs, à l'inverse, se voit reconnaître une certaine légitimité par leur commodité d'accès et les DJs qu'ils reçoivent : ils deviennent une solution « facile » pour sortir fréquemment en soirée techno tout en s'assurant de la

¹²¹ Etienne Racine, *Le phénomène techno : Clubs, raves, free-parties*. Éditions Imago, 2002.

qualité musicale de la soirée. On leur reconnaît en revanche moins leur capacité à diffuser certaines valeurs de la techno : l'essence contestataire de l'événement s'estompe, tandis que sa capacité à préserver les valeurs de tolérance, de bienveillance et de mixité sociale est constamment réévaluée en fonction des incidents vécus par le public et des faits divers concernant l'organisation. Il est à noter que ce sont souvent ces deux derniers éléments qui permettent la hiérarchisation des clubs entre eux par les participant·es. Paradoxalement, malgré leur plus grande fréquentation, les bars et clubs sont souvent considérés comme les endroits les moins représentatifs de la culture techno, ce qui nuance l'idée de leur popularisation. Les *warehouses* (et autres raves légales) se situent dans un sorte « d'entre-deux », agissant comme un compromis entre les free-parties et les clubs. Elles se voient reconnaître un statut plus « authentique » et « underground » que les clubs tout en restant relativement faciles d'accès. Leur légitimité culturelle découle en partie de leur localisation -dans des hangars, entrepôts et usines en périphérie urbaine- évoquant les racines industrielles de la techno et offrant aux participants la sensation de pouvoir « faire la fête où bon leur semble ». Le public qu'elles rassemblent est en outre souvent perçu comme plus expert et imprégné des valeurs de la techno, que ce soit à travers son comportement en soirée, ses choix vestimentaires ou ses préférences musicales. Ainsi, les collectifs organisateurs des *warehouses* adoptent une stratégie consistant à incorporer certains éléments culturels et esthétiques propres aux raves illégales, tout en intégrant des stratégies commerciales habituelles des clubs, telles que l'entrée payante et la présence d'un bar à l'intérieur. Malgré leur moindre fréquentation par rapport aux clubs, les *warehouses* sont souvent perçues comme plus légitimes aux yeux des participant·es, notamment de celles·ceux qui sont les plus investi·es dans la culture techno.

3.2 La recreation de nouveaux « outsiders »

Comme indiqué précédemment, la perception que les participant·es se font des publics relatifs à chaque type de soirée influe en partie sur la légitimité culturelle de ces lieux. Or, la massification de la culture techno ne s'est pas faite sans entraîner l'apparition de nouveaux publics, intégrant aléatoirement les codes et valeurs relatifs au milieu. Si nous insisterons plus longuement sur cette question de la distanciation de nos enquêté·es vis-à-vis de certains comportements en soirée en seconde partie, il convient de retenir ici que les valeurs prescrites au sein de la scène musicale ne s'appliquent pas uniformément à l'ensemble des participant·es aux soirées, et que de ce point de vue, la scène techno, comme toute autre

micro-société, produit en son sein des tensions entre un public initié, fortement investi par la culture techno, et un public extérieur (on retrouve principalement ces tensions en clubs, car ils attirent une clientèle en dehors des amateur·ices de techno).

« C'est un problème dont je me rends compte de plus en plus, ça se commercialise et ça devient de plus en plus populaire la techno, du coup y a beaucoup de gens qui connaissent pas les valeurs de la techno et tout ça¹²². »

« Mais quand même, je trouve que ça se perd un peu, au final (les valeurs de la techno). [...] Je sais que, par exemple, je ne sais pas si c'est un truc courant, mais je sais que j'ai déjà entendu ce truc de mecs qui venaient en soirée tech parce qu'ils savent que y aura des filles seins nus etc. C'est exactement l'opposé de la raison pour laquelle ça se fait¹²³. »

Le principe d'authenticité n'est de ce point de vue pas utilisé que pour juger une structure d'accueil, mais bien transposable au public selon les participant·es. E. Racine¹²⁴ pose ainsi les concepts d'altérité "externe" et "interne" pour décrire les oppositions et les gradations entre des comportements jugés préférables à d'autres : la popularisation de la musique techno semble de ce point de vue faire émerger ce concept d'altérité externe, incarné par le clubber "touriste" qui ne connaît pas les codes et valeurs du milieu.

3.3 Les expériences en soirée : la fin de l'illusion utopiste

De même, si les codes et valeurs entourant la culture techno ne semblent pas entrer en contradiction avec les objectifs de rentabilité des clubs et ont pu être intégrés à une culture de masse, les témoignages des enquêté·es révèlent la déception et la frustration ressenties lorsque la réalité de la soirée, telle qu'elle est vécue par les participant·es, entre en contradiction avec la communication affichée de la structure. En effet, dans le but d'attirer un public aussi large que possible, les structures commerciales n'hésitent pas à promouvoir ces valeurs, en insistant notamment sur le caractère "safe" et "friendly" de l'événement, particulièrement à destination des groupes sociaux marginalisé·es (femmes, personnes

¹²² Entretien avec Claire.

¹²³ Entretien avec Jona (cf. annexe 1).

¹²⁴ Etienne Racine, *Le phénomène techno : Clubs, raves, free-parties*. Éditions Imago, 2002.

racisées et/ou LGBTQI+). De ce point de vue, les clubs n'hésitent pas à invoquer l'argument de l'inclusivité : les travaux de Lisa Duggan¹²⁵ sur l'homonormativité sont particulièrement éclairants pour comprendre l'intégration et la valorisation des expressions culturelles gays et lesbiennes par les institutions politiques et économiques du néolibéralisme : les questions de justice sociale sont expédiées pour ne laisser place qu'au simple enjeu de reconnaissance : sans mise en pratique de politiques strictes, les oppressions ne disparaissent pas malgré les principes invoqués par ces structures.

« L'étiquette queer, elle n'est pas toujours gage que la soirée sera queer. Genre par exemple, Khaos, oui, je sais que ça l'était. Je pense que ça le sera la prochaine fois, mais Nuit libre, ça se veut queer et ils le mettent en avant. Pour autant ? Enfin après c'est pas de leur faute tu vois, ils ne choisissent pas qui vient mais au final parfois tu es un peu victime de ton succès et du coup même si tu veux que ce soit queer, bon ça l'est pas à 200%¹²⁶. »

« En fait à la base mes potes de prépa, c'est eux qui m'ont introduit dans les grosses soirées queers. Du coup je continue à y aller parce que c'est mes potes qui sont concernés, moi aussi, après ce n'est pas parce que c'est queer que ce sera une bonne ou une mauvaise soirée. [...] (en parlant du Slalom) Bah j'aime bien, c'est le seul vrai club à Lille où il y a de la bonne techno, avec plein d'artistes différents. Il n'y a même pas que de la techno, le lieu est très cool, même si les vigiles ils puent la merde. La sécurité elle est à zéro. A chaque fois qu'il y a un problème avec un mec, c'est ce que je te disais tout à l'heure, ils vont choper le mec, ils le mettent dehors et le mec revient. Moi ça m'a choqué et c'est pas la première fois que j'entends ça. Une pote à moi, elle s'est fait droguer au GHB là-bas. La sécurité n'a rien fait, c'est les gens du bar qui ont dû appeler les pompiers parce que la sécurité ne voulait pas. Les vigiles, ils l'ont regardé comme ça, ils faisaient rien. [...] Sur le papier c'est "Oui oui on est un lieu inclusif, safe, queer blablabla". Mais quand tu vas parler au vigile déjà t'es regardée de haut en bas, ou il te drague à moitié quand t'es une meuf, et quand y a un problème avec un mec, ils ne font rien¹²⁷. »

Dans certains cas, la persistance de discriminations ou d'agressions vécues lors de ces soirées conduit les participant·es issu·es de ces groupes sociaux à émettre des critiques concernant le non-respect des promesses faites par la structure et à remettre ainsi en cause

¹²⁵ Lisa Duggan, « The New Homonormativity: The Sexual Politics of Neoliberalism ». *Materializing Democracy: Toward a Revitalized Cultural Politics*, New York : Duke University Press, 2002, pp. 175-194.

¹²⁶ Entretien avec Quentin.

¹²⁷ Entretien avec Claire.

la véracité empirique des valeurs culturelles diffusées au sein de la scène techno. Ces remises en cause peuvent alors être le point de départ d'une politisation *a posteriori* (à partir de l'expérience) et de stratégies de résistance ou de distanciation face à la massification de la culture techno.

La « mainstreamisation » de la musique techno illustre un processus évolutif au sein duquel une subculture initialement marginale se transforme progressivement en une culture intégrée à la société de masse. Ce cheminement s'observe à travers la diffusion de la techno dans divers aspects de la culture contemporaine, de la musique populaire à la mode en passant par l'art et la technologie. La techno, en se mélangeant à d'autres influences culturelles et en développant des sous-genres hybrides, a su élargir son public et son impact, tout en conservant des éléments d'identification propres. La rationalisation des soirées techno, la diversification des publics et l'abandon progressif des revendications contestataires au profit d'une approche plus rassembleuse témoignent de cette transition. Ainsi, la techno émerge comme un phénomène culturel complexe, où les valeurs de liberté, de tolérance et de vivre-ensemble se mêlent aux impératifs du marché et aux logiques capitalistes, reflétant les dynamiques de l'évolution culturelle contemporaine. Cependant, limiter l'analyse de ces processus à une perspective strictement économique occulte les résistances et les tensions qui surgissent face à la récupération culturelle de la musique techno. Comme suggéré à la fin de ce chapitre, les évolutions qui caractérisent cette scène musicale ne sont jamais uniformes ni définitives, elles correspondent également à l'appropriation de cette culture par ses membres et à la signification qu'elles·ils lui donnent. Si certain·es acteur·ices de la scène techno se conforment aux évolutions structurelles de la musique et les acceptent comme une forme de reconnaissance ou de légitimation de leur culture, d'autres ne manquent pas de les rejeter, considérant ces évolutions comme des trahisons de leurs idéaux et de leur identité. Ainsi, une analyse matérialiste de la culture techno, tout en insistant sur le rôle des infrastructures matérielles dans sa production et sa réception, met également en relation ce rôle avec la manière dont elle est vécue et interprétée par les participant·es. Le matérialisme culturel met notamment en évidence le corps et les expériences sensorielles en tant qu'éléments centraux de la culture : dans le contexte de la scène techno, les corps des participant·es sont activement engagés dans l'expérience musicale et collective, et les dimensions sensorielles telles que le son, la lumière et le mouvement corporel jouent un rôle crucial dans la construction du sens donné à la pratique. De fait, l'analyse qualitative des

comportements des participant·es queers aux soirées techno met en évidence une pensée de la “contre-interpellation”, qui se traduit par la capacité de l'individu, interpellé à sa place dans la structure sociale, d'interpeller à son tour l'appareil qui l'interpelle, démontrant ainsi son *agency* (ou ingentivité), sa capacité d'action indépendante fondée sur une prise de conscience et une expérience vécue, et pouvant ainsi faire émerger de nouveaux imaginaires politiques.

Seconde partie : Des stratégies de différenciation à la création de nouvelles identités collectives : comment faire sienne la culture commune ?

Cette seconde partie se concentrera sur les capacités de résistance et d'ingéniosité des consommateur·ices de musique techno, analysées à travers le prisme queer. L'objectif de cette analyse est clair : produire une théorie de la société qui ne réduise pas mécaniquement les phénomènes culturels à de simples reflets des phénomènes économiques, mais qui reconnaisse leur importance et leur autonomie en tant que pratiques spécifiques, générant des systèmes de significations et de valeurs au sein desquels les individus construisent leur réalité. Dans un premier temps, nous chercherons à comprendre comment les concepts d'expérience et d'*agency* illustrent la capacité de la communauté queer à réinventer des formes de contre-cultures au sein même de la culture techno. Ensuite, nous analyserons les liens entre la dimension individuelle (liée à la conscience des individus engagé·es dans ces pratiques) et collective de ces pratiques, en mettant en évidence les processus de mise en réseau et de reformation de la communauté queer à travers l'expérience des soirées techno. Enfin, nous examinerons les imaginaires politiques soulevés par la structuration de cette communauté.

Chapitre 4 : Résistances à l'homogénéisation culturelle et réappropriation queer de la culture techno

E.P. Thompson¹²⁸, dans son ouvrage "La Formation de la classe ouvrière anglaise", oppose à la notion de déterminisme les notions d'expérience et d'agency des individus. Thompson refuse de voir l'histoire comme un « processus sans sujet » où les individus seraient de simples supports des déterminations structurelles. Pour Thompson, l'expérience recouvre les réponses mentales et émotionnelles des individus ou des groupes sociaux à de nombreux événements interconnectés ou à des répétitions fréquentes de mêmes types d'événements. Dès le début de son ouvrage, l'historien définit la classe comme un processus où l'expérience est centrale : les individus partagent et articulent leurs intérêts communs en opposition à d'autres groupes à partir de celle-ci. Il s'intéresse en outre aux cultures et insiste sur les luttes et conflits entre différentes cultures, et leurs liens avec les luttes de classes, l'objectif est ici de lutter contre l'essentialisation des cultures en les replaçant dans leurs contextes sociaux et matériels. Il réhabilite les cultures populaires et les coutumes, résistant à l'idée d'une imposition hégémonique de la culture dominante. Pour Thompson, la culture populaire est active, créative et façonnée par le peuple, et les contre-cultures sont l'illustration même de cette ingénuité : elles sont ici vues comme des expressions des expériences de vie des classes subordonnées. Nous analyserons ainsi au travers de ces deux notions les possibilités de contestation et d'expression personnelle recrées par les individus queer en soirée techno.

Le rôle de "l'expérience" : une lecture queer et féministe de la scène techno

1.1 Une conscience de « soi » résultante des interactions vécues en soirée

Pour de nombreux interrogé·es, l'idée d'appartenir à une communauté queer au sein même de la communauté techno se noue au travers des interactions en milieu festif : elles impliquent une prise de conscience de son identité sexuelle ou de genre et de sa place dans

¹²⁸ Maxime Cervulle, Nelly Queremer, Florian Vörös, *Matérialismes, cultures et communication, Tome 2*. Paris : Presse des Mines, 2016.

la société. Dans le contexte queer, la conscience de soi englobe également une compréhension critique des normes sociales et des constructions sociales de la sexualité et du genre. L'épistémologie du point de vue, autant explicative que normative, est souvent décrite comme une méthodologie ou un guide pour les recherches féministes. Elle postule que tout savoir est socialement situé, ce qui signifie que les groupes opprimés sont les mieux placés pour comprendre ce qui les concerne directement. Ils peuvent exprimer leurs réalités dans des termes qui leur sont propres et qui servent leurs intérêts. En raison de leurs conditions matérielles d'existence, ces groupes sont capable de poser des questions et de soulever des problématiques qui échappent aux groupes dominant-es. De ce fait, les groupes opprimé-es possèdent une connaissance plus approfondie du monde social. Le point de vue et la sensibilité partagé-es émergent de l'agrégation d'expériences individuelles similaires. Les théories queer mettent en lumière l'importance de remettre en question les normes et les catégories binaires traditionnelles de la sexualité et du genre, ce qui nécessite une prise de conscience et une réflexion sur les constructions sociales et les stéréotypes associés à ces concepts. Butler, notamment, explore la manière dont les identités de genre sont performatives et socialement construites à travers des actes répétés¹²⁹. Selon elle, la conscience de soi en ce qui concerne le genre est influencée par les normes sociales et les attentes qui régissent la manière dont les individus doivent se comporter et s'identifier en fonction de leur genre assigné. Elle soutient que les individus internalisent ces normes et les reproduisent à travers leurs comportements et leurs interactions sociales, ce qui contribue à la construction de leur identité de genre.

« Pas en danger mais stigmatisé. Discriminé. [...] On m'a quand même dit que j'étais une fille, quoi. Bon, c'est pas grave. [...] A cause du liner. Ouais, c'est quand même... faut aller loin. Et même c'est moins safe. Je sais que mes copines aussi à cette soirée-là, par exemple, elles disaient qu'il y avait tellement ce profil d'individus qu'elles ne supportaient pas. Et même, j'ai des copines qui se sont fait touchées pendant pendant cette soirée¹³⁰. »

Ce passage traduit la perpétuation de certaines formes de contrôle social lié à l'application des normes de genre traditionnelles au sein du milieu techno, qui se traduisent par des formes de discrimination subies pour les individus ne s'y conformant pas. C'est à travers ce type

¹²⁹ Judith Butler, Eric Fassin, *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2005.

¹³⁰ Entretien avec Enzo.

d'interactions que la différenciation entre un "nous" et un "eux" prend forme au sein de la communauté queer. Au-delà des comportements réprobateurs venant d'une partie du public techno, les enquêté·es construisent leur rapport au genre et à la sexualité en admettant la continuité de stéréotypes véhiculés au sein du public : le milieu techno reprend certains stéréotypes sexistes et/ou homophobes qui circulent au sein de la société et les transpose à son contexte particulier. De ce point de vue, l'homme gay est par exemple souvent d'office associé à un consommateur de drogue :

« Je sais comment agir en cas de problème, j'ai déjà eu des remarques homophobes, mais ça t'y prête pas attention. Et après c'est aussi le cliché, forcément parce que t'es la personne gay qui sort en techno, « t'as du poppers ? » Ouais. Parce que justement t'es queer et du coup t'as forcément du poppers, t'as forcément aussi de la drogue¹³¹. »

Ce sentiment d'altérité s'étend évidemment en dehors de la communauté queer et concerne en réalité tout individu appartenant à des groupes sociaux minoritaires : les participant·es élaborent de ce point de vue une grille de lecture à la fois queer et féministe à partir des discriminations sexistes vécues en soirée.

« Il y a déjà eu des mecs lourds. [...] Des mecs qui te regardent, tu leur dis non, et ils vont forcer un peu tu vois, mais beaucoup moins qu'au Network ou des soirées comme ça¹³². »

« Même dans des groupes où tu te penses safe, t'as pas de réponse de la part des autres, t'es en mode "bah je vais me démerder" et puis voilà quoi. C'est à toi de gérer tes problèmes.

[...] « en danger » je sais pas, pas en danger grave. Mais y a déjà un mec qui m'a touché le cul, je me suis vraiment énervée ouais¹³³. »

Si pour la majorité des enquêté·es, leur identification à la communauté queer précède l'entrée dans le milieu techno, celui-ci, malgré les valeurs qu'il revendique, se transforme parfois en *continuum* des discriminations sexistes, homophobes et transphobes présentes dans la société. Les participant·es concerné·es ne peuvent dès lors plus s'identifier à part

¹³¹ Entretien avec Thomas.

¹³² Entretien avec Charlotte.

¹³³ Entretien avec Claire.

entière à une « communauté techno », et élaborent une « conscience de soi » en tant que minorité au sein même d'une minorité pour s'en détacher.

1.2 La construction d'une terminologie pour décrire cette altérité

La conscience de soi dans les théories queer implique souvent une remise en question de l'hétéronormativité et de la cisnormativité. En outre, elle donne généralement lieu à une reconnaissance et une réflexion sur les privilèges et les oppressions liés à l'orientation sexuelle, à l'identité de genre et à d'autres aspects de l'identité sociale. Cela peut conduire à remettre en question les structures sociales discriminatoires. De ce point de vue, les enquêtés peuvent produire à partir de l'expérience de l'altérité un discours visant à identifier les groupes sociaux discriminants et discriminés.

« Mélangée dans le sens où il y avait beaucoup plus... Non, même le rapport de force était un peu inversé, il y avait beaucoup plus de gens par exemple, d'école de commerce, d'hétéro cisgenres que de personnes queers. Là du coup, ça, ça fait un peu revenir le côté des soirées dites mainstream, qu'on fuit. [...] Les mecs en école de commerce, c'est souvent des hommes hétéros cisgenre blanc, torse nu. Ouais. Et qui prennent beaucoup de place¹³⁴. »

« C'est pour ça que ça nous soule aujourd'hui et qu'on râle qu'il y ait des gens d'école de commerce qui viennent parce que c'est pas nos valeurs et c'est là qu'on voit aussi l'émergence de plus en plus de problèmes de "y a des mecs qui touchent des meufs en soirée", même si y en a partout. Mais ces mecs qui sont pas issus de nos milieux à nous, de gauche, queers et tout, ils apportent une vision totalement différente et des problèmes en plus qu'il y aurait pas ou à moindre échelle si on était plus entre nous entre guillemets. Je dis pas qu'il faut les exclure parce que la musique c'est universel, mais juste créer des endroits pour tout le monde, c'est ça à la base. C'est pour ça la techno à la base c'est dans des teufs en pleine nature et que c'est aussi un système où il y a pas de police, enfin où tout le monde se gère et tout le monde gère les autres¹³⁵. »

Les entretiens réalisés font ainsi tous apparaître l'émergence de certaines terminologies, souvent exportées des milieux queers et féministes, pour désigner certains groupes : les désignations "mecs cishets" (pour cis-hétérosexuels) et "mascus" en sont les principales

¹³⁴ Entretien avec Enzo.

¹³⁵ Entretien avec Claire.

illustrations. Dans une moindre mesure, les enquêté·es font régulièrement référence à une autre désignation : les "mecs d'école de commerce" pour qualifier des comportements et/ou caractéristiques similaires. Ce terme leur permet à la fois de souligner des comportements virilistes et corporatifs, et l'évolution du profil social de l'amateur·ice de techno, gentrifié et virilisé, qui s'opposent dans leur perception de cette culture à son essence. Le caractère performatif de ces désignations permet de rendre visible l'altérité interne qui compose le public techno en créant la distinction entre un "nous" (les communautés queers et féministes) et un "eux" (les hommes cis-hétérosexuels amateurs de techno). Le langage n'est de ce point de vue pas seulement un outil neutre de communication ou de transmission des idées, mais plutôt un dispositif de pouvoir qui structure du côté des enquêté·es leur compréhension du monde¹³⁶ : il définit ce qui est considéré comme légitime et acceptable pour un groupe social donné, et « façonne matériellement le monde social¹³⁷ ». Les catégories de pensée et les termes utilisés pour décrire le monde ne sont ainsi pas neutres¹³⁸ mais portent des significations politiques et sociales : l'analyse des désignations employées met en évidence leur dimension normative. Certains termes utilisés par les enquêté·es sont ainsi symboliquement chargés de connotations négatives, la désignation « mecs d'école de commerce » est notamment employée pour mettre en évidence le caractère profane de ces individus vis-à-vis de la musique et de la culture techno, mais il pointe également du doigt la dimension masculiniste, corporative et oppressive des comportements de ces individus, il vise en somme à les disqualifier. Cependant, en analysant les perceptions du monde social des enquêté·es, on se rend rapidement compte que ces termes visent rarement les individus en tant que tels (notamment parce qu'ils représenteraient alors un manquement à l'impératif de mixité sociale dans la culture techno), les individus visés par ces désignations le sont pour les régularités observées de leurs comportements en soirée. L'établissement de ce vocabulaire -qui ordonne certes une vision du monde- ne trouve son sens que lorsqu'il est mis au service des intérêts du groupe social duquel il émane : il vise avant tout à mettre en lumière des comportements jugés problématiques, malgré leur banalisation dans le contexte des soirées, pour les remettre en question et favoriser leur disparition.

¹³⁶ Michel Foucault, *Les mots et les choses*. Gallimard, 1990

¹³⁷ Judith Butler, Eric Fassin, *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2005.

¹³⁸ Sue Scott, Stevi Jackson, *Feminism and Sexuality*, Columbia University Press, 1996.

1.3 La réprobation de certains comportements en soirée

À travers l'exemple des libertés corporelles, les entretiens réalisés mettent en évidence la réprobation de comportements qui ne respecteraient pas l'essence de la culture techno, bien qu'étant irrégulièrement sanctionnés. De nouvelles normes, plébiscitées en partie par les communautés queer et féministes, viennent compléter celles mises en évidence au sein de la culture techno : le respect du consentement et la préservation d'un sentiment de confiance et de sécurité, par exemple, s'intègrent dans les valeurs de "bienveillance" et de respect prônées au sein de cette culture. Ces normes font elles-mêmes apparaître une série de nouveaux codes et usages à adopter en soirée : demander l'accord des organisateurs et/ou des autres participants avant de se déshabiller, se déshabiller de manière à éviter de mettre mal à l'aise les autres, etc.¹³⁹ De fait, certain·es participant·es mettent en évidence l'inégale répartition du respect de ces codes au sein du public. Au-delà même des comportements violents, majoritairement orchestrés par des hommes d'après les observations empiriques des enquêté·es, se joue la distribution genrée des comportements d'entraide, ou visant à assurer les sentiments de sécurité et de confiance au sein du public techno. L'entretien avec Jona met notamment en évidence cette répartition genrée quant à l'interprétation par le public des libertés corporelles, elle relève par exemple de ce point de vue que les hommes auraient tendance à moins se soucier de mettre mal à l'aise les autres participants en se dénudant en soirée.

De la même manière, une répartition genrée des comportements relatifs à l'usage des drogues est indirectement illustrée par les entretiens réalisés. Si tous·tes les enquêté·es confirment des points de vue similaires sur leurs perceptions des drogues, et que leur consommation individuelle ne semble pas être socialement déterminée par le genre, l'entretien avec Claire met en évidence la répartition inégale des pratiques du « care » qui entourent l'usage de drogues en soirée, analysée ici à partir de la manière dont les effets négatifs à l'échelle collective des drogues sont pris en charge au sein des groupes affinitaires.

« Est-ce que c'est toujours les mêmes personnes au sein du groupe qui encadrent ?

Ouais. Je dirais que moi j'aime bien ce rôle-là d'aller chercher pour tout le monde de l'eau et tout parce que j'aime bien. Je suis en mode "je me rends utile", genre je passe toujours une bonne soirée et si je peux aider y a pas de souci. En fait ça, ça me le dérange pas. Les

¹³⁹ Entretien avec Jona (cf. annexe 1).

autres zozos là, ils font pas gaffe hein. C'est mimi en vrai, t'es la petite maman du groupe, tu veilles sur les gens¹⁴⁰. »

Si l'enquêtée déclare apprécier ce rôle au sein du groupe, elle ne manque pas à plusieurs reprises au sein de l'échange de critiquer les excès de ses amis dans leur consommation de drogues, ainsi que leur insouciance, alors perçue comme forme d'irresponsabilité.

« Quand tu dois t'occuper de ton pote qui a fait un bad alors que tu lui as déjà dit d'arrêter de taper de la keh¹⁴¹ [...] quand tu le retrouves allongé par terre en soirée et que tu es là... non mais Clément par exemple il sait pas se raisonner, vraiment lui c'est un déchet. Là ça va, il s'est calmé. Mais avant quand il restait avec Thomas... les deux frères là, des "Dyson" (l'enquêtée fait ici référence à la marque d'aspirateur). Vraiment ils ne s'arrêtaient pas¹⁴². »

Le témoignage de l'enquêtée illustre indéniablement dans quelle mesure l'analyse ethnographique des comportements au sein du groupe affinitaire étudié reflète les avancées des théories féministes sur la répartition genrée de la charge mentale et du « care¹⁴³ », et la manière dont ces apports théoriques s'intègrent dans le contexte spécifique de la consommation de drogue en soirée techno. Ces extraits mettent également en lumière un certain degré de recul et de conscientisation de cette répartition genrée des tâches, que l'enquêtée, bien qu'elle s'en amuse dans une certaine mesure, semble critiquer. Pour comprendre son degré de détachement, il faut en outre admettre qu'elle évoque ici les comportements de ses ami·es, l'enquêtée se montrant autrement plus sévère lorsque qu'elle interagit en soirée avec des individus ayant des comportements dangereux ou malveillants liés à la drogue. En outre, si l'on met de côté la répartition genrée des comportements jugés irresponsables, dangereux ou malveillants en soirée techno, les entretiens révèlent en parallèle la façon dont un même comportement peut être interprété différemment selon l'identité de la personne qui l'accomplit et la signification symbolique qui lui est associée : ainsi, dévoiler sa poitrine peut être un comportement socialement valorisé au sein des communautés féministes, car l'acte symbolise alors une forme d'affranchissement ou de résistance vis-à-vis des normes patriarcales. De la même manière, il contribue à libérer et à

¹⁴⁰ Entretien avec Claire.

¹⁴¹ Voir lexique.

¹⁴² Entretien avec Claire.

¹⁴³ Sophie Bourgault, Julie Perreault, *Le care : éthique féministe actuelle*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2015.

redonner une place dans la sphère publique à des corps souvent jugés hors-normes et silencieux : les corps trans et non binaires. L'entretien avec Jona, femme trans et noire, révèlent de ce point de vue à la fois les difficultés à assumer et rendre visible un corps d'ordinaire marginalisé au sein de la société tout en pointant du doigt les effets de la popularisation de la musique techno sur la diversité des corps représentés.

« Je ne sais pas à quel point tout le monde se sent libre de se déshabiller, d'être à poil, je ne me rend pas forcément compte. La partie de la transidentité, du fait d'être noire, ça je sais ce que ça peut être. Le reste en vrai je n'ai pas conscience de à quel point c'est facile ou à quel point c'est difficile. [...] Le rapport à son corps en tant que personne trans je sais que c'est déjà un truc galère parce que ça je l'ai vécu. Aux Jardins Électroniques, je parlais avec une meuf et justement on avait une conversation par rapport au fait qu'elle aimerait bien se mettre en lingerie mais qu'elle avait une forte poitrine et du coup elle n'osait pas. [...] C'est pas dommage parce qu'après tu fais ce que tu veux t'es pas obligée, mais d'un autre côté il y avait un peu ce truc, ça m'avait fait me poser des questions sur le fait que j'avais déjà dû faire un travail sur moi, j'ai dû faire mon cheminement pour arriver à faire ça, mais je pense qu'il y avait quand même certains privilèges dans le fait que j'ai pu faire ça. [...] Bah c'est vrai que ça me fait me poser des questions aussi parce que l'idée c'est que si ça se popularise c'est plus accessible à plein de gens différents... Au final j'ai plus l'impression que ça se popularise pour être plus accessible à un type de personnes spécifiques¹⁴⁴. »

En revanche, l'acte de se dénuder en soirée est plus souvent débattu au sein des entretiens effectués lorsqu'il s'agit d'hommes gays, et ouvertement critiquée chez les hommes cis-hétérosexuels : cette pratique est alors perçue comme une manifestation de leur domination et de leur appropriation de l'espace social.

« Mais je sais que par exemple Enzo, lui les mecs torsés nu, ça le saoule alors que pourtant, Clément, il est tout le temps en torse nu, tu vois ? Mais les mecs hétéros plus particulièrement ça le saoule. [...] mais c'est pas les hétéros avec un corps comme ça (elle désigne son doigt pour qualifier des corps minces), c'est les hétéros virils, avec l'idée qu'on se fait de la virilité. Et c'est cliché tu vois, mais très musclés, toujours torse nu, toujours en meute de mecs hétéros qui dansent hyper fort, qui poussent tout le monde, qui prennent de la place dans l'espace, en fait¹⁴⁵. »

¹⁴⁴ Entretien avec Jona.

¹⁴⁵ Entretien avec Claire.

« J'ai pas vu grand-chose... plus des trucs sexistes que racistes ou homophobes pour le coup. Bah des mecs qui touchent des meufs, qui occupent tout l'espace, qui sont tous torse nus, tous transpirants et qui collent les meufs. Enfin, ils sont chiants. [...] à partir du moment où c'est pas autorisé pour les meufs de le faire, mais que les mecs peuvent le faire bah juste c'est de l'appropriation de l'espace.

Mais est-ce que ça concerne que les mecs hétéros, ce truc de se mettre torse nu ?

Ah oui, bah Clément aussi, il se met torse nu. Moi je comprends pas les gens qui se mettent torse-nus, c'est bon, on a tous chauds, garde ton T-shirt, on a pas besoin de voir tes peccs.

On a compris que t'allais à Basic-Fit trois fois par semaine¹⁴⁶. »

La dernière partie de ces extraits illustre la charge symbolique de l'action de se dévêtir. Si dans certains cas, elle rétablit des formes de "justice" sociale permettant à des corps traditionnellement exclus de l'espace public et disqualifiés dans les représentations sociales¹⁴⁷ de se réappropriier l'espace et de contester les normes de genre dominantes, dans d'autres cas, elle rigidifie et ancre ces normes dominantes : la virilité, symbolisée au travers de la musculature masculine, est ici associée à une prise excessive de l'espace commun et à d'autres comportements socialement sanctionnés, elle devient alors l'exemple d'une norme jugée dominante et oppressive par les deux enquêté-es, justifiant par le même fait sa disqualification.

Le rôle de l'agency dans la stylisation de la techno par la communauté queer

Dans la préface de sa Critique de l'économie politique, Marx avance que « le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être ; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience¹⁴⁸ ». Cette idée soutient que les idées de la classe dominante prédominent à toutes les époques, car la classe possédant le pouvoir matériel est également la force dominante intellectuelle. Cette conceptualisation du pouvoir d'agir intellectuel des dominé-es a suscité de nombreux débats parmi les théoricien·nes marxistes, en particulier celles et ceux travaillant sur la culture et sa dimension populaire,

¹⁴⁶ Entretien avec Quentin.

¹⁴⁷ Sara Ahmed, *Queer Phenomenology, Orientations, objets et autres*, Edition Le Manuscrit Savoirs, 2022.

¹⁴⁸ Karl Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique*, Coll. GEME, Les éditions sociales, 1859.

qui ont continuellement remis en question cette hypothèse. En effet, les théories de la domination qui poursuivent la pensée marxiste (Bourdieu, Foucault) peinent à faire valoir une pensée de la contre-interpellation¹⁴⁹, c'est-à-dire de la capacité des individus assujetti-es (interpellé-es à leur place dans la structure sociale) d'interpeller à leur tour l'appareil, faisant par-là preuve d'agency (ou ingentivité). Ce concept fait ainsi référence à la capacité des individus à agir de manière intentionnelle et à exercer une influence sur leur environnement social et leur propre vie, au travers de leurs interactions sociales¹⁵⁰. Bien que la dichotomie entre infrastructure (c'est-à-dire la base économique et sociale de la société) et superstructure (les représentations culturelles qui émanent de cette base) tendent à minimiser la relative autonomie du culturel¹⁵¹, une approche renouvelée du matérialisme culturel tend à démontrer l'influence de cette ingentivité.

« Et est-ce que tu penses que c'est le fait d'être queer qui t'a incité à te tourner vers cet univers-là ?

Les deux ont eu une influence l'un sur l'autre. J'ai beaucoup développé mon côté queer à travers la techno parce que c'est tout ce monde-là, c'est un espace qui le permet¹⁵². »

La soirée techno est de ce point de vue appréhendée comme un espace social au sein duquel certains groupes opprimés se définissent par et pour eux-mêmes¹⁵³ en exprimant leur point de vue, partagé par celles et ceux dont l'expérience vécue est semblable, c'est-à-dire « exprimer leur conscience de la réalité qui les entoure ». Elle est en cela un lieu protégé (*safe space*) de résistance à l'idéologie hégémonique, malgré la reprise de ses codes et valeurs et leur transformation en marchandises par l'industrie culturelle.

2.1 La réappropriation des valeurs de la techno

L'idée que la culture techno offre un cadre d'appartenance et un référentiel culturel aux participant-es, dans lequel ils peuvent choisir des éléments symboliques et les réinterpréter

¹⁴⁹ Maxime Cervulle, Nelly Queremer, Florian Vörös, *Matérialismes, cultures et communication, Tome 2*. Paris : Presse des Mines, 2016.

¹⁵⁰ Ibid.

¹⁵¹ Louis Althusser, « Idéologie et Appareils Idéologiques d'État ». *Positions*, Paris, Éditions sociales, 1976, pp. 67-125

¹⁵² Entretien avec Quentin.

¹⁵³ Patricia Hills Collins, *La pensée féministe noire : Savoir, conscience et politique de l'empowerment*. Les Éditions du Remue-ménage, 2016.

selon des contextes spécifiques, est fondamentale. Au cours de ce processus de réappropriation, certaines valeurs de la techno sont notamment adaptées par la communauté queer pour mieux répondre à ses propres objectifs et intérêts. Comme analysé précédemment, le principe de liberté par exemple peut être compris et élargi au sens des libertés corporelles par exemple, encourageant une plus grande fluidité des genres en contexte de soirée techno¹⁵⁴ et devenant alors pour cette communauté un moyen d'émancipation et/ou de visibilité des corps jugés non-conformes aux normes dominantes. De même, les valeurs de « bienveillance » au sein de la scène sont invoquées en cas de remarques ou d'insultes spécifiquement homophobes. Le processus de diffusion des valeurs et des codes propres à la culture techno ne se limite ainsi pas à une transmission verticale, mais implique également une appropriation horizontale par les participant·es. Ces dernier·es choisissent, au sein d'un référentiel culturel commun, les codes et les valeurs qu'elles·ils souhaitent investir et leur donnent un sens particulier. C'est cette perméabilité de la scène techno aux réinterprétations de ses valeurs générales qui lui permet dans une large mesure de s'adapter à des contextes historiques différents, et de transcender les évolutions des générations concernées par sa diffusion. La résurgence des soirées techno dans le paysage des fêtes nocturnes urbaines ces dernières années témoigne de cette capacité à s'adapter et à répondre aux exigences changeantes de la jeune génération.

2.2 L'hybridation de ses codes esthétiques

Les soirées techno offrent aux corps queers l'opportunité éphémère de se présenter et de se déplacer dans un espace « dé-pathologisé¹⁵⁵ », leur permettant de s'exprimer en tant qu'outil militant, esthétique et subversif¹⁵⁶. Dans cet environnement, le regard n'est pas dicté par un savoir médical normatif, tandis que la binarité hétéronormative s'efface au profit d'une esthétique queer de la diversité. La communauté queer réinterprète les codes esthétiques de la musique techno pour refléter son identité et son vécu, naviguant à travers les images associées à ce genre musical pour créer des formes d'expression uniques qui remettent en question les normes traditionnelles de genre et de sexualité. La danse et l'habit, de ce point

¹⁵⁴ Molly Moloney, Geoffrey Hunt, « Ecstasy, genre et responsabilité dans la scène techno » *Dépendances* n. 42, février 2011, pp. 2-7.

¹⁵⁵ Inès Liotard, « Des soirées techno queer parisiennes à une épistémologie du corps queer. » *Corps*, n. 20, 2022, pp 187-199.

¹⁵⁶ Ibid.

de vue, sont des éléments particulièrement illustrateur de l'ingentivité des corps queers en milieu techno.

« Je pense c'est le rythme que j'aime dans la techno, genre moi c'est un peu les basses tu vois, ça te stimule aussi je trouve et même l'ambiance de la techno, tout le monde est habillé en noir, y a une esthétique aussi, c'est vrai hein ? Un dress code un peu¹⁵⁷. »

Les observations empiriques et entretiens réalisés soulignent l'importance centrale de l'habit et des esthétiques autour de la musique techno dans l'expression de l'ingentivité des participant·es queers. Le vêtement est souvent considéré au sein des *gender studies* comme un « carcan » social qui fige les individus dans leur expression de genre, ou sert de support à une performativité cis-hétérosexuelle du genre¹⁵⁸. J. Hillis Muller résume ainsi le processus de construction sociale défini par Butler : « tu deviens le rôle que tu joues parce qu'il t'est imposé socialement ». La puissance normative du genre et sa pratique obligatoire contraignent les individus à y répondre par la performance. Pour autant, les théories queers démontrent la capacité de certain·es agent·es à se libérer provisoirement de cette contrainte, en performant autrement le genre, transgressant ainsi les normes binaires établies : le corps devient alors un espace de revendications politiques et sociales. Le milieu techno se distingue par sa diffusion d'esthétiques alternatives : il fait intervenir un nouveau référentiel de beauté, que celle-ci soit sonore ou visuelle. De ce point de vue, sa dimension contre-culturelle tient en partie à ses codes esthétiques transgressifs, notamment influencés par les modes punks, mods et rock. Il est en revanche difficile de constater dans la diffusion de ces normes esthétiques un processus d'imposition par le haut, ou de contrainte implicite sur les participants : le non-respect de ces normes n'implique que de manière marginale un jugement social. Au contraire, la culture techno met en avant le principe de liberté des participant·es vis-à-vis du respect ou non de ses codes esthétiques. Ainsi, la tenue vestimentaire place le principe de liberté au cœur de son expression : l'aisance et le confort sont socialement valorisés dans ce contexte.

« Pour la techno, comme c'est très présent dans le monde queer aussi, je trouve que tu peux plus facilement t'habiller comme tu veux, tu vois. T'auras beaucoup moins de jugement

¹⁵⁷ Entretien avec Charlotte.

¹⁵⁸ Nicholas Cotton, « Du performatif à la performance, la "performativité" dans tous ses états », *Sens public*, 2016

quand tu es une meuf, tu peux te mettre par exemple, je sais pas, en soutif, on va jamais rien te dire ou mal te regarder. Les gars peuvent se maquiller et tout enfin. C'est plus par rapport à ça que je parlais du dress code. C'est beaucoup plus ouvert la techno par rapport à ça¹⁵⁹. »

La plupart des témoignages soulignent le principe de liberté « d'expression de soi » : on peut aller en soirée techno de la manière que l'on souhaite (y compris avec ses vêtements quotidiens). Cette liberté est mise en contraste avec d'autres contextes festifs, au sein desquels les normes vestimentaires sont jugées trop rigides. Certain·es participant·es soulignent ainsi les potentielles dérives d'une recherche excessive d'un « style techno » en soirée. Elles·ils lui opposent en outre l'argument de « l'authenticité » ; sortir en soirée techno doit avant tout se faire par intérêt pour la musique jouée, non pour les esthétiques qui entourent cette culture. Cette crainte d'une perte d'authenticité est signifiée dans l'extrait qui suit, par l'idée, jugée négativement, d'être « dans le paraître » (et ne pouvant ainsi pas accéder entièrement à l'immersion dans l'expérience musicale). La superficialité dénoncée tient aussi dans une certaine mesure à l'idée d'être jugé physiquement par ces individus « dans le paraître¹⁶⁰ », qui violeraient ainsi certains principes et valeurs de la culture techno (la bienveillance et le respect notamment, le « vivre-ensemble » dans une moindre mesure).

« Je trouve qu'au niveau de la mentalité il y a quand même ce snobisme parisien qui est vraiment présent. Ben moi je l'ai vachement ressenti et je sais que quand je suis allé en Belgique ou quand je suis quand je vais en soirée techno à Lille ou même à Toulouse, les gens sont beaucoup plus avenants et sont beaucoup moins dans le paraître. Ils écoutent beaucoup plus musique, quand tu viens parce que tu es habillé pour la soirée techno, c'est différent de quand tu viens pour le DJ techno ou la DJ. Et à Paris, c'était pour les habits. C'était horrible. C'était trop chiant¹⁶¹. »

« Je trouve qu'en règle générale Tout le monde peut être un peu plus différent un peu plus comme il veut être. Mais bon tout ça en restant stylé, parce qu'il faut être stylé avant tout, c'est très dans le paraître. [...] C'est comme tout, c'est les milieux un peu alternatifs ou qui se disent un peu différents du reste de la société, tu peux venir comme tu veux, on casse les codes et tout. Mais en fait on casse les codes en créant d'autres codes. Et au final tu te rends compte qu'on recrée des codes, alors même qu'on était censé en déconstruire. [...]

¹⁵⁹ Entretien avec Charlotte.

¹⁶⁰ Etienne Racine, *Le phénomène techno : Clubs, raves, free-parties*. Éditions Imago, 2002.

¹⁶¹ Entretien avec Enzo.

Moi par exemple je prends toujours l'exemple d'Enzo, Enzo quand il sort en soirée tech il faut qu'il soit maquillé, préparé, ça fait partie de son expérience de soirée. Moi je sais qu'il y a des soirées où je me prépare, mais il y a plein de soirées où j'y vais vraiment en tee-shirt et jean et je m'en bats les couilles. Et je me sens pas mal à l'aise, je me sens hyper à l'aise. Et justement c'est bien ce truc de "tu peux venir comme t'es" et heureusement parce que je trouve que les boîtes où il faut venir bien habillé, c'est ridicule. Ça sert à rien, pour une image, une image à la con. Ouais je suis pas fan. [...] Après ça dépend des soirées. Quand c'est des petites soirées, tu vas avoir plus de profils différents. Quand c'est des grands événements, tout le monde vient préparé, là y'a pas de gens qui vont arriver en chemisier¹⁶². »

La tenue répond bel et bien en partie à des codes implicites et des comportements attendus de la part des participant·es. Mais la majorité des témoignages mettent davantage en avant l'enthousiasme qu'elle suscite. De ce point de vue, elle doit être davantage appréhendée comme une pratique qui apporte un bénéfice à celles et ceux qui s'y adonnent, non pas au travers de la validation sociale du groupe, bien que cette validation existe, mais plutôt au travers de la possibilité d'immersion dans l'univers techno que cette pratique permet (de manière similaire à l'usage des produits psychoactifs).

« Non mais il faut se préparer, La douche, le maquillage. C'est vraiment un "Get Ready With Me" (type de contenu vidéo sur les réseaux sociaux présentant la préparation physique de célébrités avant un évènement). Enzo par exemple, il se met dans son personnage. C'est un rituel quand même. Il faut qu'il se mette dans son personnage. Je le regarde, il pète un plomb parce qu'il n'arrive pas à se maquiller¹⁶³. »

En outre, les entretiens révèlent une relative flexibilité des codes esthétiques de la techno. Cette flexibilité laisse place à une grande liberté d'appropriation et d'hybridation avec d'autres sous-cultures telles que les cultures punk, cyber, et/ou gothiques. Pour les participant·es queers, les possibilités d'hybridation avec des éléments esthétiques transgressant les normes de genre sont nombreuses : resilles, vêtements transparents, maquillage, bijoux, etc. Le « corps » devient ainsi une surface perméable. À cet égard, Butler soutient l'idée que certaines formes de répétition d'actes corporels ou certains modes de stylisation du corps peuvent venir subvertir les normes culturelles de genre et de sexe, à

¹⁶² Entretien avec Rémi.

¹⁶³ Ibid.

l'instar des performances drag. D'une manière non pas similaire mais proche, la soirée techno offre un espace de théâtralité pour les corps queers, notamment par la danse. La danse en soirée techno se veut libérée, affranchie d'une gestuelle strictement définie et des normes de genre qui règnent sur la majorité des autres styles de danses. L'expression individuelle, la spontanéité du mouvement, l'extravagance du geste sont ici des qualités socialement valorisées au sein de la danse.

« Je trouve qu'il y a un truc trop bien avec la tech, c'est que tu peux danser n'importe comment, tu danses suivant la manière dont tu ressens la musique franchement. Il y a plein de façons de danser, moi je ne danse jamais pareil. Alors qu'au sein des soirées pop c'est un truc un peu plus dérangeant¹⁶⁴. »

« Esthétiquement les gens s'habillent tous en noir, mais en vrai tout le monde fait comme il veut, ce n'est pas... Ouais la danse, on vient la pour la musique et pour la danse avant tout. Et c'est ça ce qui est fou, c'est comment est formée la soirée techno, on est tous devant un DJ [...] on écoute le son, et ça, c'est quand même quelque chose de fondamental. Et y a plein de formats, par exemple les boiler rooms¹⁶⁵. C'est un format qui entoure... tu entoures le DJ, pour faire masse autour de lui. Tu deviens une masse à travers ton individualité, et c'est quand même... c'est quelque chose de fort¹⁶⁶. »

Paradoxalement, l'individualité qui réside dans la danse en soirée techno n'est pas mise en contradiction avec l'idée de « masse » que représente éphémèrement le public. Pour de nombreuses participant·es, c'est au contraire cette sensation de faire partie d'une « masse » qui les met à l'aise et facilite ainsi l'exploration de leur individualité.

2.3 Une expression alternative du genre : l'exemple du maquillage

Le rôle du maquillage, tel qu'analysé à travers les expériences d'Enzo (homme cis-gay) et de Jona (femme trans), met en lumière les possibilités de subversion du genre et, en parallèle, de libération des normes sociales. Les soirées technos se révèlent ainsi être des espaces permettant une plus grande fluidité d'expression corporelle, où ces transgressions sont dans une certaine mesure permises, voire parfois valorisées.

¹⁶⁴ Entretien avec Pierre.

¹⁶⁵ Voir lexique.

¹⁶⁶ Entretien avec Enzo.

« Bah au niveau de l'expression du genre, quand tu défais les codes du patriarcat et du genre, t'as forcément cette notion aussi politisée de "Ah tiens, je sors du code de la normalité". Et ça fait du bien quand tu te sens différent, et c'est pour ça que je trouve que pour les personnes au queer, c'est quelque chose de très important les soirées techno. »

C'est une espace de transgression ?

Ouais et un espace de mixité où tu sens un peu plus normal, ça c'est mon ressenti personnel. J'ai pas besoin d'aller en soirée gay ou queer, je peux aller en soirée techno, me mélanger avec du monde et personne va venir me faire chier. Et pourtant il y aura des personnes qui pourraient me stigmatiser en société. Et en fait non, ils vont pas le faire. Parce que c'est la normalité dans ces soirées-là¹⁶⁷. »

« Oui, c'était un gros exutoire, et c'était vraiment chouette. [...] En vrai, de toute façon, j'ai dû utiliser des contextes un peu dans ma tête pour commencer à me maquiller, parce que je n'avais pas de contexte dans lequel je pouvais me maquiller. Enfin, j'aurais pu me maquiller pour aller en cours, parce que, encore une fois, j'étais en études de mode, donc tout le monde s'en serait foutu. Mais dans ma tête, je ne pouvais pas, à l'époque. J'ai fait une comédie musicale dans un premier temps, donc ça a aidé, et puis j'allais de plus en plus en soirée. Donc pareil, c'était un prétexte pour que je puisse me maquiller, que tout le monde s'en fout.

[...] C'était plus simple de commencer par-là ?

C'est exactement ça, parce que dans ma tête, j'étais en mode... Là, j'ai un prétexte. Personne ne peut rien me dire.¹⁶⁸ »

De fait, si ces possibilités d'expressions alternatives du genre émergent généralement au sein même de l'expérience des soirées techno, elles peuvent également se propager par la suite, s'intégrant pleinement aux modes de vie et aux influences esthétiques des participant·es. De cette perspective, les soirées techno jouent un rôle dans la formation de nouvelles identités esthétiques queer.

« Et progressivement, ça a un peu débordé du cadre des soirées ?

¹⁶⁷ Ibid.

¹⁶⁸ Entretien avec Jona (cf. annexe 1).

C'est ça. En plus, j'ai l'impression que ça s'est fait de plus en plus naturellement. C'était juste... On va boire un verre avant d'aller en soirée, je vais me maquiller avant d'aller boire le verre. Et en fait, au final, je me maquillais le matin, et puis voilà quoi.¹⁶⁹ »

La scène techno établit les bases d'un espace se revendiquant libertaire, ou libéré de certaines normes dominantes, selon les contextes. En retour, la participation d'individus revendiquant une identité queer et exprimant de nouvelles formes esthétiques transgressives enrichit considérablement le répertoire esthétique de la culture associée à cette scène. Les prises de liberté de ces participants renseignent dans une plus large mesure sur les capacités d'ingévitité des membres d'une culture : les normes esthétiques de la culture techno sont en perpétuelle recomposition, s'hybridant à d'autres sous-cultures et émergeant de la volonté des participant·es. Cette idée nous conduit à considérer que certaines formes de résistance aux normes dominantes ont toujours lieu au sein de ce type d'événement, rappelant le caractère contre-culturel du mouvement techno. Néanmoins, l'analyse à l'échelle individuelle des comportements en soirée techno ne permet pas de saisir pleinement les mouvements qui la traversent et la structure. C'est en se positionnant à l'échelle du "groupe" que l'émergence d'une conscience collective d'appartenance à une communauté peut être rendue perceptible. Ainsi l'idée selon laquelle la culture techno perd de son aspect identitaire en se popularisant -les processus d'intégration au sein de cette scène devenant moins marqués et l'investissement moins conséquent- est inégalement vérifiée en fonction des groupes de participant·es étudiés. De ce point de vue, les codes et valeurs de la techno semblent influencer les représentations culturelles des participant·es queer au-delà de la seule pratique festive. La diffusion de ce cadre d'appropriation se déroule en plusieurs étapes : la techno consolide le sentiment d'appartenance à un groupe en cela qu'elle se vit comme une expérience avant tout « collective¹⁷⁰ ». Elle fournit en outre un cadre de socialisation et de mise en réseau qui peut s'étendre au-delà de la soirée, modifiant et élargissant des groupes affinitaires établis. Ce cadre se renforce à mesure que les participant·es les plus « professionnel·les¹⁷¹ » diffusent des connaissances et des codes au reste du groupe, étoffant l'identification du groupe à cette sous-culture. Finalement, c'est une micro-société queer à l'intérieur d'une micro-société techno qui est ici recréée, diffusant des codes et valeurs propres, ainsi qu'un sentiment d'appartenance fort.

¹⁶⁹ Ibid.

¹⁷⁰ Céline Faucon, *La musique techno, une expérience sociale et festive*. Mémoire de maîtrise de sociologie, 1997.

¹⁷¹ Etienne Racine, *Le phénomène techno : Clubs, raves, free-parties*. Éditions Imago, 2002.

Chapitre 5 : La soirée techno comme vecteur d'identification et de socialisation queer

Un aspect central dans l'examen des contre-cultures, jusqu'ici relégué au second rang au sein de notre analyse, est leur capacité à réunir des individus partageant des intérêts, des valeurs ou des identités similaires. Ces contre-cultures créent ainsi des communautés restreintes où les membres peuvent se sentir en sécurité et compris·es, et où elles·ils peuvent tisser des liens sociaux significatifs. Les soirées technos, sous cet angle, fonctionnent à la fois comme un espace transitoire où les individus se rencontrent, comme un espace qui renforce ou structure des amitiés préalablement construites autour d'un loisir commun, et/ou comme un espace qui redéfinit des groupes d'amis à son issue. Comme nous l'avons observé, plusieurs éléments favorisent les sentiments de proximité entre les participant·es, tels que le partage de goûts musicaux, d'un référentiel de valeurs et d'idées, ainsi qu'un ensemble de codes tacites. De même, la proximité entre les participant·es queer découle également d'un ensemble d'expériences similaires vécues en soirée et de la recréation d'un système de valeurs propre. Ainsi, les connexions interindividuelles entre ces participant·es sont particulièrement fortes.

Du « before » à « l'after » : l'importance du groupe en soirée techno

1.1 L'immersion par les pairs

Il est rare de voir des personnes aller en fêtes seules. Devant les files d'attente devant les clubs observées, sur la piste de danse, au fumoir, ce sont principalement des groupes qui composent la multitude des participants. L'immersion dans ce type de pratiques festives se fait en général en groupe, à partir de l'initiative de l'une des membres ayant déjà participé à des soirées technos auparavant. Ainsi, les premières motivations à sortir en soirée techno lors de l'immersion dans cette pratique sont souvent d'être avec ses ami·es, l'immersion ne nécessitant pas toujours d'éprouver un intérêt particulier au préalable pour ce type de soirée.

(à propos de sa première soirée) « Ouais les gens étaient cools, je ne pensais pas kiffer autant, finalement j'ai adoré la techno. Avant j'avoue que j'avais pas des goûts aussi pointus.

C'est vrai que je sortais beaucoup, parce que c'était Claire, Claire et Enzo surtout, on sortait souvent ensemble. C'est souvent eux qui disaient "ça c'est une bonne soirée, bon bah vas-y on y va". Mais moi en vrai je m'y connaissais pas assez, et je m'amusais autant au Baron qu'à Slalom. [...] J'aimais bien la techno mais j'avais pas forcément de préférences entre par exemple la Hard, l'Acide, je les connaissais moins bien.¹⁷² »

Au cours de leur apprentissage des soirées techno, les participant·es deviennent progressivement capables de différencier les événements, et de hiérarchiser leur qualité en se distanciant de l'influence du groupe. Toutefois, même dans cette situation, l'idée de pratiquer cette activité collectivement demeure essentielle.

« Et c'est quoi que tu regardes pour déterminer à quelle soirée tu vas ?

Les line-up¹⁷³ et les potes.

Donc tu te synchronises avec tes amis ?

Ouais. Admettons sur Paris, si eux ils disent "Ouais on va cette soirée" bah je regarde la soirée, et si elle me plaît en général je les suis quoi.¹⁷⁴ »

L'entrée dans l'univers techno se fait généralement dans un contexte propice, caractérisé par suffisamment de temps libre et d'énergie pour sortir, veiller tard et s'engager dans de longues soirées. Dans cette optique, la plupart des enquêté·es déclarent avoir plongé dans cette pratique lors de périodes de vacances scolaires, souvent estivales. Cependant, la fréquentation des soirées se poursuit, à un rythme certes moins intense, avec le retour des obligations scolaires ou professionnelles. Ainsi, la pratique est en partie liée à la disponibilité biographique des participant·es, influencée par des conditions sociales favorables, expliquant du même fait les proximités sociales relativement importantes entre eux.

1.2 La prégnance du groupe au sein des soirées

L'importance des *befores* dans la pratique des soirées techno est notable. Ces événements informels qui précèdent la soirée principale permettent aux participant·es de se préparer mentalement et socialement à l'expérience à venir, souvent en se réunissant chez quelqu'un pour boire, discuter, écouter de la musique et parfois danser avant de se rendre à l'événement

¹⁷² Entretien avec Rémi.

¹⁷³ Voir lexique.

¹⁷⁴ Entretien avec Thomas.

principal. Ils sont particulièrement valorisés dans le cadre de la pratique des soirées techno : La soirée techno en elle-même peut être un événement intense et prolongé, caractérisé par une immersion sensorielle totale, où les rythmes répétitifs, les jeux de lumière et la puissance procurent aux participant·es la sensation d'un état de transe. Ainsi, les *before*s offrent aux participant·es l'opportunité de se détendre, de se "connecter" avec d'autres passionné·es de musique techno en créant une ambiance festive.

« Et avant d'aller en soirée, t'as des habitudes ?

*Les before*s !

Tout le temps ?

Bah ouais. On a deux habitudes, soit on fait before en se préparant, soit on se prépare avant séparément et on fait before juste après, en appart ou dans un bar, à St-Sauveur souvent. On fait les trajets ensemble, même quand c'est loin.

Ça, c'est important ?

Ouais. C'est un rituel de préparation. C'est très réglé, mais on s'en rend pas compte. T'arrives, tu papotes, après tu commences à boire, la musique elle augmente au fur et à mesure. Tu commences à danser, tout le monde est un peu bourré, puis après faut y aller. Et puis le trajet pour y aller tu dois attendre tout le monde parce que y en a qui ralentissent, y en a qui doivent faire pipi, ou qui sont trop bourrés¹⁷⁵. »

Les *before*s contribuent à créer une ambiance anticipative et excitante pour la soirée à venir. De ce point de vue, les discussions tournent en général autour d'anecdotes sur le groupe et ses précédentes soirées, sur la musique et les artistes attendu·es le soir même, ou sur le potentiel plus général de la soirée. Les *before*s permettent aux participant·es de partager des expériences, des histoires et des préférences musicales, et participent de ce point de vue à créer un sentiment d'appartenance à une communauté plus large de passionné·es de musique techno. Se "mettre dans l'ambiance" représente un processus qui passe par le collectif, comme le souligne l'extrait d'entretien. Cette synchronisation se manifeste également par l'idée de veiller les un·es sur les autres en s'adaptant au rythme du groupe et en supervisant l'inclusion de chacun·e de ses membres. Cette idée de veiller les un·es sur les autres se prolonge au cœur de la soirée : une fois sur place, les comportements s'autorégulent. Il faut faire attention à ce que tout le monde soit à l'aise, ce qui se manifeste notamment par des gestes et des regards échangés sur la piste de danse (petites interactions ou signes entre

¹⁷⁵ Entretien avec Claire.

participant·e·s tels que les regards portés autour de soi, parfois complices, le partage d'une cigarette ou d'une bouteille d'eau, les déplacements sur la scène pour veiller à ce que chacun·e ait sa place, les signes de pouces en l'air, etc.). De ce point de vue, la prise de produits psychoactifs se veut aussi être une activité de groupe, une façon de formaliser et de synchroniser le groupe par leur consommation simultanée, comme le souligne l'extrait d'entretien avec l'exemple de l'alcool. De même, de nombreux participant·e·s consomment des drogues pour la première fois en soirée techno : être accompagné est de ce point de vue capital, cela permettant à la fois d'obtenir conseils et informations, sentiment de sécurité et soutien potentiel. En analysant la soirée techno comme une pratique avant tout hédoniste, l'enthousiasme ressenti durant la soirée ne tient pas qu'à des sensations personnelles mais également à une "énergie" qui parcourt le groupe, le "vécu" étant partagé avec le groupe de proches. Ainsi, le bon déroulement de la soirée relève de la préservation de ce sentiment collectif : une importante partie du plaisir éprouvé dans la fréquentation des soirées techno tient à sa dimension sociale et collective¹⁷⁶.

1.3 Le renforcement d'un sentiment d'appartenance collective

En retour, la soirée techno offre au groupe un seuil d'expression de cette collectivité. Elle rapproche ses membres non seulement en représentant une passion commune, mais surtout en se matérialisant sous la forme d'une expérience partagée. Elle devient alors un cadre d'appartenance collective :

« C'est aussi le fait qu'on se retrouve entre nous, on passe de graves bons moments. On rigole beaucoup, on danse aussi mais on rigole beaucoup. Et je sais pas, il y a un peu cette idée de "on a trouvé notre truc". C'est un truc entre nous, on commence à connaître bien les gens ici, c'est cool franchement, j'aime trop. Dès que je vais voir des amis d'enfance, quand je retourne chez mes parents, dès que je rencontre des gens, c'est un truc dont je parle... ça fait partie de ma personnalité, on sort en soirée tech. Franchement j'adore. Mais j'y vais jamais seul, je suis pas assez fêtard pour ça. Je sais qu'il y en a, c'est complètement différent, mais moi la tech je la vis beaucoup dans le groupe et le social quand je suis en soirée. Pour moi c'est pas un truc que je fais seul. [...] Alors que pourtant en soirée je suis souvent tout seul, et souvent même je vais parler à des gens que je connais pas. Mais j'aime bien aussi le fait qu'on se retrouve au fumoir. C'est un peu contradictoire j'aime trop aller

¹⁷⁶ Etienne Racine, *Le phénomène techno : Clubs, raves, free-parties*. Éditions Imago, 2002.

en soirée techno avec plein de gens, mais d'un côté quand je suis dans la soirée j'aime bien être seul. »

Ce passage illustre plusieurs points : la soirée est conditionnée par le collectif, on sort "ensemble". Pour autant, elle laisse la possibilité une fois sur place de se libérer provisoirement du groupe. Les rapports au sein du groupe varient en fonction du type de soirées : à mesure que celles-ci grossissent, on autorise plus facilement les dispersions individuelles au sein de la masse¹⁷⁷. Pour autant, la "solitude" à laquelle se réfère implicitement l'enquêté·e ne signifie pas de passer sa soirée seul·e. Si plusieurs participant·e·s mettent en avant le caractère introspectif des soirées techno, en cela qu'elles leur permettent de se concentrer sur eux-mêmes durant l'écoute de la musique et la danse, c'est en général pour mieux signifier leur capacité, au sein de ces soirées, à se détacher du groupe pour partir à la rencontre de nouvelles personnes.

« Bah déjà le truc des soirée non-techno c'est que tu dances en cercle, je crois que ça me gêne un peu. J'aime bien danser face au DJ où tu sais, on est entre un groupe de potes, on se regarde un peu, parfois on danse un peu ensemble, mais t'es face au DJ, tu fais ton truc, c'est assez individualiste, mais en même temps je trouve pas, parce que tout le monde est autour de la même musique. Y en a plein qui vont dire que la techno, c'est grave individualiste, parce que tout le monde est face au DJ et que t'as pas d'interactions. Je trouve pas, parce que t'as des interactions avec tes potes et en plus vous êtes beaucoup plus autour de la musique tous ensemble, alors que...[...] je trouve que tu rencontres beaucoup plus de gens dans les soirées technos que dans les autres soirées que je pouvais faire avant.¹⁷⁸ »

La mise en exergue du principe d'individualité au sein des soirées techno tend de ce point de vue principalement à démontrer les possibilités pour l'individu qui l'exerce de s'affranchir de ses groupes sociaux établis pour se confondre dans la masse : on retrouve ici l'idée d'une société post-traditionnelle au sein de laquelle les relations se font sous la forme de choix affinitaires. La soirée techno, au-delà de renforcer des groupes affinitaires établis autour de sa pratique, se caractérise ainsi aussi sous la forme d'un espace de socialisation particulièrement efficace, en cela qu'elle facilite les rencontres et influence la composition de ces groupes préalablement établis. Néanmoins, si les principes de mixité sociale sont

¹⁷⁷ Béatrice Mabilon-Bonfils, *La fête techno : tout seul et tous ensemble*, Paris : Autrement, 2004. p.73

¹⁷⁸ Entretien avec Quentin.

souvent indirectement sollicités par les participant·es quant à leurs rencontres en soirée, ces recompositions affinitaires ne se font pas de façon “aveugle” : à travers le prisme queer, nous observons que la soirée techno consolide en premier lieu des liens “communautaires” au sein même de son public.

La soirée techno comme espace de socialisation

2.1 Un espace propice aux rencontres

Le lieu joue un rôle crucial en facilitant la socialisation entre les participant·es. La plupart des participant·es interrogé·es déclarent ainsi s'être rencontré·es dans ce contexte. Cet espace de socialisation est particulièrement efficace car il combine plusieurs éléments clés. D'abord, il offre un cadre de ritualisation sociale¹⁷⁹, avec des rituels spécifiques comme le rassemblement, l'entrée dans l'espace de la soirée et la danse, qui structurent les interactions et créent des liens entre les participant·es. De plus, il réunit une communauté partageant un intérêt commun pour la musique électronique et la fête, renforçant ainsi le sentiment de connexion entre les participant·es¹⁸⁰ et favorisant la construction d'une identité collective. Enfin, la soirée techno offre une expérience immersive intense, plongeant les participant·es dans un environnement sensoriel commun. En combinant ces éléments, les soirées technos deviennent des lieux privilégiés dans la construction de communautés sociales fortes. La plupart des enquêté·es rapportent s'être rencontré·es lors de soirées techno : c'est notamment de cette manière qu'Enzo, Claire et Clément ont fait la connaissance de Quentin et Thomas. De même, Charlotte a rencontré Pierre lors d'une soirée, puis Enzo, et ainsi de suite pour le reste du groupe. Cela démontre que des amitiés peuvent naître et perdurer dans ce cadre temporaire. En réalité, il est souvent nécessaire qu'un·e intermédiaire, qui connaît déjà la personne avant la soirée, facilite les rencontres.

« Ouais du coup on a rencontré Quentin au Name quand il était avec Thomas et gros coup de cœur, on voulait grave le revoir. On s'est dit “ouais vas-y oui faut trop qu'il traîne avec nous parce qu'on l'aime trop”¹⁸¹. »

¹⁷⁹ Pierre Bourdieu, *La Distinction: Critique sociale du jugement*. Les Éditions de Minuit, 1979.

¹⁸⁰ Michel Maffesoli, *Le Temps des tribus: Le déclin de l'individualisme dans les sociétés postmodernes*, Coll. Petite Vermillon, La Table ronde, 2000.

¹⁸¹ Entretien avec Claire.

« Et la plupart de mes potes que j'ai à Lille, enfin après je les ai rencontrés grâce à des potes que j'ai rencontré en soirée techno. Vu que tu es un peu désinhibé généralement en soirée techno, et que le contact est beaucoup plus simple, et puis vu que tu as un truc en commun déjà où tu sais que tu aimes la techno, le lien est facile, et c'est beaucoup plus facile d'aborder quelqu'un en soirée techno, genre tu vas lui demander ce qu'il pense du set ou un truc du style ou que ce soit amical ou plus, que d'aller aborder quelqu'un dans un café ou c'est beaucoup plus intrusif¹⁸²... »

Si certain·es des enquêté·es valorisent leurs capacités personnelles à se montrer sociables en soirée techno, une analyse approfondie démontre que même pour des individus se déclarant timides ou réservés, ce cadre offre une fenêtre de possibilités en la matière :

« Mais j'aimerais trop y retourner c'était génial. Que des rencontres et tout. Et en plus j'ai de la chance, je suis une personne ultra sociale, je vais vers les gens tu vois ? Donc j'avais aucune difficulté à m'intégrer dans les soirées, en soit j'avais mon groupe avec qui j'y allais mais je savais très bien que moi je suis un petit papillon qui aime bien aller voir les gens parler, danser et tout¹⁸³. »

« Je suis très introverti, mais des fois je suis surprenant. Et des fois j'ai tendance à être plus à l'aise avec des gens que je connais pas, parce que je les connais pas¹⁸⁴. »

De fait, le lieu offre une multitude de possibilités en termes de rencontres : les individus se mélangent au sein de la piste de danse, discutent avec d'autres lors de leurs pauses, etc. Les free-parties et les festivals, se déroulant le plus souvent en extérieur, offrent un cadre particulièrement propice aux rencontres, en permettant aux individus de s'éloigner de la scène pour explorer plus librement l'espace. Les participant·es ayant déjà participé soulignent notamment ce point à partir de l'idée d'un "vagabondage" en soirée techno.

« Non, on reste pas toujours avec le groupe, ça dépend. Parfois, on est vraiment vagabonds, à chaque fois on part et tout. Surtout cet été quand on allait dans des gros trucs, chacun fait sa vie, on se retrouve à la sortie. Bah en plus moi avec mon meilleur pote, Adam, on écoutait pas trop la musique techno à chaque fois, juste on se baladait dans

¹⁸² Entretien avec Quentin.

¹⁸³ Entretien avec Thomas.

¹⁸⁴ Entretien avec Rémi.

les soirées, c'était des open air¹⁸⁵ énormes, on parlait à des gens, on écoutait quasiment pas¹⁸⁶. »

Ces sorties favorisent la création de groupes affinitaires temporaires, pour lesquels un sentiment de proximité diffuse (passion pour le même type de soirées comme centre d'intérêt commun) suffit à créer du lien. À travers des entretiens réalisés, on observe cependant que ce qui caractérise la différence entre la création de ces groupes affinitaires temporaires et ceux permanents, c'est un sentiment de proximité plus fort, généralement renforcé par la conscience d'appartenir à la même catégorie sociale ou à une même communauté réduite, en l'occurrence queer.

2.2 Des mécanismes de sélection

Des mécanismes de sélection implicites sont de ce fait à l'œuvre à chaque étape de la rencontre : les individus se jaugent à partir de critères esthétiques (tenue vestimentaire, style), de préférences en matière de musique et de soirées, et de leurs comportements respectifs au sein de la soirée (prise de l'espace, bienveillance envers les autres), comme démontré précédemment. Cette grille de lecture des autres participant·es favorise ainsi les connexions au sein même des communautés queers et féministes.

« Oh si parfois les interactions c'est drôle. [...] ça part toujours d'un regard et après tu commences à danser avec la personne, généralement après ça s'arrête mais parfois juste tu danses avec la personne tu discutes même pas [...]. Ouais, mais tu sens quand il y a un très bon feeling, quand tu es à fond sur la musique. C'est plus avec les filles¹⁸⁷. »

« En vrai, c'est selon la vibe (l'énergie) que dégage la personne. J'ai un peu la faculté de capter si elle a une bonne aura ou pas la personne. Et aussi genre le style, le style vestimentaire ça aide aussi un peu, quand tu te reconnais ou que t'aimes bien le style là de la personne, bah c'est un peu plus facile pour aller vers elle je trouve¹⁸⁸. »

Ces mécanismes de sélection font ainsi apparaître tout un ensemble d'attentes réciproques ; englobant des considérations esthétiques (comme l'illustre l'extrait ci-dessus) mais

¹⁸⁵ Voir lexique.

¹⁸⁶ Entretien avec Clément.

¹⁸⁷ Entretien avec Quentin.

¹⁸⁸ Entretien avec Thomas.

également sociales : performer une identité queer au travers de la danse et du comportement peut être attendu, et s'apparente même parfois à une pression intériorisée de la part des participant·es. Un ensemble de normes régit et ajuste ces comportements : une expression alternative du genre à travers la tenue est généralement valorisée, mais ne doit pas laisser l'impression d'être dans le "paraître", de même l'extraversion et l'extravagance sont mises en valeur, mais elles doivent laisser place aux expressions des autres individus, ne pas « empiéter » sur le reste de la communauté. La drague en soirée joue un rôle clé, mais là encore les participant·es lui opposent un ensemble de codes tacites : les soirées technos ne doivent pas devenir des lieux de séduction en premier lieu, et des tentatives trop explicites de drague sont socialement sanctionnées.

« Si je me fais draguer, je dis pas à la personne "dégage". Ça dépend de la personne. J'avoue que moi j'aime pas aller voir les gens donc si la personne vient pas vers moi j'irai pas la voir. J'ai la flemme de passer pour un mec lourd ou quoi, je sais pas. Tu peux vite être chiant sans t'en rendre compte, alors je sais pas¹⁸⁹. »

« Bah ça dépend de qui, ça dépend comment en vrai. Il y a déjà des mecs qui m'ont dragué, ça m'a grave dérangé, trop intrusif. La drague en général, je trouve ça un peu gênant. Enfin ça peut être le lieu, mais si t'as l'état d'esprit qui va avec. En fait les limites elles sont très facilement franchises. Il y a des gens qui aiment bien, je sais que par exemple Quentin, en soirée il drague souvent. Après il est toujours respectueux tu vois, ça dépend comment c'est fait, ça dépend de qui le fait¹⁹⁰. »

Si la drague en soirée reste un vecteur de socialisation, elle est fortement conditionnée par les valeurs de respect et de consentement de l'autre, et ne doit en aucun cas nuire à l'ambiance *safe* de l'environnement. De ce point de vue, ce sont les interactions amicales qui sont privilégiées par les participant·es, bien qu'elles se limitent la plupart du temps à certaines catégories sociales : plusieurs enquêté·es expliquent ainsi qu'il leur semble plus simple de nouer des relations avec des femmes ou avec d'autres personnes queers. Pour autant, certain·es enquêté·es reconnaissent qu'intégrer un groupe préalablement constitué fait intervenir certaines pressions intériorisées relatives à une "performativité queer" :

¹⁸⁹ Entretien avec Clément.

¹⁹⁰ Entretien avec Claire.

« Tu peux vite avoir l'impression de pas faire assez. Il faut être à la hauteur quand tu vas en soirée. Si tu es moins présent, ça se ressent vite¹⁹¹. »

« Il faut vraiment faire ses preuves, il faut que t'arrives à t'installer dans le truc, de l'extérieur ça ressemble vraiment un noyau soudé. En vrai moi il m'a fallu un an pour être à l'aise dans le groupe¹⁹². »

« Je sais aussi qu'on a des rôles, et ça c'est un problème dans tous les groupes d'amis je pense, mais c'est vraiment marqué au niveau des personnalités, surtout quand on est queer, je trouve, c'est que plus tu es extraverti, plus tu seras mis en valeur. Je sais que par exemple Rémi, des fois il a beaucoup de mal parce que c'est quelqu'un de plus effacé, de plus introverti, et c'est dur d'avoir de l'importance dans ces trucs là. Et ça vient de tout ce truc du monde de la fête, "ah t'es drôle en soirée, ah tiens, on va te réinviter", "ah t'es stylé ? ah tiens, on va te réinviter". Et ça c'est malsain, moi je dis que c'est malsain parce que je le pense profondément. Après ça, c'est historique. C'est comment on a été sociabilisé dans nos identités queer et comment l'identité queer est présente en société¹⁹³. »

L'enquête met ainsi en lien ces mécanismes de sélection avec des processus de socialisation propres aux milieux queer. De la même manière, la drague est une pratique qui cristallise des tensions en soirée techno : la plupart des enquêté·es font valoir leur volonté de s'émanciper de rapports centrés sur le "potentiel sexuel" ou romantique d'une personne. Si pour certain·es, la soirée techno représente une prolongation des rapports de séduction hétéronormatifs, d'autres, au contraire, perçoivent dans ces soirées le moyen de tourner à la dérision ces rapports par la fluidification des liens affinitaires amicaux et romantiques.

« Et il y a ce "potentiel sexuel". Finalement, c'est un "potentiel sexuel". [...] Ouais, on retrouve quand même cette hypersexualisation [...] j'ai l'impression qu'on est un peu condamné à ça. De toute façon on est constamment en train de reproduire des rapports hétérosexistes¹⁹⁴. »

« Bah si la personne m'intéresse (romantiquement), pourquoi pas, sinon non. Mais je suis pas fermé. Mes potes sont à peu près dans le même état d'esprit. Parfois ils se choppent

¹⁹¹ Entretien avec Pierre.

¹⁹² Entretien avec Rémi.

¹⁹³ Entretien avec Enzo.

¹⁹⁴ Ibid.

entre eux (rit) je pense qu'à partir du moment où c'est un groupe queer assez open, souvent on se choppe mais enfin c'est amical tu vois. C'est dans le feu de l'action de la soirée. Tu vois Clément ? On se choppe souvent en soirée, mais on est, on est méga potes, c'est juste comme ça¹⁹⁵. »

Ce témoignage met en lumière certaines formes de libération vis-à-vis des normes hétéronormatives en matière de drague et de séduction. La soirée techno est donc un espace d'expérimentation pour la communauté queer, au sein duquel les groupes déjà constitués s'élargissent en intégrant de nouveaux individus aux caractéristiques identitaires proches, et par lequel elle réinvente les frontières entre rapports affectifs amicaux et romantiques. L'observation empirique des évolutions des rapports sociaux entre les enquêté·es sur plusieurs mois témoigne de la structuration de nouveaux groupes affinitaires par la soirée. Ces groupes affinitaires interagissent entre eux durant les soirées technos et en dehors, ce qui permet de voir progressivement émerger un nouveau milieu social "techno-queer", constitué d'individus revendiquant une identité queer et fréquentant régulièrement les soirées techno.

Diffusion des savoirs et élaboration d'une « communauté techno-queer »

3.1 La « révélation »

Au fil des entretiens, l'idée d'une « révélation » agissant au contact des soirées techno est établie, portant à croire que la soirée techno constitue une espèce de rupture avec des expériences festives précédentes, en répondant à un « désir latent, non objectivé¹⁹⁶ ».

« Lui (au sujet d'un ami qui jusque-là ne semblait pas particulièrement intéressé ou attiré par la musique techno), c'est depuis qu'il est allé à Gent, il a fait un évènement techno là-bas, il est revenu de Gent et il m'a dit, "c'était tellement bien" et je pense qu'il y a un truc où il est rentré beaucoup plus dans la techno à partir de ce moment-là. Il a découvert la techno aussi sous un autre angle, dans une autre ville, dans un espace beaucoup plus grand avec des artistes différents aussi peut-être. Et du coup il a tellement kiffé. Ça l'a un peu changé¹⁹⁷. »

¹⁹⁵ Entretien avec Quentin.

¹⁹⁶ Etienne Racine, *Le phénomène techno : Clubs, raves, free-parties*. Éditions Imago, 2002.

¹⁹⁷ Entretien avec Charlotte.

Ce que souligne l'enquêtée à travers le verbe « changer », c'est qu'en parallèle de la découverte du style musical et de ce type de soirée, l'ami en question s'est mis à appliquer dans sa vie quotidienne des codes esthétiques relatifs à la techno (tenue, expressions verbales, etc.). Pour autant, si la sensation d'une « révélation » ressentie face à la découverte de ce type de soirée est décrite par plusieurs de nos participant·es, une analyse approfondie dans leur immersion dans ce type de soirée fait apparaître une construction sociologique de cette révélation : pour avoir lieu, certaines dispositions sont nécessaires. Ainsi, les participant·es qui expérimentent cette révélation reconnaissent la présence au préalable d'au moins un (sinon plusieurs) amateur·ice de techno dans leur entourage et des formes d'initiation à ce type de musique par l'intermédiaire de ce·cette amateur·ice. En outre, sa présence lors d'une première expérience des soirées techno est souvent rapportée. L'amateur·ice en question prend alors le rôle de « guide » au sein de la soirée, sa présence permet notamment de recueillir des conseils et des recommandations sur les attitudes à adopter, ainsi qu'une prévention sur les risques liés à certains comportements. En réalité, l'immersion dans ce type de soirée relève davantage d'un processus d'acculturation par les pairs, impliquant une sensibilisation à ses particularités : il est souvent nécessaire, par exemple, d'arriver en soirée techno avec un ensemble d'a priori positifs, pour que la musique, et dans une plus large mesure la soirée, soient perçues comme agréables. De ce fait, si le premier enjeu dans l'élaboration d'une communauté « techno-queer » est d'apprécier -et de faire apprécier- la musique techno et ses pratiques festives, cet enjeu nécessite dès le départ l'implication des pairs et la transmission d'un ensemble de savoirs relatifs à la techno.

3.2 L'apprentissage

Effectivement, comme mentionné précédemment, la formation d'un groupe social amateur·ice de techno repose en partie sur un système de « greffe » : l'un des plaisirs de la techno réside dans le fait de la faire découvrir à d'autres et de partager sa passion. Ce système peut parfois ressembler à une forme de « prosélytisme¹⁹⁸ » : le fait d'être à l'origine d'une « conversion » ou d'une « révélation » chez l'un de ses pairs est notamment une source de fierté personnelle et permet d'être perçu·e comme un·e « modèle » au sein de la communauté.

« Je pourrais pas te dire (au sujet des sous-genres musicaux). Faudrait que je demande à Quentin, je suis pas assez calée pour te dire. C'est un peu l'expert du groupe, Enzo aussi¹⁹⁹. »

¹⁹⁸ Etienne Racine, *Le phénomène techno : Clubs, raves, free-parties*. Éditions Imago, 2002.

¹⁹⁹ Entretien avec Charlotte.

« Mais moi en vrai j'écoute de la techno mais je suis pas non plus... en fait Enzo et Quentin, ils sont puristes là-dedans. Enfin, pas puristes, mais ils sont graves calés sur le sujet. Quand ils ont une conversation techno parfois t'es là, tu comprends rien. Même Claire en soi, elle connaît pas mal de trucs²⁰⁰. »

Souvent passionné·es, les amateur·ices de techno s'engagent activement dans un travail d'initiation et de transmission des connaissances sur ces pratiques auprès de leurs pairs, comme le souligne Claire dans l'extrait d'entretien. En parallèle, des archétypes ou « figures types » émergent au sein de la communauté. Le professionnel, ou « puriste », représente l'individu le plus investi au cœur de la scène techno, alliant une expérience des pratiques festives relativement ancienne à des connaissances théoriques et techniques approfondies sur l'univers musical (genres, sous-genres, histoire, artistes, etc.). À partir de cette figure type, une hiérarchisation des autres membres se met en place en fonction de leur intégration à la scène, dévoilant un spectre s'étendant du plus « *insider* » au plus « *outsider* ». On retrouve ainsi des figures telles que « l'extrémiste », fréquentant assidûment les soirées technos et à la recherche constante de nouvelles sensations fortes, ou encore la « maman », qui encadre le groupe et veille au bon déroulement de la soirée, comme évoqué plus tôt à partir de l'exemple de Claire. Ces archétypes se recoupent et évoluent dans le temps, offrant aux participant·es la possibilité de façonner leur identité sociale en suivant des modèles et des contre-modèles.

Cette hiérarchisation des modèles implique également une différenciation des niveaux de respectabilité au sein du groupe : les participant·es ont tendance à se tourner vers le « professionnel » pour obtenir des avis et des conseils sur les comportements à adopter en soirée ou pour enrichir leur compréhension de la pratique, sa voix est dès lors davantage entendue. En retour, l'individu incarnant cette figure type peut choisir de sélectionner les personnes à qui il transmet ses connaissances, et décide dans une certaine mesure quels profanes doivent le rester. Bien entendu, les autres membres du groupe peuvent également considérer ne pas avoir besoin de recueillir de connaissances supplémentaires, comme mentionné dans l'extrait d'entretien avec Clément. Néanmoins, celles et ceux choisissant d'approfondir leur compréhension de l'univers musical au-delà de leurs pratiques festives font l'objet d'un « apprentissage », les laissant évoluer de « débutant·e » à

²⁰⁰ Entretien avec Clément.

« connaisseur·e²⁰¹ ». Les participant·es arrivent progressivement à différencier les types de soirées entre elles et les différences musicales en leur sein. Elles·ils font des choix, adoptent des postures, et une vision personnelle de l'univers techno en même temps qu'elles·ils développent leur réseau social. Ce réseau social intègre de fait des individus aux conceptions de la techno relativement proches. Il est en effet important de noter que les processus d'apprentissage et de transmission ne concernent pas que des savoirs techniques en matière de musique techno et de pratiques festives. En parallèle, les personnes perçues comme « professionnelles » livrent leur propre conception idéologique de la techno et diffusent un « idéal » de la soirée techno. Dans le cas étudié, une conscience queer émerge et se propage parallèlement aux savoirs techniques : les connaisseur.es transmettent prioritairement des connaissances relatives aux liens historiques entre la musique techno et les communautés originellement impliquées, promeuvent des styles de techno qui leur semblent plus en lien avec les revendications initiales du mouvement, comparent différents types de soirée en fonction de leur public, de la place accordée aux minorités en son sein, de la ligne politique revendiquée par les structures, etc. La diffusion de ces savoirs ne se fait pas uniquement verticalement : leur mémorisation par les destinataires suit quant à elle un mécanisme de sélection qui n'est pas anodin : l'intérêt que ces dernier·es leur prêtent dépend en partie du sens que ces savoirs donnent à leur action. Les savoirs se dotent notamment d'un sens particulier -et d'une valeur affective- lorsqu'ils conduisent certains individus à se sentir davantage représenté·es dans l'univers musical, comme le suggère l'extrait ci-dessous :

« Tu connais des sous-genres ou pas ?

Pas trop, non. Je les ai connus parce que j'avais mon ex qui était DJ, donc du coup, j'avais été briefée dessus. Mais c'est pas des informations que j'ai retenues après.

Est-ce qu'il t'a transmis, par exemple, des connaissances historiques par rapport à la tech ?

Ouais, c'était plus ça que j'ai retenu, au final. Genre, comment ça a été créé, par qui surtout. Et le "par qui", en vrai, ça m'a beaucoup marquée. Parce que, bah, du coup, je me sens un peu plus la bienvenue.

Tu te sens plus investie dans l'univers techno ?

Ouais, c'est ça, en fait. Parce que je pense qu'il y a un peu ce truc où genre... Enfin, je sais qu'en tant que personne noire, en tant que personne racisée en général, probablement, mais je parle de mon expérience en tant que personne noire, je sais que quand je parlais à mes

²⁰¹ Etienne Racine, *Le phénomène techno : Clubs, raves, free-parties*. Éditions Imago, 2002.

sœurs du fait que j'allais en soirée techno, il y avait un peu ce truc où... Enfin, faut pas le dire à voix haute, mais il y avait un peu ce truc sous-jacent de "c'est un peu un truc de blanc". Et le fait d'apprendre que, historiquement, non, pas vraiment en fait, c'est toujours assez cool à savoir. Genre, de savoir que ouais, t'es la bienvenue, en fait. Et que c'est grâce à des gens comme toi que c'est un milieu qui existe. C'est toujours cool à savoir.²⁰² »

3.3 La professionnalisation

Ces trajectoires peuvent amener à la structuration d'une communauté au sens politique : à mesure que les savoirs (en termes de connaissances techniques et de conceptions idéologiques) et les normes culturelles se transmettent au sein des groupes investis par une culture techno, cette diffusion s'accompagne de possibilités d'engagement a posteriori des participant·es.

« C'est aussi l'occasion de rencontrer des personnes dans le milieu artistique, genre la techno c'est un milieu où tu rencontres beaucoup de gens, que ce soit professionnel ou même personnel, et ça m'enrichit. Là j'ai un groupe de potes qui a créé un collectif safe et queer, parce qu'ils se sont rendus compte qu'à Paris y avait des comportements pas très "safe" donc ils se sont dit "on va créer le nôtre". Mon pote était designer, il a commencé à mixer à côté, y en a qui font des shows, des performances artistiques, c'est pas vraiment du drag mais un peu dans ce style. L'une d'eux en a fait une durant la soirée par exemple²⁰³. »

Certaines personnes peuvent décider de se professionnaliser au sein de la scène techno à l'issue du processus "d'apprentissage". Les exemples de Quentin, Jona et Margaux sont ici les plus illustratifs. Quentin, après avoir participé pendant plusieurs années aux soirées techno, décide de se lancer dans le mixage dans un bar de la ville. Il s'appuie ainsi sur les connaissances techniques qu'il a acquises, ainsi que sur les réseaux qu'il a préalablement constitués pour attirer à son tour un public : de ce point de vue, sa respectabilité tient en partie au fait qu'il soit perçu comme "professionnel de la techno" au sein des différents groupes affinitaires, lui assurant une certaine forme de crédibilité en tant que DJ. Un autre exemple illustratif est celui de Jona : en parallèle de lui avoir fourni un cadre propice d'expression artistique (notamment à travers la découverte du maquillage), les soirées technos ont également été pour elle l'occasion de socialiser avec plusieurs individus actifs

²⁰² Entretien avec Jona (cf. annexe 1).

²⁰³ Entretien avec Thomas.

dans la scène drag lilloise (cf. annexe 1). On peut raisonnablement supposer que ces deux dispositions ont influencé dans une certaine mesure l'intégration de Jona au sein de la scène drag de la ville. En retour, Jona indique avoir pu mobiliser le capital social acquis au travers de sa pratique du drag pour être "bookée" (invitée à performer) en soirées techno et ainsi professionnaliser son implication dans ces événements festifs.

« J'avais commencé le drag à la scène ouverte du Sidragtion²⁰⁴, et j'ai été repérée par une DJ qui m'a booké du coup dans plusieurs soirées tech après. Et du coup c'était comme ça que j'ai commencé un peu à la base²⁰⁵. »

De la même manière, c'est à la suite d'une fréquentation assidue des soirées techno, et plus particulièrement d'une soirée qui l'a particulièrement marquée, que Margaux envisage de se professionnaliser en tant que DJ. Lors de cette soirée, Margaux est marquée par le set de la DJ Honey Dijon, dont elle ne manque pas de préciser durant l'entretien l'identité en tant que femme trans : l'enthousiasme de la participante à ce propos laisse de fait supposer un effet « d'identification queer » ressenti par la participante lors de ce set, qui inaugure son envie de se professionnaliser en tant que DJ elle aussi.

« Mon premier émoi en soirée c'était sur la musique d'Honey Dijon, une DJ. Les premières fois où je me suis dit "ok mais c'est trop bien" c'est quand j'étais au lycée, j'écoutais plutôt du rock, des trucs comme ça, et je suis allée à St-So pour la première fois. Après je suis allée en club, après je suis allée dans les festivals, et ouais mes premiers émois c'était sur de la techno et de la house, je pourrais jamais cracher sur ces deux trucs, parce que j'ai commencé par écouter ça, et je me suis même dit pour la première fois "purée devenir DJ ce serait cool" sur de la techno. [...] Honey Dijon, c'est une DJ de musique house queer, c'est une femme trans. Je la soutiens depuis le début. C'était mon premier émoi. Et du coup chemin faisant tu découvres d'autres choses, c'est trop bien, Parce que ton esprit s'ouvre à plein d'autres trucs. C'est pour ça que maintenant je peux me permettre de mixer²⁰⁶. »

Elle mobilise pour ce faire les groupes sociaux qu'elle s'est constitués autour de cette pratique, et plus largement la communauté queer amatrice de techno dans laquelle elle s'insère, afin de fournir une visibilité aux événements auxquels elle participe.

²⁰⁴ Voir lexique.

²⁰⁵ Entretien avec Jona (cf. annexe 1).

²⁰⁶ Entretien avec Margaux.

« Je mixe souvent pour les soirées queer. J'ai mixé à Slalom pour l'after²⁰⁷ de Drag Race France. Après au Lokka c'est souvent des soirées queer donc je mixe pas mal dans le milieu queer à Lille. Si je devais définir le public c'est un peu ça en fait le public pour lequel je mixe. Parce que je mixe aussi au Bingo Drag à Saint-So, je suis résidente au Bingo, donc je mixe pas mal dans les soirées queer²⁰⁸.

Ainsi, la dimension collective de la soirée techno fournit aux participant·es un moyen de solidifier leur réseau social et de l'étendre à de nouveaux groupes. Ce faisant, en parallèle de la structuration de nouveaux groupes sociaux se joue souvent celle d'une communauté queer locale, par effet d'entrecroisement. La techno, bien qu'elle fournisse un référentiel d'appartenance commun à tous·tes ses participant·es, semble favoriser dans certains cas l'apparition de sous-groupes au sein de sa communauté. Les sentiments de proximité et d'identification réciproques de ses membres permettent de tisser des liens forts, eux-mêmes permettant par la suite la structuration d'une scène techno queer, par la professionnalisation de certain·es de ses participant·es.

Il serait toutefois réducteur de considérer que la structuration d'une communauté « techno-queer » vise uniquement à regrouper des individus partageant des similitudes sociologiques. Elle représente souvent l'intermédiaire d'initiatives politiques locales et dissimule en elle un projet utopique qui réémerge face aux lacunes d'une utopie originelle non réalisée. Alors même que la scène se tourne désormais vers des enjeux politiques plus concrets, ancrés dans la réalité²⁰⁹, une utopie techno persiste en filigrane. Le débat sur la techno en tant qu'action politique soulève des questions importantes. La science politique met en évidence deux formes de participation politique : la participation conventionnelle et la participation protestataire. Cependant, la participation au politique peut aussi être appréhendée comme un ensemble de relations intimes que tissent entre eux les citoyens²¹⁰. Pour Béatrice Mabilon-Bonfils, la musique techno est une manifestation de cette forme originale et contemporaine de construction d'un être-ensemble politique, la "participation politique affinitaire²¹¹". L'objectif est plutôt de rechercher une alternative aux formes

²⁰⁷ Voir lexique.

²⁰⁸ Entretien avec Margaux.

²⁰⁹ Tanguy Descamps, Louis Druet, *Techno et Politique : Étude sur le renouveau d'une scène engagée*. Mémoire de recherche en science politique, L'Harmattan, 2017.

²¹⁰ Béatrice Mabilon-Bonfils, *La fête techno : tout seul et tous ensemble*, Paris : Autrement, 2004.

²¹¹ Ibid.

classiques du jeu politique et de contourner les institutions, plutôt que de chercher à les influencer ou à s'y appuyer. Bien que certains soirées techno se déroulent en dehors des cadres institutionnels, elles ne s'excluent jamais réellement de la société : elles sont l'expression de notre « socialité²¹² » et s'incluent à bien des égards dans des répertoires d'action préexistants.

²¹² Ibid.

Chapitre 6 : Imaginaires politiques et initiatives locales : une nouvelle utopie techno ?

« C'est utopiste comme vision. Mais non je la partage c'est vrai. [...] Enfin ouais vraiment la scène techno c'est une bulle, tu vises un idéal dans tes valeurs, mais pas tout le monde. Genre vraiment les gens qui partagent cette vision de la techno comme un truc contestataire, comme un lieu de gauche queer qui se veut militant, c'est pas tout le monde. Mais oui perso je suis d'accord avec cette vision-là ou tu recherches un idéal et c'est un peu une petite pause de la société où tu es dans la musique avec des gens qui te ressemblent et qui idéalement, partagent les mêmes valeurs que toi²¹³. »

L'évolution de la scène techno contemporaine révèle un paysage complexe où se mêlent des dynamiques de commercialisation croissante et des aspirations persistantes à la contestation politique. Historiquement ancrée dans les marges de la société, la culture techno a été le terreau fertile d'un projet contestataire incarné par les free-parties et porteur d'une vision alternative de la société. Cependant, au fil des décennies, cet élan contestataire semble s'essouffler, tandis que la reprise commerciale de la scène techno réduit sa dimension politique à des discours performatifs intégrés à la culture dominante. Pourtant, au cœur de cette évolution, la communauté queer, présente depuis les origines de la scène techno, continue d'utiliser ces espaces pour se structurer et faire valoir son importance. Ces tensions reflètent-elles la persistance d'une lutte pour l'hégémonie culturelle ou ne sont-elles que l'illustration de la reprise commerciale et performative d'enjeux identitaires, perceptible à travers le concept « d'homonormativité » ? En réalité, au-delà de l'intégration de ces enjeux aux discours des structures d'accueil, nous observons à partir des entretiens réalisés qu'une partie de la minorité queer continue à promouvoir des initiatives politiques ancrées dans le réel et adossées à l'analyse critique d'une scène musicale mainstream qui les invisibilise en partie. A quels imaginaires politiques la construction d'une conscience collective queer laisse place ? La culture techno voit ses représentations utopiques contestataires évoluer en parallèle de la société dans laquelle elle s'inscrit. Ses acteurs témoignent d'une politisation parfois pourvue ou enrichie par cette même culture, et imprégnée de certains courants théoriques extérieurs. L'idée d'une convergence des luttes est de ce point de vue régulièrement sollicitée : cette idée témoigne de la conviction que la musique techno peut s'avérer être un moyen de défendre les droits des minorités au-delà même des enjeux relatifs

²¹³ Entretien avec Quentin.

à la communauté queer. Un large panel de moyens est mis en place pour exercer des initiatives politiques locales. Selon Angela Davis, en l'absence de canaux politiques conventionnels et de la possibilité de faire entendre son point de vue à travers les médias dominants, « les représentations esthétiques critiques des problèmes sociaux doivent être considérées comme constituant des actes sociaux et politiques forts²¹⁴ ». Ainsi, l'utilisation du corps queer et de ses représentations esthétiques continue d'être porteur de revendications politiques. De même, l'engagement des DJ et des collectifs, dans la sélection des espaces investis et le choix des artistes à promouvoir illustre de nouvelles initiatives locales de contestations politiques. Enfin, les représentations militantes de certain·es participant·es tendent à réintroduire la pratique festive au cœur d'un répertoire d'action politique.

L'utilisation du corps queer : déconstruire les normes de genre et d'orientation sexuelle

1.1 Fondements théoriques : une analyse socio-anthropologique du corps queer

En portant une attention particulière aux représentations des participant·es queers à la soirée techno et à leurs fondements anthropologiques, on peut envisager la soirée queer-techno comme une "hétérotopie", concept repris par Jean-Christophe Sevin²¹⁵, qui s'appuie sur la notion de Foucault pour décrire des "lieux réels et effectifs", constituant des utopies concrètement réalisées. Les soirées technos seraient de ce point de vue des espaces qui se situent en dehors de tout lieu commun, malgré qu'ils soient localisables. Les travaux de Foucault soulignent à cet égard que l'un des vecteurs permettant d'accéder à cette utopie est le corps. Les pratiques telles que le maquillage ou l'expression vestimentaire confèrent au corps sa dimension utopique, bien au-delà de la simple amélioration esthétique, en cela qu'elles le déplacent vers un autre espace. Ainsi, ces pratiques "déracinent le corps de son espace habituel" pour le projeter dans un univers symbolique²¹⁶. Ce processus cherche à donner aux corps queer la possibilité de s'exprimer et de manifester une façon d'être au corps qui transcende les normes traditionnelles de genre et de sexualité.

²¹⁴ Maxime Cervulle, Nelly Queremer, Florian Vörös, *Matérialismes, cultures et communication*, Tome 2. Paris : Presse des Mines, 2016.

²¹⁵ Jean-Christophe Sevin, « Hétérotopie techno ». *Ethnographiques* n. 3, 2003, pp. 1-27

²¹⁶ Michel Foucault, « Des espaces autres », *Empan*, vol. 54, 2004, pp. 12-19.

De ce point de vue, les travaux de Mathias Quéré peuvent être utilisés pour comprendre le concept de « corps queer militant²¹⁷ » : le corps queer se distingue par ses pratiques de subversion, telles que le drag, et ses identifications distinctes. Les soirées technos quant à elles offrent un espace sûr où le corps peut s'exprimer librement. En reprenant les travaux de Wittig au sein des théories queer²¹⁸, l'hétérosexualité est ici analysée comme un régime politique, ou une "technologie biopolitique destinée à produire des corps hétérosexuels". La théorie queer se serait dès lors développée à travers un processus de "déterritorialisation de l'hétérosexualité" et donc du corps, en marquant une résistance aux processus de normalisation. Les soirées technos queer deviennent de ce point de vue des espaces de résistance aux normes de genre. Elles offrent une expérience où les corps se rencontrent en se définissant comme queer.

1.2 D'une démarche personnelle à une démarche politique

« Je n'ai pas le sentiment que ce soit toujours une démarche politique, autant que ce soit une démarche personnelle. Les moments où j'ai été booké sur scène, je peux un peu plus voir le portant politique de ça. En vrai, j'aurais été sur le cul si je m'étais vue moi, à 19 ans, quand je commençais à aller en soirée techno, si je m'étais vue moi, aujourd'hui, sur scène, ça aurait eu un impact de fou sur la moi de 19 ans. Mais je sais que les progrès que j'ai fait, le cheminement que j'ai fait grâce à la techno, c'était un cheminement personnel, c'est quelque chose qui n'a probablement pas aidé grand monde, en vrai. J'imagine que ça a ouvert un peu les esprits de mes potes à qui j'en parlais ou avec qui j'allais en soirée. Mais ce n'était pas... Après, en vrai, je n'en sais rien. Je ne sais jamais²¹⁹. »

La question de la portée politique de son implication dans les soirées techno suscite une certaine confusion chez l'enquêtée, qui initialement perçoit cette démarche comme une recherche personnelle d'émancipation. Cependant, elle reconnaît progressivement l'influence que cette visibilité lui confère, en imaginant son "moi" initial, au début de sa participation aux soirées techno, se produire sur scène comme elle le fait actuellement. En se référant aux travaux d'Inès Liotard, on peut envisager trois niveaux d'engagement politique au sein des

²¹⁷ Inès Liotard, « Des soirées techno queer parisiennes à une épistémologie du corps queer. » *Corps*, n. 20, 2022, pp 187-199.

²¹⁸ Maxime Cervulle, Nelly Queremer, Florian Vörös, *Matérialismes, cultures et communication, Tome 2*. Paris : Presse des Mines, 2016.

²¹⁹ Entretien avec Jona (cf. annexe 1).

soirées techno : une identité queer alignée sur une lutte politique, un militantisme organisé en tant que groupe social porteur de revendications, ou la volonté de s'affirmer à travers une transgression perçue par les participant·es²²⁰. Même les soirées technos dites "mainstream", accessibles à un large public, ne sont ainsi pas dépourvues d'un certain degré d'engagement. En se concentrant sur les deux derniers niveaux d'engagement, on constate que le militantisme se manifeste à travers l'utilisation de rassemblements (les soirées) et la mise en visibilité de corps queer. L'engagement militant du corps queer réside dans sa volonté de briser les normes conventionnelles. Dans la prolongation de cette idée, Arnie Kantrowitz souligne que, même si les soirées technos ne politisent pas nécessairement celles et ceux qui viennent s'y amuser, elles renforcent "le sentiment de confiance dans la capacité collective à libérer l'expression d'une sensibilité queer²²¹". Indépendamment de l'engagement individuel, c'est donc par la subversion des normes que le militantisme queer s'exprime dans les soirées techno observées durant notre enquête. Du premier au troisième niveau d'engagement politique, le corps queer devient un agent de subversion des normes binaires (masculin/féminin) et/ou hétérosexuelles. Dans sa thèse, Zoé Adam²²² reconnaît les corps queer comme des espaces de création et de résistance selon trois axes : artistique, militant et quotidien : nous observons sur notre terrain d'enquête l'entrecroisement de ces trois axes, au travers des « techniques d'invention de soi, de subversion des normes corporelles, sexuelles et de genre ». Le drag, en essor dans les soirées techno depuis quelques années, illustre sans doute le mieux ces techniques de subversion.

« Les connexions entre le milieu drag et la scène techno, c'est un gros point positif de la scène techno lilloise [...] ça annonce la couleur, ouais. Et de toute façon les drags ont un engagement politique au niveau des soirées qui est fort. Tu vois une dragqueen en soirée, tu sais à quoi t'attendre. Merci à ces drags quand même qui kiffent la techno, Stargirl par exemple. Elles font un gros travail aussi. Il y a quand même un gros projet queer friendly derrière quoi. Et vraiment c'est super. Ouais, parce que les artistes queer dans le monde électronique en vrai, il y en a pas tellement. Il y a des femmes et encore pas beaucoup, mais il y en a. Mais queer, waouh. Pour les faire monter, il en faut²²³. »

²²⁰ Inès Liotard, « Des soirées techno queer parisiennes à une épistémologie du corps queer. » *Corps*, n. 20, 2022, pp 187-199.

²²¹ Ibid.

²²² Zoé Adam, *Praxis queer : Les corps queers comme sites de création et de résistance*, Thèse de doctorat, Université de Lille, 2018.

²²³ Entretien avec Enzo.

Les participant·es explorent les interactions entre la performativité et la performance²²⁴, combinant ces trois dimensions (artistique, militant et quotidien) au sein des soirées queer, au travers du maquillage, de l'habit, ou de certaines formes de nudité. De ce point de vue, la visibilisation de certains corps nus en soirée revêt elle-même une dimension politique pour certain·es participant·es :

« Après comme je te dis, je considère que tout est politique, quand je me maquille en soirée, je considère que c'est un acte politique parce que pour moi mon identité de genre elle est politique avant tout, peut-être parce que je suis quelqu'un de politisé. Après une prise de parole en tant que telle non, mais des gestes ouais. Quand je suis allé au Kilomètre 25, y avait une femme qui était pratiquement nue, et je pense que c'est un acte politique de se mettre nue en soirée techno devant 500 personnes et aussi de se faire porter et d'aller sur la scène²²⁵. »

La dimension artistique se manifeste d'une part par la volonté de créer une esthétique queer, perceptible aussi bien dans les performances que dans les modes vestimentaires, les comportements, et les pratiques corporelles visant à accentuer les caractéristiques de genre (telles que le drag), ainsi que dans les pratiques plus ordinaires de déconstruction et de recomposition du genre, et d'expression corporelle, visant à se libérer des normes cis-hétéronormatives qui régissent habituellement ces corps.

Exploration des nouvelles formes de solidarité et de lutte politique

2.1 L'engagement des DJ

Comme mentionné précédemment, les individus solidement intégré·es dans la scène techno ont la possibilité de faire de leur pratique un métier. De plus, nous avons observé que cette démarche de professionnalisation est souvent déclenchée soit par l'identification à un·e autre DJ queer, soit par la constatation du manque de visibilité des artistes queers dans le milieu²²⁶. Bien que la professionnalisation démarre souvent comme un passe-temps

²²⁴ Judith Butler, Eric Fassin, *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2005.

²²⁵ Entretien avec Enzo.

²²⁶ Myrtille Picaud, « Quand le genre entre en scène. Configurations professionnelles de la programmation musicale et inégalités des artistes dans deux capitales européennes », *Sociétés contemporaines*, vol. 119, no. 3, 2020, pp. 143-168.

récréatif²²⁷, axé uniquement sur la satisfaction personnelle, elle tend généralement à susciter un engagement politique par la suite.

« Je pense qu'au début je considérais ça vraiment comme un hobby, et pas trop un truc dans lequel je pouvais me professionnaliser et vraiment faire des trucs. Donc au début j'étais en mode "ouais c'est fun" voilà c'est cool, je mixe une ou deux fois par an. Après j'ai vu que ça marchait bien et que je mixais souvent, et je me suis dit "autant en profiter pour porter des revendications" et même, je pense que ça s'est mélangé avec moi, mes propres valeurs en fait. Je pense que personne ne se dit "je commence à mixer pour changer les choses et pour devenir une inspiration pour d'autres personnes", mais ça se fait petit à petit j'imagine. Et puis plus t'as de la visibilité, plus les gens te regardent, plus les gens viennent te voir, et plus des gens se disent "ah oui c'est une inspiration". Inspiration c'est un grand mot quand même, mais voilà²²⁸. »

Au fil du temps, la DJ interrogée prend conscience que sa profession lui offre une plateforme de visibilité auprès d'un public considérable. Parallèlement, sa perception de l'art et de son rôle évolue, adoptant notamment les conceptions de l'art en tant qu'outil de résistance militante. Elle confère ainsi une dimension intrinsèquement politique à son art, une perspective partagée dans les représentations de la plupart des autres enquêtés, du côté du public, bien que l'idée même d'un "rôle" politique soit utilisée avec précaution.

« Moi je trouve ça inadmissible en fait de se dire "on n'est pas politique" alors que si, le métier de DJ, la musique, tout ça c'est politique, être DJ c'est politique²²⁹. »

[...] « C'est du plus du côté des DJ quand il y a un engagement ?

C'est leur rôle. Ou même il y a une DJ par exemple, qui s'engage réellement sur la santé mentale dans les soirées techno, ça aussi c'est un engagement politique. Même Rebecca qui militait pour les femmes dans le milieu techno.

C'est leur rôle ?

Bah oui c'est leur rôle en tant que DJ, en tant que célébrité, en tant qu'influenceur techno de militer pour des valeurs comme ça, c'est bien ? [...] C'est pas un rôle mais c'est des

²²⁷ Isabelle Kauffmann, Loïc Lafargue de Grangeneuve, « Pluriactivité et amateurisme, Hip-Hop et Techno aux portes des mondes de l'art ». L'artiste pluriel – démultiplier l'activité pour vivre de son art, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, pp. 145-160

²²⁸ Entretien avec Margaux.

²²⁹ Ibid.

convictions. Si t'as des convictions autant les allier à la musique. La musique peut être politique. Enfin pour moi, elle est politique, ça dépend des gens je pense, c'est subjectif, mais je trouve que c'est très important qu'elle soit politique, pour revendiquer des valeurs. [...] Pour moi, aujourd'hui, là, dans notre société, faire de la musique sans que ça soit politique, c'est problématique. Mais comme toute forme d'engagement au quotidien. Parce que ça doit répondre aux enjeux de la société. »

Bien sûr, tous·tes les enquêté·es ne partagent pas un point de vue aussi tranché : le spectre d'opinions sur ce sujet particulier est en partie déterminé par le niveau d'engagement au sein de la scène techno, l'accumulation de connaissances (en termes de capitaux culturels) sur l'histoire et le rôle de cette scène, et partiellement liée au statut social des participant·es, tel qu'envisagé préalablement au travers du concept d'homonormativité et de ces impacts sur notre échantillon (cf. entretien avec Clément).

[...] **« Est ce que le DJ a un rôle politique à jouer pour toi ?**

En vrai pas forcément, ça me dérangerait pas s'il en jouait un, si c'est pas un truc d'extrême droite ou de droite quoi. Mais en vrai il a pas forcément à jouer un rôle tu vois, il est là pour sa musique ou pour faire kiffer les gens²³⁰. »

2.2 Des initiatives politiques locales mises en place

Ce sens politique se concrétise à travers plusieurs actions pour les DJs : le choix de privilégier les espaces queers pour exercer leur art s'inscrit dans une logique de revendication liée à la visibilisation de la minorité queer. De cette manière, l'enquêtée affirme à la fois opérer une sélection en amont en optant pour des artistes queers dont elle mixe les musiques pendant ses sets (contribuant ainsi financièrement et assurant leur visibilité), et au travers de la soirée en soutenant les collectifs locaux qui organisent ces soirées queer.

« Rien que le fait de mixer pour des lieux queer pour un public queer c'est hyper politique parce que c'est une espèce de revendication de "on est là et on se fait entendre à travers la musique". En tout cas, moi, la façon dont je le fais c'est politique, parce que d'un côté je soutiens des collectifs queer Lillois qui ont besoin de visibilité, qui ont besoin de se faire entendre. De l'autre je mixe des artistes queer, je fais une sélection de sons avec des artistes

²³⁰ Entretien avec Charlotte.

qui ont des revendications à travers leur musique. [...] déjà je les soutiens parce que j'achète leurs sons, je leur donne de la thune et c'est comme ça qu'ils peuvent continuer à faire de la musique. [...] J'aime bien aussi faire des recherches préalables sur qui a produit le son, qui est cette personne en fait ? Parce que je mixe pas juste un son, c'est vraiment "là je donne de la visibilité à une personne" j'ai pas envie de donner de la visibilité à n'importe qui²³¹. »

En ce qui concerne l'organisation des soirées queers, les entretiens révèlent un assez large éventail d'opinions : tandis que certain·es des enquêté·es demeurent attaché·es à l'idée d'une soirée rassemblant un public diversifié, en considérant celle-ci comme un espace de mixité et de vivre-ensemble (qu'ils et elles opposent à l'idée d'espace "communautaire"), d'autres semblent vivement intéressé·es par la possibilité de soirées en non-mixité organisées par des collectifs queers et féministes :

« Je pense que ça pour le coup, c'est un peu là qu'il peut y avoir une portée politique à la techno, c'est dans les gens qui organisent. Je pense que ça va être compliqué de laisser reposer le côté politique de la techno sur le public parce que le public c'est ceux qui profitent de ce qui se passe, je dis pas ça négativement, mais juste je trouve qu'au niveau des organisations le fait d'organiser des soirées queers clairement ça crée quelque chose [...] il y a moins ce sentiment que j'évoquais, de quand tu vas à une soirée techno parce que t'aimes ce style mais qu'au final t'es entourée de 50 mecs cis-het. C'est pas pour ça que tu viens en soirée techno. [...] tout bêtement, je pense à la Bringue qui crée des soirées en non-mixité, c'est pas de la tech du coup mais c'est une initiative qui est intéressante, qui est politique et qui répond à un besoin en fait. Et je pense que là dans l'organisation, dans le fait d'avoir des collectifs de DJ exclusivement féministes ou féminins, [...] c'est des démarches plus intéressantes, des démarches qui créent quelque chose²³². »

« Bah ça il y en a, des collectifs de meufs. J'avais déjà été à plusieurs soirées, c'était que des meufs, je dis meufs, mais personnes non-binaires, et queers aussi. Ce qui est chiant c'est que c'est pratiquement que les meufs qui s'intéressent à ces soirées-là. C'est communautaire. C'est un peu chiant ce truc "ah c'est un collectif de meufs ? Bah on laisse ça aux meufs". C'est pas le but, encore une fois les meufs sont très invisibilisées de la scène techno et du coup faire un collectif techno pour les mettre en avant, c'est très bien, mais les gens préfèrent aller là où il y a des mecs parce que ben c'est des mecs quoi. Tu sais c'est ce truc "ouais mais on la connaît pas, elle est pas connue" bah ouais mais à cause de quoi ? A ton avis

²³¹ Entretien avec Margaux.

²³² Entretien avec Jona (cf. annexe 1).

pourquoi elle est pas connue mais le mec si ? Mais ducoup, mon meilleur pote a Gent, il booke une DJ qui est dans des collectifs féministes-queer, elle est artiste résidente là-bas. Son agence elle s'appelle "106 het" lol, déjà le jeu de mot ("sans cis-heterosexuels"). Du coup mon pote, il veut exclusivement des personnes queer. Il est très porté sur l'inclusivité et il veut pas d'hétéros, y en a déjà bien assez, il faut promouvoir d'autres artistes²³³. »

Si la sensibilité aux enjeux queers se résume le plus souvent à l'idée de représentation et de visibilité (en lien avec les idées développées autour du concept d'homonormativité), elle ne peut ici être mesurée indépendamment d'un engagement politique plus global : les enquêté·es affirmant une forte sensibilité à cet enjeu sont les mêmes qui sont les plus informé·es et engagé·es politiquement sur d'autres thèmes politiques, et la plupart perçoivent leur engagement comme transcendant les différents enjeux, reprenant l'idée d'une convergence des luttes. Ce point de vue est partagé par la DJ interrogée : au fil de l'entretien, elle déclare que la portée politique de son action ne se limite pas à la seule représentation de la communauté queer : celle-ci s'insère dans une rhétorique plus globale de visibilisation des minorités ou des communautés opprimées. Elle fait notamment référence aux massacres palestiniens en affirmant qu'elle ne se voit pas *"mixer une personne qui produit un son pro-Israël"*. De même, elle reste attentive aux casiers judiciaires des artistes qu'elle mixe, particulièrement aux faits de violences sexistes et sexuelles. Ces arguments sont repris par d'autres enquêté·es, qui sont relativement informé·es sur les accusations qui pèsent sur certains DJ et sur les lignes politiques tenues par les structures d'accueil.

« Ben j'ai un exemple, là, j'ai vu que le DJ Exodia, il a refusé, avec une autre DJ que je connais pas, de se produire dans une salle qui avait accueilli à Montpellier un meeting de Zemmour, il a refusé de se produire dans cette salle parce que les gérants étaient alliés avec l'extrême droite. Et aussi il y a une polémique en ce moment au Berghain²³⁴, qui a refusé de prendre un DJ qui militait pour la Palestine et du coup il y a une énorme polémique autour de l'engagement politique des DJ²³⁵. »

En résumé, les systèmes d'entraide au sein de la communauté queer et les différentes stratégies de boycott utilisées contribuent à un renouvellement progressif de la scène techno légale à l'échelle locale. La nature même de la scène techno illégale rend quant à elle plus

²³³ Entretien avec Claire.

²³⁴ Voir lexique.

²³⁵ Entretien avec Enzo.

complexe la structuration de ces initiatives. Il est néanmoins possible de dépasser la dichotomie entre ces deux scènes, en considérant que parmi les enquêté·es, les membres les plus investi·es dans la scène légale sont aussi celles et ceux ayant expérimenté la plus de soirées technos illégales : il n'existe pas de lien de substitution entre ces deux scènes au sein de notre échantillon.

La fête techno comme outil militant au sein d'un répertoire d'action politique

Dans ce contexte, les récits d'actions politiques au sein desquels la musique techno est utilisée comme une forme d'arme militante nous informent sur plusieurs points : les représentations anti-capitalistes de la techno parmi les participant·es queers persistent malgré l'intégration des enjeux de représentation et de visibilité LGBTQ+ aux industries culturelles capitalistes. La techno peut s'inscrire dans un répertoire militant : sa forme et les idéologies qu'elle véhicule lui permettent de consolider les liens affinitaires entre militant·es, de redonner force et vigueur à certains mouvements sociaux, et de réduire la charge mentale militante. Il s'agit ici de dresser un panorama des possibilités en matière d'action politique à partir des représentations militantes de la techno, sans viser l'exhaustivité ni la représentativité de l'engagement des amateur·ices de techno queers.

3.1 Une "free-zone" anticapitaliste...

La massification de la culture techno n'entraîne pas une disparition totale de ses représentations contre-culturelles : alors que la culture populaire est toujours influencée par ceux qui détiennent les moyens de production et de diffusion, les industries culturelles ont le pouvoir de recoder les discours de la culture populaire. Cependant, Collins oppose à ce pouvoir performatif celui de l'autodéfinition, comme indiqué précédemment. Elle considère la culture populaire comme le lieu et l'enjeu d'une lutte pour l'hégémonie. En effet, Collins explore la culture pour comprendre l'état actuel des relations entre la conscience des groupes opprimés et la question de l'hégémonie. Cette conscience d'un rapport de force persiste : tandis que l'idée d'une reprise "anticapitaliste" de l'espace reste présente dans les représentations des soirées illégales pour certain·es participant·es, d'autres n'hésitent pas à lier leur pratique festive à leurs actions militantes.

« C'est (la soirée techno) une réappropriation de l'espace notamment quand c'est des soirées illégales, certes au niveau des règles de sécurité, être dans l'entrepôt abandonné c'est pas le top [...] mais en même temps c'est une manière de se réapproprier l'espace, de l'occuper dans une société où tout est ultra capitaliste, où tu dois payer pour tout faire, où tu as des règles pour tout.²³⁶ »

3.2 ...Au service d'actions politiques contestataires

Au-delà des représentations symboliques des soirées illégales, l'engagement personnel des participant·es dans certaines formes de manifestations ou d'occupation renseignent sur les possibilités d'incorporation de la pratique festive dans un répertoire d'action militant²³⁷.

« Tu as déjà occupé des espaces en dehors des soirées ?

Ouais, une fac, [...] l'année dernière pendant la réforme des retraites. Il y avait une grosse mobilisation à Bordeaux et du coup il y avait la fac de la Victoire en centre-ville qui était occupée, qui servait un peu de point de ralliement pendant toutes les manif, et du coup elle a été occupée pendant deux semaines, on a organisé une rave dedans. Enfin c'était trop cool en fait, vu que c'était occupé la nuit par plein de gens, t'avais des activités, genre des cours alternatifs et tout, qui étaient mis en place. Et nous avec notre collectif, on avait mixé un samedi soir, on avait ramené le matos et du coup c'était trop cool.

Vous avez réintroduit de la musique techno dans un événement politique ?

Bah c'était l'occupation de la fac donc tu avais toujours des trucs de prévu et le samedi soir il voulait faire un truc festif, on avait amené un système son, on avait mixé et c'était hyper cool, dans la fac, c'était top. C'était drôle²³⁸. »

La soirée techno clandestine constitue en elle-même une occupation éphémère d'un espace, sans nécessairement revendiquer des positions politiques explicites. Toutefois, dans certains cas, elle s'insère dans une occupation aux revendications politiques affirmées. Elle constitue alors généralement un événement festif visant à renforcer les liens entre les militant·es. Par ailleurs, nos observations empiriques révèlent l'utilisation de la musique techno lors de certaines manifestations. Celle-ci permet alors d'attirer l'attention des passant·es, de susciter leur curiosité et de mettre en lumière les causes défendues²³⁹, tout en offrant aux militant·es

²³⁶ Entretien avec Quentin.

²³⁷ Charles Tilly, *Regimes and Repertoires*, Université de Chicago, 2006.

²³⁸ Entretien avec Quentin.

²³⁹ Emmanuel Beaubatie, « L'espace social du genre. Diversité des registres d'action et d'identification dans la population trans' en France ». *Sociologie*, vol. 10, 2019, pp. 395-414.

un cadre festif et immersif pour mener leur action. En réalité, pour certain·es participant·es, la techno revêt un rôle "réparateur", en contribuant à atténuer la fatigue liée à l'engagement, ou ce qui peut être assimilé à une forme de « charge mentale » militante²⁴⁰.

« [...] L'année dernière, j'ai fait un festival avec mon collectif écolo à la friche St-sauveur, je sais pas si tu connais un peu le projet ? En gros, la friche c'est un lieu abandonné. C'est l'ancienne gare qui était abandonnée, et du coup la nature a repris un peu le dessus. [...] Et il y avait un jardin alternatif repris par un collectif, c'est La Friche Saint-Sauveur, le collectif. Et ils faisaient un carnaval dans Lille pour militer contre le projet [...] de mobilité sociale qui n'est pas de la mobilité sociale, bien sûr. Ils voulaient faire soit un centre commercial soit une piscine olympique. Avec des tours, des logements, mais des logements qui vont gentrifier Porte de Valenciennes [...]. Et on avait fait un festival pour militer contre ça avec le collectif. On avait mis en place un DJ-set techno, un drag show et aussi des stands, des petits jeux avec aussi une pièce de théâtre, une comédie musicale. C'était trop cool, vraiment. C'était vraiment un moment de joie militante, parce que c'est quand même très important aussi dans les milieux militants et c'était l'occasion de se réapproprier l'espace par la musique et par toutes formes d'art finalement.

C'était ça l'objectif ?

C'était ça l'objectif et c'était trop bien. Et en plus, ça rassemblait les militants et ça permettait aussi de souffler parce que militer tout le temps violemment, avec de la répression, ça use le mental, ça use vraiment le mental. Et quand on parle de burn-out militant, c'est réel. C'est quelque chose qui arrive même très fréquemment pour tous les militants. Et le fait d'allier la musique et tout ça, c'est un véritable plus. Ça détend. [...] on repolitise la musique électronique et on lui redonne un sens.²⁴¹ »

3.3 Principales limites de cet engagement

Les entretiens mettent néanmoins en lumière la conscience des participant·es des principales limites de leur engagement politique dans le milieu techno : inscrire leur pratique festive dans un répertoire d'actions militantes requiert de leur point de vue d'avoir à disposition des capitaux économiques et culturels correspondants, ainsi qu'une disponibilité biographique conséquente. De même, certain·es participant·es se censurent ou délégitiment leur participation à des actes militants lorsqu'elles·ils perçoivent un manque de "légitimité"

²⁴⁰ Laura Bargel, Xavier Dunezat, *Genre et militantisme*, in : Olivier Fillieule (éd.), Dictionnaire des mouvements sociaux: 2e édition mise à jour et augmentée, Paris, Presses de Sciences Po, 2020.

²⁴¹ Entretien avec Enzo.

de leur engagement. Alors que certain-es donnent une définition large de l'engagement militant, d'autres hésitent à l'utiliser, estimant que leur implication n'est pas suffisante pour être qualifiée d'engagement politique.

« Je considère que si tu vas dans ces mouvements alternatifs et que tu es intéressé, quelle que soit ta classe sociale, si tu fais ça avec une revendication politique, personne ne peut dicter et ne peut résumer ton action politique à un critère de “t'es bourgeois”. Ok tu fais ça parce que tu as pas de contrainte financière. Quand on parle de la notion “antisystème” oui, c'est plus facile pour une personne bourgeoise d'aller militer c'est la vérité, on le voit. Même nous quand on est universitaires et qu'on travaille pas, on va militer parce que on n'a pas un travail, on a pas un 35h dans la semaine pour nous foutre la vie en l'air. Tant que c'est dans une démarche de sincérité, que dans une démarche vraiment antisystème. Tout le monde ne peut pas être militant, genre si tu kiffes aller en teuf²⁴² parce qu'il y a cette notion, cette notion antisystème, et que tu la partages mais que tu peux pas faire ça tous les jours, c'est pas grave, au moins tu vas en teuf. Et oui, tu peux te faire arrêter en teuf, c'est pas déclaré, y a de la répression. Et quand t'es contre la loi, indirectement, c'est une forme de désobéissance civile. C'est un engagement politique au niveau de la musique, mais ça reste un engagement politique.²⁴³ »

« En fait, ça me déprime tellement d'être confronté à ça tout le temps. Je pense que ce serait un peu un poids à force de me dire “en fait, il y a rien qui va.” Et je trouve ça très intéressant de débattre et cætera, de mener des actions, mais je préfère y participer plutôt que de les organiser ou d'être à l'initiative d'elles. Parce que je me sens pas forcément très légitime pour en parler parce que je m'y connais pas assez, je suis pas assez renseignée. Je reprends l'exemple d'Enzo, lui il écoute énormément de podcasts, il lit beaucoup vis-à-vis de ça et moi j'ai pas ces connaissances-là donc je me trouve... je préfère laisser ma place à des gens qui s'y connaissent beaucoup plus. Je préfère en parler avec mes potes que d'être à l'initiative. Parce que souvent quand il y a des manifs féminines, et que les meufs elles font des discours, moi je suis à mille lieux de tenir les mêmes discours, de sortir les références, les actualités. Et moi, ça m'informe, je suis contente. [...] Moi, je pars du principe que la déconstruction et le fait d'apprendre, c'est par les autres. Et si j'en suis à ce stade là aujourd'hui, c'est pas grâce à moi, c'est grâce aux personnes avec qui je parle et qui, elles, ont des choses à m'apprendre et s'y connaissent plus que moi, même si on a les mêmes valeurs à la base. Mais c'est grâce à elles que j'arrive à affiner mes opinions.

²⁴² Voir lexique.

²⁴³ Entretien avec Enzo.

Mais du coup, t'es quand même aussi beaucoup dans l'action ?

Ouais mais je suis pas à l'initiative, en situation grave j'agis, mais être à l'origine de discussions, de débats moi je considère que... c'est pas que c'est pas mon rôle, mais c'est pas qui je suis non plus. Enfin moi j'aime pas trop les débats, ça me saoule, je sais très mal argumenter donc je préfère écouter.²⁴⁴ »

L'objectif de cette dernière section n'est pas de catégoriser définitivement la pratique des soirées techno comme étant politique ou non. L'analyse des entretiens révèle la portée politique, même implicite, de l'implication des participant·es queers dans les soirées techno. Cependant, parmi les enquêté·es, nombreux·ses ne donnent pas explicitement de sens politique à leurs actions, bien que la plupart reconnaissent une dimension politique aux soirées techno illégales. De même, chez les participant·es reconnaissant cette dimension politique, l'engagement reste tributaire de caractéristiques sociologiques individuelles : le témoignage de Claire met en évidence une série de biais liés à une socialisation genrée, à partir de laquelle elle ne se sent pas légitime à se décrire comme "engagée politiquement". Elle compare ses connaissances culturelles à celles de ses pairs, les jugeant mieux informé·es et de fait plus à même de militer selon une conception classiste de l'engagement qu'elle intériorise vraisemblablement. Elle dévalue ainsi son propre engagement, s'attribuant un rôle moins significatif et révélant ainsi une hiérarchisation des rôles militants, mettant en avant les comportements initiateurs par rapport aux comportements participants, eux-mêmes en partie influencés par des normes de genre différenciées en matière de militantisme. Pour autant, ce témoignage met en lumière la valeur prédominante du "collectif" parmi les participant·es aux soirées techno, et lui confère son sens politique, confirmant ainsi l'hypothèse selon laquelle la socialisation au travers des soirées techno permet la diffusion ultérieure de connaissances politiques et d'une éthique de l'engagement militant.

²⁴⁴ Entretien avec Claire.

Conclusion

Danser sur de la techno a-t-il un sens politique ? Autrefois fortement caractérisée par son esprit contestataire et ses revendications politiques, la scène techno tend depuis les années 2000 à se plier aux règles étatiques, en s'intégrant dans la société libérale suivant des logiques de rentabilité. Pour attirer un public toujours plus conséquent, cette scène techno légale ne tarde ainsi pas à écarter les revendications contestataires, se mettant à distance de la pratique des free-parties et des autres événements illégaux. Ainsi, la commercialisation de la musique techno s'accompagne d'une rationalisation de ses pratiques festives : les clubs et autres événements légaux ramènent la culture techno dans des périmètres urbains et contrôlés. Des lors, la subculture techno, auparavant marginale, tend à se scinder entre ces deux pôles : la scène techno légale, centrale au sein de notre analyse, se rapproche progressivement d'une culture massifiée, notamment par effet d'homogénéisation de son public et de mise en valeur d'une esthétique pacifiste et rassembleuse. Sa trajectoire est loin pour autant d'être prévisible, en témoigne le parcours des clubs : s'ils privilégiaient il y a vingt ans une approche plus consensuelle et commerciale de la musique techno avec l'émergence de l'Eurodance et de l'EDM, ils réintègrent aujourd'hui des sous-genres plus sombres et contestataires à leur programmation. Toujours est-il que l'assise urbaine de cette nouvelle culture influence le public techno : celui-ci tend depuis les années 2000 à se gentrifier et à accueillir de nouveaux groupes sociaux, ainsi, il s'homogénéise et laisse de côté les affiliations communautaires originelles. Pour autant, la culture techno semble être parvenue à conserver une forme de proximité avec la communauté queer. Les stratégies employées par les clubs permettent de mieux saisir les raisons : si ces derniers délaissent l'aspect originellement subversif de la musique techno, ils réemploient les valeurs de cette culture pour maintenir son attrait : cette persistance des valeurs de la techno répondent en partie aux exigences d'une communauté queer en quête d'un espace d'acceptation, de liberté et de sécurité. Pour autant, les volontés d'inclusivité et de sécurité ne s'illustrent pas toujours sur les pistes de danse : les expériences des participants révèlent de ce point de vue des tensions et des contradictions entre les valeurs affichées par les clubs et la réalité des interactions sociales. Ces tensions sont dès lors le point de départ d'une conscience « techno-queer » qui prend forme dans la prise de distance avec le reste du public et dans les critiques adressées aux structures d'accueil. En réalité, si l'intégration grandissante de la musique

techno aux industries capitalistes et l'homogénéisation du public semblent menacer l'identité même de la culture techno, ces craintes ne sont pas nouvelles et nourrissent déjà depuis plusieurs années toute une série de résistances : les évolutions qui caractérisent la scène techno ne sont jamais uniformes ou définitives, dans la mesure où elles correspondent également à l'appropriation de cette culture par ses membres et aux significations que ces dernier-es lui donnent. De cette manière, la participation d'individus revendiquant une identité queer et exprimant de nouvelles formes esthétiques transgressives enrichit considérablement le répertoire esthétique de la culture techno. Si la communauté queer urbaine semble se conformer en partie aux évolutions structurelles de la scène techno, les reconnaissant comme des preuves de légitimation de cette culture, elle contribue à les façonner pour les faire correspondre à ses propres intérêts et enjeux hégémoniques. Ainsi, une analyse matérialiste de la culture techno, bien qu'elle insiste sur le rôle des infrastructures matérielles dans la production et la réception d'une culture massifiée, met en évidence le rôle de l'ingérence de ses agents dans la contre-interpellation de cette massification de la culture techno et dans la recomposition d'une subculture techno-queer. Cette subculture techno-queer se caractérise ainsi par la conscience d'une identité commune, par l'élaboration de nouvelles formes esthétiques en soirée techno, par la structuration de groupes affinitaires et de réseaux de solidarité, et par la diffusion d'un ensemble de représentations et d'imaginaires politiques. Finalement, c'est une micro-société techno-queer qui est ici recréée, diffusant des codes et valeurs propres, ainsi qu'un sentiment d'appartenance fort. Cette micro-société est souvent le support d'initiatives politiques à l'échelle locales tandis qu'elle diffuse parallèlement en son sein un nouveau projet utopique de la techno : la musique techno est de ce point une manifestation de la forme originale et contemporaine d'un être-ensemble politique et d'une éthique de l'engagement militant. Notre analyse révèle de ce fait la portée politique, même implicite, de l'implication des participant-es queers dans les soirées techno. Finalement, la principale limite de notre enquête réside dans le manque de données récoltées relatives au pan illégal de la scène techno. La dimension illégale de cette scène a joué un rôle important dans son développement, et central dans son identité : elle mériterait de ce point de vue d'être considérée comme un élément culturel de la techno en soi. Cet élément culturel est vecteur d'une politisation d'autant plus forte de ses participant-es et de la nécessité de perpétuelles expérimentations que les conditions de notre terrain d'enquête ont rendu difficile à aborder. Cette étude mériterait ainsi d'être prolongée en investissant plus en détail l'univers des free-parties et autres raves illégales ainsi que leurs particularités culturelles et sociales.

Lexique

After (de soirée) : Événement ou fête qui se déroule après la fermeture des clubs ou des soirées traditionnelles, souvent jusqu'au matin.

Back-Room : Espace discret dans certains clubs ou bars, souvent utilisé pour des activités sexuelles privées.

Berghain : Club techno emblématique de Berlin, réputé pour sa musique, son ambiance unique et sa politique d'entrée stricte.

Body positive (ou positivity) : Mouvement social prônant l'acceptation et l'appréciation de tous les types de corps, quelle que soit leur forme, taille ou apparence.

Boiler Room : Plateforme de diffusion en direct et organisateur d'événements mettant en avant des DJ-sets et des performances musicales dans des lieux intimistes.

Clubbing : Activité consistant à sortir en boîte de nuit ou dans des clubs pour danser et écouter de la musique.

DJ-set (ou set) : Performance musicale en direct où un DJ enchaîne des morceaux, souvent mixés, pour créer une expérience sonore continue.

Keh (ou kétamine) : Drogue dissociative utilisée en contexte récréatif, connue pour ses effets anesthésiques et hallucinogènes.

Kinky : Terme décrivant des pratiques sexuelles ou des fétiches considérés comme non conventionnels ou atypiques.

Line-up (de la soirée) : DJs ou artistes programmés lors d'une soirée (et leur ordre de passage).

Open-air : Événement ou fête en plein air, souvent organisé dans des parcs, des plages ou d'autres espaces extérieurs.

Sidragtion : Spectacle caritatif organisé par la scène drag lilloise en soutien aux victimes du sida.

Taper (en soirée) : Argot signifiant prendre des drogues, souvent de manière récréative, pendant une fête ou un événement.

Teuf (free-partie) : Fête ou rave souvent non officielle et gratuite, généralement organisée en plein air ou dans des lieux abandonnés.

Warehouse : Événement ou fête se déroulant dans un entrepôt, souvent associé à des soirées techno ou underground.

Bibliographie

Ouvrages généraux

- Becker, Howard S., *Outsiders: Études de sociologie de la déviance*. Paris : Éditions Métailié, 1985.
- Bourdieu, Pierre. *La Distinction: Critique sociale du jugement*. Les Éditions de Minuit, 1979.
- Boltanski, Luc et Chiapello, Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard, 1999
- Coulangeon, Philippe. *Sociologie des pratiques culturelles*. La Découverte, 2010
- Durkheim, Émile. *De la division du travail social*. Presses Universitaires de France, 1893.
- Foucault, Michel, *Les mots et les choses*. Gallimard, 1990
- Foucault, Michel. *Surveiller et punir: Naissance de la prison*. Gallimard, 1975.
- Goffman, Erving, *Asiles*. Coll. Le sens commun, Paris : Les Éditions de Minuit, 1968.
- Goffman, Erving, *La Présentation de soi. La mise en scène de la vie quotidienne*. Coll. Le sens commun, Paris : Les Éditions de Minuit, 1973.
- Hebdige, Dick, *Subculture, the meaning of style*. Routledge, 1979.
- Lipovetsky, Gilles, *L'Ère du vide, Essais sur l'individualisme contemporain*, Folio essais, 1989.
- Simmel, Georg, *Sociologie et Epistémologie*. Paris : PUF, 1991.
- Raymond Williams, Raymond, *Culture & matérialisme*. Paris : Les Prairies ordinaire, 2009

Gender Studies

- Bargel, Laura et Dunezat, Xavier, *Genre et militantisme*, in : Olivier Fillieule (éd.), *Dictionnaire des mouvements sociaux: 2e édition mise à jour et augmentée*, Paris, Presses de Sciences Po, 2020.
- Bourgault, Sophie et Perreault, Julie, *Le care : éthique féministe actuelle*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2015.
- Butler, Judith, et Fassin, Eric, *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2005.
- Butler, Judith, *Ces corps qui comptent. de la matérialité et des limites discursives du "sexe"*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009.
- Cervulle, Maxime, Queremer, Nelly et Vörös, Florian, *Matérialismes, cultures et communication, Tome 2*. Paris : Presse des Mines, 2016.

Collins, Patricia H., *La pensée féministe noire : Savoir, conscience et politique de l'empowerment*. Les Éditions du Remue-ménage, 2016.

Connel, Raewyn, *Masculinités: Enjeux sociaux de l'hégémonie*. Paris, Amsterdam éditions, 2022.

Floyd, Kevin, *La réification du désir, vers un marxisme queer*. Éditions Amsterdam, 2009.

Rennes, Juliette, *Encyclopédie critique du genre*. Paris : La Découverte, 2016.

Musique techno

Bey, Hakim, *T.A.Z. Zone autonome temporaire*. Paris : Édition de l'Éclat, 1997.

Gaillot, Michel, *Sens multiple. La Techno. Un laboratoire artistique et politique du présent*. Paris : Dis voir, 1998.

Garnier, Laurent et Brun-Lambert, David *Électrochoc : L'intégrale, 1987-2013*, Paris : Flammarion, 2013

Green, Anne-Marie, *Des jeunes et des musiques, rock, rap, techno*, Paris, L'Harmattan, 1997

Jouvenet, Morgan, *Rap, Techno, Electro... Le musicien entre travail artistique et critique sociale*. Maison des Sciences de l'Homme, 2006.

Mabilon-Bonfils, Béatrice, *La fête techno : tout seul et tous ensemble*, Paris : Autrement, 2004.

Queudrus, Sandy, *Un Maquis Techno, Modes d'engagement et pratiques sociales dans la free-party*. Musique et société, 2004.

Racine, Etienne, *Le phénomène techno : Clubs, raves, free-parties*. Éditions Imago, 2002.

Sevin, Jean-Christophe, *Modes d'affiliations versus dynamique des scènes. Le cas de la musique techno en France*. Cahiers de recherche sociologique, 2014.

Thèses et mémoires

Adam, Zoé, *Praxis queer : Les corps queers comme sites de création et de résistance*, Thèse de doctorat, Université de Lille, 2018.

Brethomé, Charlet, *Danser sur de la musique techno : Une analyse des rapports sociaux de domination et de la praxis Rave dans les espaces technos à Montréal*. Mémoire de recherche en sciences politiques, Université de Montréal, 2021.

Descamps, Tanguy et Druet, Louis, *Techno et Politique : Étude sur le renouveau d'une scène engagée*. Mémoire de recherche en science politique, L'Harmattan, 2017.

Faucon, Céline, *La musique techno, une expérience sociale et festive*. Mémoire de maîtrise de sociologie, 1997.

Koliulis, Alessio, *Écologie de la musique techno : subjectivité, machines et territoires urbains : pour une critique de l'esthétique techno à partir de Detroit et Londres*. Thèse de doctorat, École doctorale Esthétique, Saint-Denis, 2018

Hoareau, Emmanuelle, *Improviser sur son usage de drogues. La subjectivation des expériences de l'usage de substances psychoactives illicites en rave-parties (1990-2010)*. Thèse de recherche en sociologie, Université de Paris, 2017.

Walkden, Lucy. *Pourquoi Raver ? » Étude sur la dimension « sous-culturelle » entretenue dans l'univers des fêtes Techno face à leur récupération marchande*. Mémoire de recherche en Information et communication, Université de la Sorbonne, 2018.

Chapitres d'ouvrage

Althusser, Louis, « Idéologie et Appareils Idéologiques d'État ». *Positions*, Paris, Éditions sociales, 1976, pp. 67-125

Lafargue de Grangeneuve, Loïc, « Premier chapitre. Le mouvement techno comme problème public ». *L'État face aux rave-parties*, Presses universitaires du Midi, 2010, pp. 17-29

Kauffmann Isabelle, Lafargue de Grangeneuve Loïc, « Pluriactivité et amateurisme, Hip-Hop et Techno aux portes des mondes de l'art ». *L'artiste pluriel – multiplier l'activité pour vivre de son art*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, pp. 145-160

Petiau, Anne, « L'expérience techno, des raves aux free-parties ». *La fête techno. Tout seul et tous ensemble*, Paris, Autrement, 2004, pp. 28-42.

Raibaud, Yves, « Masculinité et espaces publics : l'offensive des cultures urbaines ». *Utopies féministes et expérimentations urbaines*, édité par Sylvette Denèfle, Presses universitaires de Rennes, 2008, pp. 141-152

Articles

Beaubatie Emmanuel, « L'espace social du genre. Diversité des registres d'action et d'identification dans la population trans' en France ». *Sociologie*, vol. 10, 2019, pp. 395-414.

Birgy Philippe, « Lionel Pourtau, *Techno : une subculture en marge* », *Volume*, vol. 10:2, no. 1, 2014, pp. 255-257.

- Cléret Baptiste, Rémy Éric, « Gestion des relations et des tensions entre l'industrie musicale et les sous-cultures juvéniles. Le cas de l'Electrodance », *Décisions Marketing*, vol. 60, no. 4, 2010, pp. 55-65.
- Crozat Dominique, « Lille en fêtes : les recompositions de l'espace frontalier par les pratiques festives. » *Géoconfluences*, Mars 2008, pp. 1-12.
- Duggan Lisa, « The New Homonormativity: The Sexual Politics of Neoliberalism ». *Materializing Democracy: Toward a Revitalized Cultural Politics*, New York : Duke University Press, 2002, pp. 175-194.
- Duprez Dominique, « Quelles sont les données à prendre en compte dans l'approche spécifique des polyconsommations ? Les données sociologiques. » *Alcoologie et Addictologie*, vol. 29, 2007, pp. 329-333.
- Epstein Renaud, et al. « Techno, une histoire de corps et de machines », *Mouvements*, vol. 42, no. 5, 2005, pp. 5-8.
- Foucault Michel, « Des espaces autres », *Empan*, vol. 54, 2004, pp. 12-19.
- Gérôme Clément, « Substances psychoactives, usagers et marchés. Tendances récentes », *Tendances*, vol. n. 154, décembre 2022, pp. 1-8.
- Hoareau Emmanuel, « L'impact de la réduction des risques dans les espaces festifs techno », *Psychotropes*, vol. 13, 2007, pp. 27-48.
- Keller, Reiner. « Le néo-tribalisme et les dynamiques discursives de l'imaginaire », *Sociétés*, vol. 100, no. 2, 2008, pp. 45-51.
- Liotard Inès, « Des soirées techno queer parisiennes à une épistémologie du corps queer. » *Corps*, n. 20, 2022, pp 187-199.
- Marrens Jean-François. « Subcultures de masse et nouvelles technologies. » *Agora débats/jeunesses*, vol. 29, 2002, pp. 28-45.
- Moloney Molly, Hunt Geoffrey, « Ecstasy, genre et responsabilité dans la scène techno » *Dépendances* n. 42, février 2011, pp. 2-7.
- Osganian Patricia, Epstein Renaud, « Techno : le rôle des communautés gays. Un entretien avec Didier Lestrade », *Mouvements*, vol. n° 42, no. 5, 2005, pp. 22-31.
- Picaud Myrtille, « Quand le genre entre en scène. Configurations professionnelles de la programmation musicale et inégalités des artistes dans deux capitales européennes », *Sociétés contemporaines*, vol. 119, no. 3, 2020, pp. 143-168.
- Pourteau Lionel, « La subculture technoïde, entre déviance et rupture du pacte Hobbesien. » *Sociétés*, n. 90, 2005, pp. 71-87.

Rahaoui Rachid, « La Techno, entre contestation et normalisation », *Volume*, vol. 4:2, no. 2, 2005

Robin Guillaume, Liotard Inès, « « Faire genre ». Plongée ethnographique au cœur de la communauté d'habitues du Berghain », *Corps*, vol. 20, no. 1, 2022, pp. 171-185.

Seca Jean-Marie, Voisin Bertrand, « Éléments pour une appréhension structurale et socio-historique de la représentation sociale de la musique dans les courants techno et punk », *Volume 1*, vol. 1, no. 3, 2004, pp. 73-89.

Sevin Jean-Christophe, « Hétérotopie techno ». *Ethnographiques* n. 3, 2003, pp. 1-27

Annexe

Entretien avec Jona

Mathis : Si je voulais t'interroger c'est parce que... alors je sais plus si c'est encore d'actualité, mais la première fois que je t'ai vu performer sur scène, je crois que c'était à un set techno, c'était il y a deux ans je crois, à la fin de série Mania au Tripostal.

Jona : J'ai arrêté le drag là, du coup... J'ai arrêté en janvier. Donc voilà, mais c'est vrai que quand j'en faisais, la techno c'était une grosse partie de ce que j'aimais bien faire, surtout au début.

Mathis : En gros tu mélangeais les deux ?

Jona : Bah en gros, j'avais commencé le drag à la scène ouverte du Sidragtion, et j'ai été repérée par une DJ qui m'a booké du coup dans plusieurs soirées tech après. Et du coup c'était comme ça que j'ai commencé un peu à la base. J'ai été booké à des soirées techno, mais je ne mixais pas en fait. Je faisais de l'*happening* comme ils disent, c'est-à-dire que j'étais là pour mettre l'ambiance, mais je n'ai jamais mixé, je sais faire des découpages-son pour une performance de drag, mais à part ça je ne sais pas mixer, je saurais pas faire un set.

Mathis : Ok. Et donc quelques mois après, c'est là où moi j'étais vu à la soirée... Et là tu as arrêté le drag ?

Jona : Ouais, là j'ai arrêté le drag.

Mathis : Pourquoi ?

Jona : Parce que je n'aimais plus trop ce que je faisais, et j'étais un peu fatiguée.

Du coup j'avais envie de me poser, voir ce qui m'intéressait de faire, et puis reprendre éventuellement si j'ai de nouveau l'inspiration.

Mathis : Tu vois ça un peu comme une pause ?

Jona : Ouais, c'est un peu une pause, et puis je ne sais pas quand je vais reprendre.

Mathis : Le milieu techno, tu l'as connu comment ?

Jona : J'ai commencé mes études après le bac à Paris en fait, et du coup c'est là où j'ai commencé à faire des soirées technos par le bouche à oreille, et puis j'y allais de plus en plus les années où j'ai vécu à Paris, puis après je suis arrivé à Lille, et pareil j'y allais de plus en plus, parce que j'avais plus d'études à Lille, j'avais arrêté les études.

Mathis : Ça c'était déjà il y a 3-4 années du coup ?

Jona : Ouais, parce que je suis arrivé à Lille il y a 3 ans ? 2 ans ?

Mathis : T'es resté combien de temps à Paris ?

Jona : 3 ans.

Mathis : Ouais, c'était tes premières soirées techno. Et tu me disais que c'était du bouche-à-oreille ?

Jona : J'étais en études de mode, donc du coup, étonnamment, il n'y avait qu'une seule personne qui s'intéressait aux soirées technos dans la classe, et elle m'en a parlé, du coup on est allés ensemble.

Mathis : Est-ce que à l'époque c'était aussi, j'ai envie de dire, aussi populaire que maintenant ?

Jona : Non, justement, c'est ça le truc. Justement, c'est ça le truc qui était intéressant aussi, c'est que c'était pas hyper populaire à l'époque, mais en ayant cette pote-là, qui était une pote assez proche, et puis après, il y avait les cercles queer en dehors de l'école qui s'élargissaient de plus en plus, en fait. J'avais de plus en plus de raisons de m'intéresser à la tech et tout. Je sais que j'avais un ex quand j'habitais à Paris, justement, qui mixait, et qu'il m'avait un peu... Enfin, il m'avait pas introduit à la techno parce que je connaissais déjà, mais il m'avait appris plus de trucs par rapport à la culture de la tech. Et puis après, il y en a d'autres, c'était vraiment juste le truc du bouche à oreille, genre des gens que tu connais vite fait, que tu croises en soirée, et après vous êtes en mode « Ah, mais toi aussi t'aimes bien la techno ? » Et puis genre, voilà, je sais qu'il y avait des gens que je connaissais vite fait de Reims, que j'ai recroisés à Paris, et qu'on a réalisé qu'on aimait tous la techno, et donc on y allait ensemble, et puis c'était cool, parce qu'on se parlait pas quand on était à Reims.

Mathis : Ok, et donc de là, t'arrives à Lille. Et c'est toujours la même « vibe », ou il y a des différences déjà avec Paris là-dessus ?

Jona : Ben déjà, Lille, il y a des différences, parce que quand je suis arrivé, je connaissais personne. Enfin, quand je suis arrivé à Lille, je connaissais juste ma grande-sœur avec qui j'habitais, et globalement c'était tout. Genre, il y avait des gens que je connaissais de Twitter et des réseaux, mais vraiment vite fait. Et du coup, je pense que ma première soirée techno, en fait, du moins que j'ai dû faire à Lille, c'était le soir de la Pride 2021. C'était un after de la pride, c'était au Bunker, je sais pas si tu vois.

Mathis : Ouais, on m'en a parlé je crois.

Jona : Et ben on n'a pas le droit de faire de soirées au Bunker, quoi.

Mathis : C'était illégal ?

Jona : C'est pas légal de faire des soirées au Bunker, non. Beaucoup des soirées technos qu'on faisait, elles étaient pas légales. Enfin, si, mais beaucoup des frees en tout cas, elles sont pas légales, après les soirées genre au Slalom ou à Tourcoing, à côté de la gare, c'est légal.

Mathis : Toi tu fais quel type de soirées en général ?

Jona : Ben depuis que je suis arrivé à Lille, beaucoup plus de soirées où c'est légal, mais quand j'habitais à Paris, beaucoup de soirées où il y avait le gros risque que la police arrive et que genre... Je sais que ça, pareil, c'était un peu au fur et à mesure, où de plus en plus j'allais à des soirées où en fait, on avait le droit d'être là. Mais genre je sais qu'au début, c'était un peu... un peu ghetto. Enfin pas ghetto en mode genre horrible, mais c'était un peu... Enfin, on savait qu'il y avait un risque que la soirée soit arrêtée.

Mathis : Ok, et progressivement, c'est de plus en plus des espèces de raves légales en hangars ou quoi.

Jona : C'est ça.

Mathis : Et... Pourtant à Paris, la scène légale, elle était pas plus importante qu'ici à Lille ?

Jona : Si, c'est juste... je sais pas, c'est comme ça que c'est arrivé en fait, mais... Enfin, après je dis ça, je pense que la toute première soirée que j'ai dû faire, ça devait être un truc légal, ça devait être pour un truc à Halloween, et je me rappelle que c'était genre dans une usine désaffectée, mais qu'on avait pris nos places sur *Shotgun*, quoi, c'était pas illégal.

Mathis : Et là à Lille, moi, la plupart des personnes avec qui j'ai parlé, ils disaient que c'était compliqué de trouver des raves illégales ou des free-parties ?

Jona : Ouais, c'est de plus en plus compliqué. Bah je pense que c'est aussi pour ça que je vais de plus en plus à des raves ou à des soirées technos légales, parce que c'est moins prise de tête en fait, enfin honnêtement.

Mathis : Mais du coup, si t'avais le choix et si ça existait...

Jona : Je pense que si j'avais le choix, j'irais quand même à des soirées légales, en tout cas.

Mathis : Pourquoi ?

Jona : Bah, juste c'est bien de savoir que la soirée ne va pas s'arrêter à n'importe quelle heure, juste parce que les flics ont débarqué ou un truc comme ça. Y'a quand même un confort dans le fait de faire des choses dans la légalité, en tant qu'usager de la techno et pas en tant qu'organisateur.

Mathis : Est-ce que t'as vu toi des différences dans le public, dans la musique, entre les deux ?

Jona : Ouais, ouais. En vrai, c'est un peu bizarre, parce que d'un côté, c'est un peu une pente où genre, au début, j'étais pas très à l'aise et je me sentais pas... Enfin, c'est pas que je me sentais pas la bienvenue, mais je me sentais pas à l'aise quand je suis arrivé à Paris. Puis à fur et à mesure ou j'ai commencé à me sentir à l'aise, y'a un peu ce truc où y'a de plus en plus de gens qui sont étrangers aux valeurs, aux valeurs de la techno, entre guillemets, et qui me mettent moins à l'aise en fait, pour être clair, en vrai. Genre, juste, les gens qui vont sur la techno, parce que c'est ce qui est populaire en ce moment et tout. Enfin, grand bien leur fasse, en vrai, c'est cool que ça se popularise, mais c'est vrai que du coup, ça crée des environnements un peu moins safe. Sachant que la techno, c'est pas connu pour être super safe de base non plus, donc...

Mathis : Toi, tu l'assignes pas un truc safe de base ?

Jona : Bah, j'ai conscience que c'est pas un truc safe de base. Je n'ai jamais eu de problème, mais j'ai quand même conscience que...

Mathis : Le public est moins safe, tu veux dire ?

Jona : Bah, c'est pas que le public est moins safe, parce qu'en général, du coup, il y a un effort pour que le public, il le soit plus, il y a moins de risques de répercussions, parce que tu peux pas appeler les flics... Enfin, tu peux pas faire grand-chose quand il n'y a pas le cadre sécurisé, légal, en fait. Donc déjà ça, et ensuite, forcément, c'est le monde de la nuit, donc toujours avec les vices qui vont avec, les addictions, les gens qui vont en soirée juste pour pécho, enfin, genre, ce qui n'est pas le plus gros risque, mais qui peut en devenir un,

en fait, parce que les gens savent pas se maîtriser, parce que l'alcool et tout, etc. Donc, enfin, c'est pas tant que je vois la techno comme un truc pas safe, c'est juste que j'ai conscience que ça peut pas être un truc hyper safe.

Mathis : En fait, là, le problème, c'est que du coup, ce qu'on regroupe dans "Safe", il y a plein de trucs dans ce que t'as dit, il y a à la fois le truc du public qui se popularise, je présume que c'est plus, genre, en mode, les mecs...

Jona : Ouais, les mecs *cishets* (*cisgenres-hétérosexuels*), les mascus, machin...

Mathis : Qui rendent le truc pas safe, après, il y a les drogues, et après, il y a le truc des flics.

Jona : Bah, en fait, c'est ça, parce que je trouve que de base, c'est le monde de la nuit, donc forcément, c'est pas safe. En plus, ça se popularise, donc, en fait, je pense qu'il y a un peu un truc où, genre, vu que de base, c'est un truc qui est pas forcément safe, et que ça fait un peu partie du jeu, j'ai envie de dire, il y a un peu ce prérequis qu'il faut y aller en étant dans un état d'esprit de bienveillance les uns envers les autres, parce qu'il faut. Mais vu que ça se popularise, en fait, il y a beaucoup de gens qui sautent un peu cette étape, je pense.

Mathis : Et ça, c'est dans un type de soirée en particulier ou dans tous ?

Jona : Ouais, dans tous, en vrai, parce que ça se popularise tellement que j'ai pas tellement l'impression...Enfin, après, forcément, les soirées, genre, en semaine, gratuites, dans des boîtes populaires, forcément, c'est encore pire. Je saurais pas dire à Paris, mais à Lille, je sais que, genre...

Mathis : Tu parles de slalom ?

Jona : Clairement, la relève et Slalom en semaine. Ben, du coup, ce sera moins safe que, genre, j'ai pas, moi, des soirées, genre, la TBM, un truc comme ça, où, genre, rien que la programmation, les animations, le marketing et tout va vachement aliéner, genre, des mecs cishet basiques qui connaissent pas trop la tech, en fait. Genre, ça va rarement être la première soirée techno d'un mec cishet qui se dit juste, ouais, je vais pouvoir pécho en soirée techno. Surtout parce que la TBM, c'est pas l'endroit pour pêcher en soirée techno du tout, en fait.

Mathis : La TBM, c'est un collectif, c'est ça ?

Jona : C'est une soirée itinérante qui est, en fait, une soirée techno queer.

Mathis : Et ça se passe où, quand c'est à Lille ?

Jona : À Lille, c'était au Slalom. C'était au Slalom avant que le Slalom ouvre, en fait. C'était au Mag avant que ce soit au Slalom.

Mathis : Donc là, toi, quand tu sors maintenant, tu vas principalement au Slalom ?

Jona : Oui, parce que ça ne nécessite pas de réfléchir à où est-ce que je vais sortir, notamment. J'allais souvent à la Relève fut un temps, mais là, j'y suis retourné une fois depuis 2024. Et voilà. En vrai, c'est surtout au Slalom, juste parce que c'est plus simple.

Vraiment, la programmation est toujours correcte. Je sais que c'est un endroit où je me sens plutôt safe, donc ça va. Et j'ai pas à trop réfléchir à où aller.

Mathis : Et pourquoi le Slalom plus que la Relève, du coup ?

Jona : Parce que j'aime moins la Relève. En vrai, pour le coup, juste la musique de la Relève me plaît moins, l'ambiance de la Relève me plaît moins. Mais ça, je pense que c'est aussi lié au fait que j'aime moins la musique.

Mathis : C'est quoi comme musique ?

Jona : C'est aussi de la tech, mais c'est un peu plus...Déjà, c'est un peu plus éclectique, parce que parfois, c'est très bien, et puis parfois, c'est un peu moins mon délire. Enfin, je dirais qu'en général, c'est un très soft. Genre, trop soft, à mon goût, peut-être, mais...

Mathis : Un truc plus mélodique ?

Jona : Non, même pas, parce que j'aime bien les trucs mélodiques. J'ai pas envie d'être prétentieuse mais j'ai l'impression que parfois, ils prennent pas trop de risques, musicalement, à la Relève. Après, j'ai pas trop les termes musicales pour décrire la techno.

Mathis : Tu connais des sous-genres ou pas ?

Jona : Pas trop, non. Je les ai connus parce que j'avais mon ex qui était DJ, donc du coup, j'avais été briefé dessus. Mais c'est pas des informations que j'ai retenues après.

Mathis : Est-ce qu'il t'as transmis, par exemple, des connaissances historiques par rapport à la tech ?

Jona : Ouais, c'était plus ça que j'ai retenu, au final. Genre, comment ça a été créé, par qui, surtout. Et le "par qui", en vrai, ça m'a beaucoup marqué. Parce que, bah, du coup, je me sens un peu plus la bienvenue.

Mathis : Investie dans le truc ?

Jona : Ouais, c'est ça, en fait. Parce que je pense qu'il y a un peu ce truc où genre...

Enfin, je sais qu'en tant que personne noire, en tant que personne racisée en général, probablement, mais je parle de mon expérience en tant que personne noire, je sais que quand je parlais à mes sœurs du fait que j'allais en soirée techno, il y avait un peu ce truc où... Enfin, faut pas le dire à voix haute, mais il y avait un peu ce truc sous-jacent de "c'est un peu un truc de blanc". Et le fait d'apprendre que, historiquement, non, pas vraiment en fait, c'est toujours assez cool à savoir. Genre, de savoir que ouais, t'es la bienvenue, en fait. Et que genre, c'est grâce à des gens comme toi que c'est un milieu qui existe. C'est toujours cool à savoir.

Mathis : Ça faisait partie de mes questions, le truc de... Est-ce que c'est une musique de blanc ou pas ?

Jona : Ben, genre, officiellement, oui. Officieusement, non. Ou peut-être dans l'autre sens, je sais pas trop. Je pense que c'est comme beaucoup des musiques qui sont caractérisées comme des musiques de blanc. Ça n'existerait pas sans les Noirs, de toute façon.

Mathis : T'as réussi, toi, à changer, entre guillemets, des opinions là-dessus ?

Jona : Ben, je pense qu'elles se changent toutes seules. Juste parce qu'on est là, en fait.

Genre, au bout d'un moment, en fait, tu peux pas... Enfin, ouais, j'ai pas l'impression que... Vu que ça se popularise, j'ai moins l'impression qu'il y a vraiment ce truc de "c'est une musique de blanc". Parce que je pense qu'il y a quand même un temps aussi, peut-être avant que je commence à y aller, où il y avait aussi un peu ce truc où c'était pas de la musique d'hétéro, je pense. Parce que pour le coup, c'est aussi une des raisons pour lesquelles je me suis intéressée à la techno. Parce que, ben, beaucoup des personnes queer que je côtoyais s'intéressaient à la techno. Mais, enfin, de plus en plus, c'est pas que blanc, et c'est pas que queer, et c'est pas que... Et c'est pas que bourgeois, et tout le machin, enfin... Je pense que vu que ça se popularise, les gens, ils voient à quel point c'est ouvert à tout le monde, en fait.

Mathis : Moi, j'avais l'impression que plus ça se popularisait, plus, entre guillemets, le public s'homogénéiser, mais en devenant de plus en plus blanc-hétéro, quoi.

Jona : Ben, c'est pas faux. Oui, c'est pas faux. C'est vrai que je trouve que ça s'homogénéise dans le public. Je vais regarder une foule, et il y a encore moins de chance que d'habitude que je vois autre chose que des mecs cis, blancs, hétéros, masculins, musclés, torse nu, en sueur. Mais d'un autre côté, vu que ça se popularise, tout le monde sait qu'il n'y a pas de gens qui ne sont pas les bienvenus dans la techno, en fait. Je pense que s'il n'y avait pas ce truc de "tout le monde est le bienvenu", il n'y aurait pas justement ces mecs cis, blancs, masculins qui viendraient, parce qu'ils se sentiraient un peu aliénés, je pense.

Mathis : Parce que ce serait trop communautaire ?

Jona : Ouais.

Mathis : Et là, du coup... Je sais pas, par rapport aux soirées que j'ai faites, j'ai l'impression que ça reste très blanc globalement ?

Jona : Oui. Disons qu'après, c'est toujours plus queer que c'est racisé. Genre les soirées techno, c'est un peu ce que j'ai noté, j'ai plus de chance de trouver des personnes queers que de trouver des personnes racisées. Et après, ça dépend aussi de quelle soirée techno, parce que comme je disais, les trucs gratuits en semaine, les trucs gratuits les jeudis soirs, qui vont attirer genre n'importe qui... Enfin n'importe qui, pas n'importe qui, mais qui vont attirer des gens qui sont vaguement intéressés par la techno, bah t'as moins de chance de voir des personnes queers en tout cas, il y aura beaucoup plus de mecs cishets et tout. Et des soirées un peu plus... Je pense tout bêtement aux jardins électroniques, genre même des festivals en général, j'ai pas fait beaucoup de festivals à part le jardin électronique. Genre je sais qu'en général, t'as plus de chance de croiser des personnes queers, pareil pour les TBM comme tu disais, ou des trucs comme ça. Après les TBM c'est des soirées queers, donc c'est différent, mais je pense que les soirées qui sont un peu...

Mathis : Les jardins électro, il y avait beaucoup de personnes queers ?

Jona : J'ai fait les jardins d'hiver moi après.

Mathis : Ah ok, j'ai fait ceux d'été.

Jona : Bah les jardins d'été je pense que ça retourne dans ce vice de... c'est populaire, tout le monde connaît, en plus c'est en extérieur, du coup ça attire beaucoup plus de gens. C'est un peu le truc chiant, j'essaie de faire la paix avec ça, le fait que c'est de plus en plus de gens d'école de commerces dans les soirées techno.

Mathis : Oui, il y a aussi ce truc de gentrification un peu...

Jona : Bah c'est vraiment ça en fait. En fait c'est surtout chiant parce que c'est pas comme si la techno c'était incompatible avec le fait d'être précaire, racisé.e, queer en fait, au contraire. Du coup ça crée un truc où il y a une grosse ignorance de ces problématiques-là, ce qui est un peu chiant.

Mathis : Ça c'est un truc que t'as constaté toi ?

Jona : Moi c'est pas un truc que j'ai constaté personnellement en soirée mais que je sais. Je sais plus qui faisait ça, mais des gens avaient fait une soirée à côté d'un camp de migrants, ou dans un camp de migrants, je sais plus, un truc comme ça. Je pense que ça met un peu face à la déconnexion qu'il y a en fait. Il faut vraiment être à un niveau de privilège quand même assez haut pour se dire "et si on faisait une soirée à côté d'un camp de migrants".

Mathis : Ouais, un peu bizarre. Quand tu disais que c'était pas incompatible le fait de devenir de milieu populaire, racisé, etc. Et d'aimer la techno, tu faisais référence à ton expérience personnelle ou pas forcément ?

Jona : Oui et non. En soi, oui parce que le fait d'être queer en soirée techno, ça n'a jamais été... Je sais que la tech justement, il y a un moment où ça a vachement aidé à m'épanouir dans mon identité en tant que personne queer. Ça m'a fait réaliser beaucoup de choses par rapport à moi-même. Ça m'a fait réaliser aussi que c'était ok d'être qui j'étais, d'en parler et tout. Je sais que j'avais fait mon *coming out* trans à ma pote qui m'avait fait découvrir la techno quand j'étais à Paris justement. J'avais fait mon *coming out* trans en soirée techno justement parce qu'il y avait un peu ce truc où on parlait et puis je voyais les gens autour de nous, je voyais qu'en fait on s'en foutait, qu'il n'allait rien se passer, que clairement tout le monde s'en foutait. Et puis même le fait que, esthétiquement, je sais que ce n'est pas forcément une expérience universelle, mais je sais que moi ça m'a motivé à m'habiller comme je voulais, me maquiller comme je voulais et faire ce que je voulais parce que tout le monde s'en fout et c'est la techno, c'est une soirée de toute façon. Je trouve que dans ça, il y a un truc qui clairement va attirer beaucoup de personnes queer parce que c'est pas comme s'il y avait beaucoup de contextes dans lesquels on pouvait s'habiller comme on veut, se maquiller comme on veut et dire qui on est librement. Avec le fait d'être racisé pour le coup, c'est vraiment juste un truc logique à mes yeux, tu n'as pas besoin d'avoir une certaine couleur de peau pour écouter un certain son. Et en plus, historiquement bah voilà...Et ensuite, pour le truc de la précarité, je sais qu'il y a des gens qui sont dans des situations assez précaires ou même dans des situations assez alternatives, genre qui habitent dans des squats ou des trucs comme ça qui vont beaucoup dans les soirées technos, je pense aux free-parties, aux trucs comme ça. Je sais qu'il y a des soirées technos où les prix sont vachement... Je ne sais pas à quel point ça se fait encore actuellement parce que, de toute façon, ce n'est pas nécessairement celles auxquelles je vais vu que je préfère aller au Slalom parce que ça ne me nécessite pas de réfléchir. Mais je sais qu'il y a eu un temps où c'était facile de se retrouver dans les soirées technos même si tu n'avais pas les mêmes moyens, même si tu étais SDF. Ce n'était pas un truc où c'était un gros frein.

Mathis : Donc toi, il y a à la fois eu ce truc de savoir que, historiquement, il y avait des liens avec la communauté noire LGBT, ça a été déjà un truc, entre guillemets, d'identification. Tu t'es un peu retrouvé là-dedans ?

Jona : C'est un peu un truc où c'était juste rassurant de l'apprendre. Pas rassurant, mais c'est un peu...Comme tu le dis, c'est un peu un truc d'identification. Je m'intéressais déjà à la techno avant de le savoir, mais le fait de le savoir, c'était se sentir un peu validé.

Mathis : Oui, voilà, c'est ça. C'est aussi un peu une forme de réappropriation de la musique ?

Jona : C'est ça, en fait. Ça m'a fait me sentir plus proche de cette musique et de cette culture, parce que je me suis dit que je ne suis pas la seule, ce n'est pas un truc bizarre de ma part. Au contraire, c'est même cohérent.

Mathis : Donc il y avait ça d'un côté, plus le fait que ça permettait de te libérer ?

Jona : Oui, c'était un gros exutoire, et c'était vraiment chouette.

Mathis : Et ça, donc, tu avais dit tout à l'heure le terme esthétique. C'était surtout par rapport à la façon de s'habiller, de...

Jona : Oui, c'est ça. En vrai, de toute façon, j'ai dû utiliser des contextes un peu dans ma tête pour commencer à me maquiller, parce que je n'avais pas de contexte dans lequel je pouvais me maquiller. Enfin, j'aurais pu me maquiller pour aller en cours, parce que, encore une fois, j'étais en études de mode, donc tout le monde s'en serait foutu. Mais dans ma tête, je ne pouvais pas, à l'époque. J'ai fait une comédie musicale dans un premier temps, donc ça a aidé, et puis j'allais de plus en plus en soirée. Donc pareil, c'était un prétexte pour que je puisse me maquiller, que tout le monde s'en fout. Les soirées techno, pareil, c'était...

Mathis : C'était plus simple de commencer par-là ?

Jona : C'est exactement ça, parce que dans ma tête, j'étais en mode...Là, j'ai un prétexte. Personne ne peut rien me dire.

Mathis : Et progressivement, ça a un peu débordé du cadre des soirées ?

Jona : C'est ça, c'est ça. En plus, j'ai l'impression que ça s'est fait de plus en plus naturellement. C'était juste... On va boire un verre avant d'aller en soirée, je vais me maquiller avant d'aller boire le verre. Et en fait, au final, je me maquillais le matin, et puis voilà quoi.

Mathis : Mais du coup, ce qu'on disait avant ça a un lien aussi avec une autre question que je me posais. Est-ce que toi, tu conçois la techno comme quelque chose de politique ?

Jona : Je ne sais pas. Je pense que ça peut l'être. Mais je trouve qu'actuellement, ce serait un peu facile de dire que oui, la techno, c'est politique parce que ça insinuerait que toutes les personnes qui vont en soirée techno le font pour un geste politique.

Alors que la réalité de la situation, c'est que la plupart des gens qui vont en soirée techno le font parce que c'est fun. Et même moi, en vrai, je ne dirais pas par politique ou par conviction politique. J'y vais parce que c'est fun. Après, oui, il y a un penchant politique à la tech. Mais je trouve que de toute façon, vu que ça se commercialise de plus en plus, de moins en moins, je dirais.

Mathis : Mais est-ce que ça doit l'être du coup ?

Jona : Après, je pense que beaucoup de choses devraient être politiques de toute façon.

Mathis : La question est hyper générale, tu pourrais dire que tout est politique, etc.

Jona : Oui. Parce que d'un côté, je pense qu'il y a des gros penchants de la tech qui l'ont été ou qui le sont encore. Je pense dans les débuts forcément. Et je pense aux free que j'évoquais, ou toutes les soirées tech qui ne sont pas légales. Là, il y a vraiment ce truc de revendiquer son droit de faire la fête gratuitement, d'exploiter des lieux qui ne sont autrement pas exploités. Il y a vraiment quelque chose de politique dans le fait de participer à ça. Ce n'est pas anodin. Après, aller à la relève parce que c'est gratuit en semaine, je n'ai pas l'impression de faire une action politique en faisant ça. J'ai conscience que ce n'est pas le cas.

Mathis : Encore une fois, en dehors des revendications, ça a aussi été un endroit pour toi de visibilité, d'expression ?

Jona : Oui, c'est vrai. Mais je n'ai pas le sentiment que ce soit le cas tout le temps.

Et je n'ai aussi pas le sentiment que ce soit toujours une démarche politique, autant que ce soit une démarche personnelle. Les moments où j'ai été booké sur scène, je peux un peu plus voir le portant politique de ça. En vrai, j'aurais été sur le cul si je m'étais vu moi, à 19 ans, quand je commençais à aller aux soirées technos, si je m'étais vu moi, aujourd'hui, sur scène, ça aurait eu un impact de ouf sur le moi de 19 ans.

Mais je sais que les progrès que j'ai faits, le cheminement que j'ai fait grâce à la techno, c'était un cheminement personnel, c'est quelque chose qui n'a probablement pas aidé grand monde, en vrai. J'imagine que ça a ouvert un peu les esprits de mes potes à qui j'en parlais ou avec qui j'allais en soirée. Mais ce n'était pas... Après, en vrai, je n'en sais rien. Je ne sais jamais.

Mathis : Peut-être que ça peut aussi créer plein d'identifications pour d'autres personnes, etc. Peut-être que ça peut aussi avoir un poids, je n'en sais rien ?

Jona : C'est vrai que maintenant que tu le dis, j'ai eu plusieurs fois des conversations avec des gens qui réalisaient qu'ils étaient trans parce qu'ils parlaient avec moi en soirée techno. C'est arrivé plusieurs fois. En vrai, c'est toujours fun. C'est vraiment ce truc, parce que j'aime bien parler aux gens, c'est un des gros trucs pour lesquels j'aime bien les soirées technos. Je ne suis pas allé beaucoup de fois dans des soirées plus généralistes dans ma vie, mais je trouve ça moins facile d'aller naturellement vers les gens. Je trouve qu'il y a un contexte dans les soirées techno où tu t'en fous au pire. Je ne sais pas.

Mathis : Ça, c'est un truc que pas mal de gens disent aussi, que c'est plus simple de sociabiliser.

Jona : Je ne sais pas pourquoi. Mais après, encore une fois, je trouve que c'est un truc qui change avec le fait que ça se popularise. Parce que j'ai eu plus tendance à me faire rembarrer pour des trucs tout cons, genre demander du feu ou des trucs comme ça, ou mal me faire regarder... J'ai eu plus tendance à ce que ça arrive depuis que ça s'est popularisé qu'avant.

Mathis : Oui, je vois. Tu t'es déjà sentie en danger dans une soirée techno ?

Jona : Non. Non, je ne me suis jamais senti en danger dans une soirée techno.

Je me suis déjà senti mal à l'aise, mais jamais en danger. Je n'ai jamais eu de nécessité de devoir quitter une soirée techno pour passer à une autre.

Mathis : Et par rapport à tout à l'heure, ce que tu disais et tu parlais des valeurs, tu faisais référence à quoi ?

Jona : Je ne sais pas s'il y a des valeurs concrètes d'une soirée techno, c'est juste des trucs que j'ai assimilé au fur et à mesure, mais dans ma tête, il y avait un peu ce truc de la bienveillance, comme je disais tout à l'heure, parce que c'est un contexte où forcément il y a des risques qui sont pris et tout, donc il faut que tout le monde

soit là pour prendre soin les uns des autres. Un peu ce truc de...Je ne sais pas si “body positive²⁴⁵”, ce serait le mot, mais un peu ce truc de liberté de corps. On voit surtout, pas dans toutes les soirées queer, mais il y a beaucoup de soirées queer où, par exemple, les meufs ont le droit d'être seins nus, alors qu'il y a beaucoup de soirées dans lesquelles elles n'auraient pas le droit, parce que c'est ok en fait et on s'en fout. Je ne sais pas, un peu tout ce truc de liberté, mais de bienveillance en même temps. Mais quand même, je trouve que ça se perd un peu, au final.

Mathis : Parce qu'il y a des personnes entre guillemets qui n'auraient pas ces codes-là, qui...

Jona : Ouais. C'est ça, parce que je sais que, par exemple, je ne sais pas si c'est un truc courant, mais je sais que j'ai déjà entendu ce truc de mecs qui venaient en soirée tech parce qu'ils savent que y aura des filles seins nus etc. C'est exactement l'opposé de la raison pour laquelle ça se fait. Donc c'est un peu...Après il y a aussi un truc de... Je ne sais pas à quel point c'est moi ou si c'est un truc que j'ai intégré lors des soirées que j'ai fait, mais y aussi ce truc d'avoir conscience que ta liberté, il ne faut pas qu'elle empiète sur celle des autres, tu vois. Je pense que c'est vraiment des trucs qui sont importants dans des contextes comme ça où il n'y a pas toujours de limites qui sont données. Je sais qu'il y avait une soirée techno. J'étais allé à Paris, c'était une soirée techno. C'était assez hard. J'étais pas jeune, j'étais majeur, mais j'étais un peu un bébé à l'époque. J'étais là avec des paillettes, littéralement des paillettes sous les yeux et des oreilles de chat. C'était une soirée BDSM avec une *back-room*²⁴⁶. Il y avait un mec qui était à poil sur la piste de danse. Au début, ça m'a fait bizarre parce que j'étais en mode “il est vraiment à poil, il est juste à poil”. Après, j'ai un peu dû réfléchir deux secondes et me dire qu'en vrai, c'est la soirée. Dans le contexte de la soirée, il a le droit de faire ça, que c'est parce que c'est ok dans le contexte de la soirée. Mais du coup, je trouve que ça pose la question des choses qui sont ok à faire juste parce que t'es libre de les faire. Est-ce que ça met mal à l'aise les gens ou pas ? Je sais qu'il y a plusieurs fois des soirées où je me suis posé la question de “est-ce que c'est ok comment je suis habillé ?” Enfin, “comment je suis pas assez habillé” justement. Parce qu'en vrai, j'ai pas envie de mettre les gens mal à l'aise. Je sais que justement, au Jardins Électroniques, à un moment, c'était pas planifié de base, mais j'ai failli finir en lingerie aux Jardins Électroniques juste parce qu'il faisait trop chaud, mais j'ai demandé aux organisateurs si c'était ok si j'enlevais ma veste et ma jupe parce que je savais pas à quel point c'était ok ou si ça pouvait déranger les gens. Mais déjà, je pense que c'était aussi parce que je n'étais pas sobre que j'avais voulu demander ça et que j'avais besoin d'être rassurée, mais je pense aussi que tous les autres mecs torsés nus ne se sont pas posés la question une seconde avant de se déshabiller en vrai.

Mathis : Ça dépend aussi de, encore une fois, de quel type de corps est-ce qu'on visibilise ?

Jona : C'est ça. Et puis je pense que même dans ça, en vrai, la techno m'a fait réaliser aussi que même si je ne suis pas l'archétype de ce qu'on voit le plus souvent en soirée techno je ne suis pas si loin que ça. J'ai quand même des avantages qui font que ok, en vrai ça va, personne ne va se plaindre en vrai. Même si j'ai quand même posé la question, j'ai aussi conscience du fait que le fait que je n'ai pas un corps particulièrement masculin, je ne suis pas très poilu, en plus j'étais en lingerie, le fait que je sois fine aussi forcément je pense que ça a aidé notamment quand j'ai été booké des trucs comme ça, parce que je ne sais pas à quel point ça aurait été un truc qui aurait autant marché si je n'étais pas grande et fine par exemple. Et ça c'est un truc auquel j'ai essayé de repenser aussi... Parce que je parlais de ce truc de liberté et tout mais je ne sais pas à quel point tout le monde se sent libre de se déshabiller d'être à poil, je ne me rend pas forcément compte. La partie de la transidentité, du fait d'être noire ça je sais ce que ça peut être. Le reste en vrai je n'ai pas conscience de à quel point c'est facile ou à quel point c'est difficile.

Mathis : Le rapport à ton corps en tant que personne trans, je présume déjà de base il ne doit pas forcément être si simple que ça ?

Jona : Le rapport à son corps en tant que personne trans je sais que c'est déjà un truc galère parce que ça je l'ai vécu. Et c'était au Jardins Électroniques je parlais avec une meuf et justement on avait une conversation par rapport au fait qu'elle aimerait bien se mettre en lingerie mais qu'elle avait une forte poitrine et du coup osait pas. J'étais un peu en mode... C'est pas dommage parce qu'après tu fais ce que tu veux t'es pas obligée, mais d'un autre côté il y avait un peu ce truc ça m'avait fait me poser des questions sur le fait que j'ai dû faire un travail sur moi, j'ai dû faire mon cheminement pour arriver à faire ça, mais je pense qu'il y avait quand même certains privilèges dans le fait que j'ai pu faire ça. Et c'est toujours bizarre à voir mais c'est aussi ça dont je me

²⁴⁵ Voir lexique.

²⁴⁶ Voir lexique.

rends compte de plus en plus dans la techno, certains des trucs dont je parlais tout à l'heure, notamment le truc de la précarité je pense qu'il peut y avoir des gens qui peuvent se sentir de plus en plus aliénés de la techno par rapport à ça. Mais c'est pas toujours un truc auquel je pense, si j'étais pas en train d'en parler avec toi là actuellement. Parce que c'est pas ma situation en fait, c'est vrai que je me suis fait la réflexion, ça fait je sais pas combien de temps que j'ai pas vu de personnes SDF ou qui était dans une situation d'habitat compliquée en soirée techno. Alors que c'était un truc qui arrivait relativement régulièrement quand j'allais en soirée techno quand j'étais à Paris ou genre dans les quelques soirées techno que j'ai fait qui étaient des free-parties et des trucs comme ça. Bah c'est vrai que ça me fait me poser des questions aussi parce que l'idée c'est que si ça se popularise c'est plus accessible à plein de gens différents... Au final j'ai plus l'impression que ça se popularise pour être plus accessible à un type de personnes spécifiques.

Mathis : Je présume que c'est la structure qui joue le plus là-dedans ?

Jona : Disons que je trouve ça étonnant que juste ces soirées gratuites et queer elles se font de plus en plus rare, parce que y'a de plus en plus de squats qui se font fermés, y'a de plus en plus de lieux où y'avait des soirées tech illégales qui se font raser. J'évoquais le bunker tout à l'heure, c'est peut-être aussi parce que je suis pas trop dans les cercles qui auraient les informations, mais de ce que je sais ça fait hyper longtemps qu'il n'y a pas eu de soirées bunker en vrai alors que c'était là où j'ai fait ma première soirée techno à Lille au final, la friche de Sequedin pareil ça fait hyper longtemps que j'en ai pas entendu parler alors que c'était certaines une de mes premières soirées techno que j'ai fait à Lille. C'est bizarre que j'ai pas l'information parce que je fais de plus en plus de soirées technos genre je devrais avoir les contacts en fait au final, alors que quand je connaissais personne à Lille et bah j'étais au courant de ces soirées la donc je sais pas à quel point c'est qu'elles se font de moins en moins ou juste que je suis pas au courante. La dernière que j'ai faite à Sequedin elle a été interrompue par les flics.

Mathis : T'as l'impression que ça se durcit ?

Jona : Bah ouais en vrai, un peu. Après je sais pas parce que là du coup comme je disais ça fait longtemps que j'ai pas fait de soirée comme ça. Mais j'ai un peu l'impression que ça se durcit et d'un autre côté ça me paraît pas incohérent que ça se durcisse puisque bah ça se popularise en fait donc y'a un peu plus ce truc où genre tu sais sur quel réseau chercher, tu sais comment trouver, si ça devient plus accessible d'aller à ces soirées là ça devient plus facile de les réprimer aussi en fait.

Mathis : Rien à voir mais je t'ai pas demandé ce que tu faisais dans la vie en ce moment ?

Jona : Bah globalement le truc que je fais principalement c'est que je bosse à New Yorker à Euralille, je suis en CDI depuis 2 ans. Quand j'ai quitté Saint-Luc, mon école de mode, c'est comme ça que j'ai commencé à faire du drag et je m'étais intéressé aux tattoos j'ai fait des shootings photo et tout parce que de base je savais pas ce que je voulais faire, donc j'ai fait plein de trucs, et puis après j'ai trouvé un CDI. Le drag c'est arrivé vraiment quand je suis arrivé à Lille j'avais jamais vu de drag show avant d'arriver à Lille.

Mathis : Ah ouais ?

Jona : Bah parce que quand j'étais à Paris ça aurait nécessité de demander à des gens de venir au drag show avec moi et ça c'était la partie un peu gênante...

Mathis : C'est quoi qui t'as plu dans le drag une fois à Lille ?

Jona : je pense que c'était un peu le fait que les personnes peuvent mettre en scène un art qui soit spécifiquement queer, il n'y a pas de règles, juste s'exprimer de manière queer, c'était vraiment le truc qui m'a mis sur le cul, le fait qu'il y ait plein de possibilités avec le drag, que ça puisse être plein de trucs différents.

Mathis : Mais depuis c'est devenu une trop grosse charge mentale ?

Jona : Ouais même quand j'étais arrivé je me rappelle qu'à un moment j'allais à tous les drag show qui étaient organisés, juste en public mais j'y allais tout le temps, et que même ça au bout d'un moment c'était devenu une sorte de charge mentale de se dire "putain mais il faut absolument que j'y aille" alors que j'ai juste pas le temps et puis en plus il y en a de plus en plus de soirées drags. Il y avait un choix conscient de diminuer les soirées, la plupart des gens me voyaient juste en soirée du coup ils me voyaient juste plus.

Mathis : Pourquoi tu voulais diminuer les soirées ?

Jona : Parce que j'étais fatigué en décembre j'étais beaucoup sorti et que j'étais un peu épuisé, j'avais moins l'impression d'aller en soirée parce que j'avais envie et plus par habitude et puis même j'étais fatigué.

Mathis : Mais du coup quand tu vas en soirée t'y vas souvent seule ?

Jona : Maintenant oui, de base non. Ça a mis du temps, quand j'étais à Paris c'était inimaginable pour moi d'aller en soirée seule parce que j'étais trop timide et réservée pour l'imaginer, même aller en soirée avec juste une personne que je connais c'était anxiogène parce que ça voulait dire qu'il y avait qu'une personne sur qui je pouvais compter et tout le reste du monde que je devais apprendre à connaître. Au fur et à mesure j'ai commencé à aller à des soirées où je connaissais moins de personnes ou genre pratiquement personne ou aussi le truc de se retrouver seule en soirée et de me rendre compte que c'était pas grave. Et à Lille forcément vu que je connaissais personne j'ai commencé à aller en soirée seule, je sais plus c'était quoi la première soirée que j'ai fait seule à Lille. Mais tout bêtement la première soirée techno que j'ai fait à Lille en vrai j'y suis allé parce qu'il y avait une personne que je connaissais, mais la personne que je connaissais je l'avais rencontré 5h auparavant. Je l'avais rencontré à la Pride, et j'ai fait l'after-pride avec. Au final c'était très cool. Après il y a eu un moment où je connaissais beaucoup de gens avec qui je pouvais sortir facilement, j'avais un groupe avec qui je pouvais sortir, après ça j'ai un peu mis des distances entre moi et les soirées. Les soirées techno j'ai un peu fait le tour donc il y a très peu de chance que j'aille à une soirée techno à Lille et que je connaisse absolument personne de toute façon, c'est pas impossible mais c'est un peu étonnant, et puis même en vrai j'ai plus trop cette crainte de me retrouver toute seule. En fait il y a aussi un peu un truc que j'ai développé en étant à Lille et en allant à des soirées avec des gens que je connaissais, de rapidement abandonner un peu mes potes pendant la soirée, j'ai eu plusieurs soirées où mes potes ne savaient pas où j'étais de toute la soirée parce que j'étais pas du tout avec eux, parce que j'étais en train de parler à des inconnus. Je trouve aujourd'hui que c'est un peu la partie la plus intéressante pour moi des soirées, c'est des gens que je rencontrerai jamais autrement au final.

Mathis : C'était qui ce groupe ?

Jona : Je ne sais pas si tu les connais bien, mais je sais que déjà je traînais beaucoup avec Sun, Alia aussi, Vénus elle aimait pas les soirées tech mais on était quand même un peu potes, Eya pareil, je sais qu'il y avait un moment où je sortais beaucoup avec Louis, il y avait beaucoup de befores chez lui. Noa qui sortait moins aussi mais pareil quand j'étais arrivé à Lille je la voyais beaucoup. Il y avait des gens du milieu drag aussi...

Mathis : Pour l'instant tous les gens que tu m'as donné viennent du milieu drag. (rit)

Jona : Oui c'est vrai ! Mais au moment où je les ai rencontrés ils en faisaient pas tous.

Mathis : J'avais une dernière question c'était plus par rapport au rôle des collectifs et des DJ en général, parce que je vois qu'il y a de plus en plus quand même de collectifs de DJ qui essaient de promouvoir des soirées queers ou féministes et je me demandais si pour toi il y avait un rôle politique à jouer ?

Jona : Bah ouais. Oui bah oui je pense que ça pour le coup, c'est un peu là où il peut y avoir une portée politique à la techno, c'est dans les gens qui organisent. Je pense que ça va être compliqué de laisser reposer le côté politique de la techno sur le public parce que le public c'est ceux qui profitent de ce qui se passe, je dis pas ça négativement, mais juste je trouve qu'au niveau des organisations le fait d'organiser des soirées queers clairement ça crée quelque chose, ça crée ce truc où en fait il y a moins ce sentiment que j'évoquais de quand tu vas à une soirée techno parce que t'aimes ce style mais qu'au final t'es entourée de 50 mecs cishets. C'est pas pour ça que tu viens en soirée techno. Je pense que créer de plus en plus d'événements, créer des soirées... Je pense pas que c'est un truc qui se fasse vraiment dans la tech, je sais pas tout bêtement, je pense à la Bringue qui crée des soirées en non-mixité, c'est pas de la tech du coup mais c'est une initiative qui est intéressante, qui est politique et qui répond à un besoin en fait. Et je pense que là dans l'organisation dans le fait d'avoir des collectifs de DJ exclusivement féministes ou féminins, je pense à Laisse tomber les filles par exemple, je pense que c'est des démarches plus intéressantes, des démarches qui créent quelque chose.

Mathis : Dans le milieu de la techno, il y a aussi le truc d'incorporer des performances drag dans les sets, bah du coup c'est comme ça que je t'ai connu...

Jona : Je remercie le ciel pour la proximité entre le drag et la tech, ça par exemple je sais qu'à un moment je trouvais que c'était cool et que ça avait une portée politique. Aujourd'hui c'est pas que je ne le pense pas mais est-ce qu'il y a encore des gens qui vont en soirée techno et qui se disent en mode "ah putain non, il y a une drag queen" ? Je pense pas que ça convaincra qui que ce soit de quoi que ce soit, au mieux ça peut inspirer des gens positivement mais je pense pas que ça... disons qu'on voit de plus en plus de drags en soirée techno parce qu'on est à une époque post-drag race et que le drag c'est commercial et que ça vend. Ça va pas rebuter les mecs cishets qui veulent venir en soirée techno pour regarder les seins des meufs et ça va attirer les LGBT qui veulent voir du drag. Après peut-être que je suis pessimiste quand je pense ça mais j'ai du mal à voir ça comme quelque chose de vraiment subversif. C'est un peu une contre-culture dans une contre-culture mais dans

l'imaginaire collectif je pense vraiment pas qu'il y ait qui que ce soit de surpris de voir une drag queen en soirée techno aujourd'hui en tout cas.

Mathis : Donc toi tu penses que c'est encore une contre-culture ou une culture de masse ?

Jona : C'est une super bonne question. C'est une super bonne question aussi parce que du coup je me suis posé la question "est-ce que tu parles de la techno ou du drag ?" et les deux en fait. En vrai je pense que c'est encore des contre-cultures mais autant que l'univers de la nuit en général peut être une contre-culture en vrai... Ouais je pense que c'est encore une contre-culture dans le sens où il y a quand même des codes à intégrer qui sont pas forcément les mêmes que dans la société. Je pense qu'il y a des gens, la manière dont ils font leur soirée techno c'est un peu ce truc de "work hard / play hard" ils sont en journée en train de faire leurs études de commerce ou je sais pas quoi, et le soir ils vont se déchaîner en soirée techno parce que c'est la cage aux folles, et que tu peux faire ce que tu veux en soirée techno. Je sais pas à quel point c'est subversif en fait d'avoir un défouloir. Je trouve pas ça très subversif de voir la tech comme un endroit où tu peux faire ce que tu veux alors que le reste de ta vie tu fais des trucs droits et carrés.